

EDITION

OEUVRES
DE
CHERBILLOIN

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

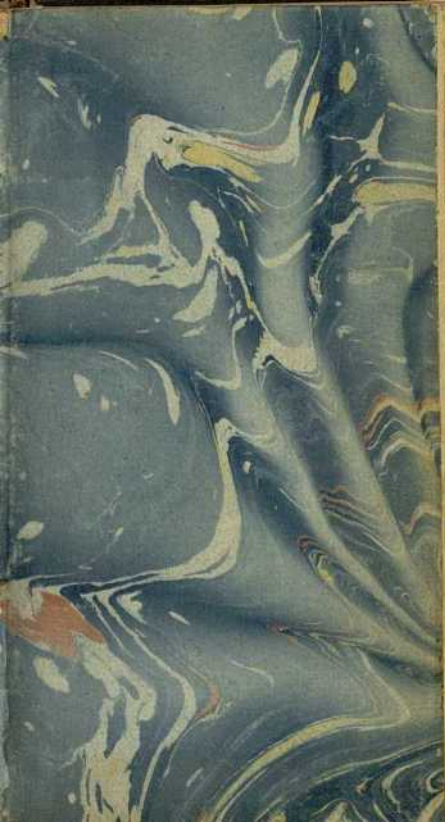
1

A
47
292

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY







A-47-392



~~16~~
~~8-15~~

84-2

CE
LII



G-I-4

ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME PREMIER.

A-47-392

~~8~~
~~8-15~~

~~16~~
~~8-15~~

84-2 CRE

G-I-4

ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME PREMIER.

DE FVVA
CORRECTION

TOMAS W. M. H.

ŒUVRES
DE
CRÉBILLON,
NOUVELLE ÉDITION,
*Corrigée, revue & augmentée de la
Vie de l'Auteur.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXIX.

Avec approbation & privilège du Roi.

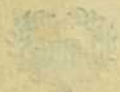
REV. J. W. WALKER

DEAR SIR

CRISTIANI

RECEIVED

1850





AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES ASSOCIÉS,
Sur cette Édition.

EN présentant au public cette nouvelle édition des Œuvres de M. DE CRÉBILLON, nous ne craignons point d'assurer que c'est le recueil le plus complet qui ait paru jusqu'à présent, des ouvrages de cet illustre & célèbre tragique. Outre que les collections précédentes sont la plupart très-incorrectes, il n'en est aucune où se trouvent toutes les tragédies de cet auteur. Le *TRIUMVIRAT* manque même à la dernière édition ; & celle qui a été faite au Louvre, quoiqu'imprimée par les soins & sous les yeux de ce grand poëte, n'est pas exemptes de fautes, de négligences, & d'imperfections typographiques. C'est cependant la moins imparfaite, & celle sur laquelle celle-ci a été dirigée, en rectifiant tout ce qui s'y étoit glissé de défectueux.

Un homme connu par son goût pour les recherches littéraires, a recueilli tout ce qui peut intéresser la mémoire de M. DE CRÉBILLON, & y a mêlé divers éclaircissemens qui peuvent tenir lieu de commentaire sur la plupart de ses ouvrages. Un autre, bien instruit de la marche théâtrale, a apporté tous ses soins pour l'arrangement des scènes.

La Vie de M. DE CRÉBILLON, qui est à la tête du premier volume, mérite d'être lue; elle est de la main d'un homme qui a été le plus à portée de connoître les qualités de son esprit & de son cœur, & a su le mieux apprécier ses talens. Les différentes pièces qui sont à la suite du troisième tome, ne sont ni moins intéressantes, ni moins propres à donner une juste idée du caractère & des ouvrages de cet illustre poëte. Aussi espérons-nous que ce recueil plaira également aux connoisseurs & aux gens de lettres.





P R É F A C E.

LE genre tragique absorbe , parmi nous , tout autre genre de littérature ; l'éclat qui en résulte éblouit une foule d'aspirans , & dérobe à leur vue les précipices qui environnent cette carrière. De là tant d'essais prématurés , tant d'efforts impuissans , tant de chutes réitérées. Il faut l'avouer ; la gloire attachée à cette sorte de triomphe est bien propre à faire des ambitieux & des téméraires. Quelques tragédies d'un ordre supérieur suffisent pour acquérir à leur auteur le titre de grand homme ; mais quatre ouvrages de cet ordre sont quelquefois le fruit de soixante ans de travaux. Le théâtre de M. de Crébillon en est un exemple qui appuie ce raisonnement.

Ce célèbre Tragique ne paroît pas avoir eu d'autre ambition que de sacrifier à Melpomene. Elle eut les prémices de son génie ; & depuis elle a occupé tous ses instans. *Idoménée* fut son coup d'essai. Il annonça dès-lors ce que l'auteur devoit être un jour. On y respire déjà cette sombre terreur qui caractérisa depuis toutes les tragédies de M. de Crébillon. La description qu'*Idoménée* fait de la tempête qui occasionna son vœu infexsé , est pleine d'énergie & peut-être trop poétique.

Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;
 Par des vents opposés les vagues ramassées,
 De l'abyme profond, jusques au ciel poussées,
 Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
 Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux ;
 D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
 Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;
 Et Neptune, en courroux, à tant de malheureux
 N'offroit pour tout salut que des rochers affreux :

.....
 Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
 Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage ;
 Le premier des sujets rencontré par son roi,
 À Neptune immolé satisfera pour moi. . . .

.....
 Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
 Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage ;
 Un seul homme alarmé parcourait le rivage ;
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;
 J'en approche en tremblant... hélas ! c'étoit mon fils...

La nécessité d'accomplir ce vœu barbare, est ce qui forme le nœud de la pièce ; mais la rivalité d'*Idoménée* & de son fils n'ajoute rien à la force du sujet. Est-il naturel & vraisemblable qu'un roi déjà vieux parle d'amour à une jeune princesse dont il a fait mourir le père, tandis que lui-même est obligé de sacrifier son fils pour sauver son peuple ? Il est vrai que cette rivalité produit quelques scènes intéressantes : elle fournit à *Idamante* un motif de plus pour se tuer lui-même, & c'étoit peut-être la seule manière de dénouer cette pièce. Car de présenter *Idoménée* pressant l'accomplissement de son vœu, c'eût été

l'avilir. Une telle cruauté n'eût passé que pour foiblesse. Il n'avoit d'autre parti à prendre, que de se dévouer à la place de son fils : la mort de ce fils met fin à sa perplexité ; mais cette mort trop précipitée ne produit que de l'étonnement ; & ce sujet au fond si tragique, n'inspire qu'une pitié momentanée : on en sort moins ému que surpris. Quant à la versification, elle est plus forte que brillante ; mais elle est animée par cette chaleur que la force produit. Enfin il falloit n'être pas un homme ordinaire, & sentir sa force, pour choisir d'abord un sujet aussi difficile à bien traiter. C'est Hercule qui, dès son enfance, cherche à combattre les lions.

Atrée & Thyeste, tragédie de la plus grande maniere, est tirée en partie de Sénèque ; mais l'auteur a bien surpassé son modele. On voit par la préface qui précède cette piece, qu'elle a essuyé quelques critiques. L'auteur les combat, sinon avec avantage, du moins avec adresse, & quelquefois avec gaieté. Il s'étonne que, dans un pays si fertile en époux maltraités, *Atrée* ait trouvé si peu de partisans. Ce prince vindicatif se plaint, dans cette Tragédie, d'avoir vu *Thyeste* lui enlever *Ærope* à l'autel même où il venoit de l'épouser. M. de Crébillon s'applaudit encore, dans sa préface, d'avoir imaginé cet enlèvement subit, & d'avoir par là mis *Atrée* dans le cas du héros de la *Coupe enchantée* :

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

Quoi qu'il en soit, il étoit résulté des suites de cet enlèvement un fils élevé par les soins d'*Atrée* : c'est lui qu'il destinoit à remplir sa vengeance. Il veut obliger *Plisthène* (c'est le nom de ce fils) à immoler son pere qu'il ne connoît pas. C'est ici que la piece commence. *Thyeste* & sa fille, jettés dans l'isle d'*Eubée*, par une tempête, ouvrent le second acte ; & les projets qu'ils forment pour échapper aux regards d'*Atrée*, amènent ce fameux songe de *Thyeste* :

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-tems errer, &c.

Ce morceau est d'une force que rien n'a peut-être encore surpassé dans notre langue. Il est suivi de la reconnoissance d'*Atrée* & de *Thyeste*, tableau terrible, & dont la scene françoise offre assez peu d'exemples. La scene angloise en offre encore moins qui égalent l'instant où *Atrée* veut faire boire à *Thyeste* le sang de son propre fils. On peut même dire que cette situation conduit jusqu'à l'horreur ; & c'est manquer le but que de le passer. Malgré ce défaut, quel qu'il soit, on lira toujours cette piece avec admiration. Le ton mâle & soutenu qui y regne, sa marche ferme & rapide, la nouveauté des pensées, la force de l'expression, tout concourt à placer cette tragédie au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle prouve qu'un ouyrage de génie

peut quelquefois ne réussir que médiocrement au théâtre, comme tant d'autres pièces ont fait voir qu'on pouvoit y être applaudi quelquefois sans aucun effort de génie.

Les meilleurs ouvrages d'un auteur sont presque toujours voisins de ses premières productions. *Electre* suivit *Atrée*. Ce sujet, traité par Sophocle, l'a souvent été parmi nous. Dès 1537, Baïf prétendoit avoir traduit la pièce du poëte grec, *ligne pour ligne, vers pour vers, en rimes françoises*. Pradon a fait aussi une *Electre* à sa maniere; & depuis celle de M. de Crébillon, ce sujet a été remanié jusqu'à trois fois: d'abord par Longepierre, en 1719, avec peu de succès; par le Baron de Walef, dont la pièce n'a pas été jouée; & en dernier lieu par M. de Voltaire, sous le titre d'*Oreste*. L'*Electre* de M. de Crébillon n'a point succombé sous les efforts de tant de rivales. Elle reparoit souvent sur la scene avec la même fierté & les mêmes applaudissemens: Le personnage d'*Electre* est intéressant; celui d'*Oreste*, qui s'ignore long-tems lui-même, a dû paroître neuf au théâtre; celui de *Palamede*, absolument d'invention, est marqué au coin du génie de l'auteur. Rien encore de plus touchant que la reconnoissance d'*Electre* & de son frere, ni de mieux peint que les fureurs de ce dernier. On reproche à cette tragédie trop de complication, un amour épisodique, des descriptions qui tiennent de l'Épopée, quelques vers durs,

quelques expressions impropres. Il est bien difficile que , parmi tant d'objections , il n'y en ait quelques-unes de vraies ; mais n'y en eût-il aucune de fausse , il resteroit encore assez de mérite à la piece , pour justifier ses admirateurs. Ce mérite , c'est le génie qu'on y découvre , & qui donne du prix aux défauts mêmes.

La nouveauté des situations & des caracteres , la force des pensées & de l'expression , placeront dans tous les tems la tragédie de *Rhadamisthe & Zénobie* au rang des chefs-d'œuvres dramatiques. Elle parut au théâtre avec un éclat qui ne s'est point démenti , & qui semble s'accroître. Le sujet en est terrible & traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve encore une reconnoissance , ressource aujourd'hui fort usée , mais qui ne l'étoit pas tant alors. D'ailleurs , la reconnoissance de *Rhadamisthe & de Zénobie* est d'une espece unique : elle est de plus amenée avec art , & & traitée avec chaleur. L'amour d'*Arsime* est beaucoup plus froid , & moins tragique. Si on en excepte l'aveu qui échappe à *Zénobie* dans le quatrieme acte , cet amour ne produit aucun effet remarquable. J'ose croire que si *Zénobie* eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée , ce même amour eût pu faire naître de grandes beautés dans le cours de la piece. Elles eussent été différentes de celles qui existent ; mais je doute qu'elles eussent été inférieures. On a trouvé l'expo-

sition de cette tragédie un peu obscure, quoique répétée au second acte. Peut-être aussi le caractère de *Rhadamisthe* sort-il un peu de la nature; il est du moins assez rare de voir un amant poignarder ce qu'il aime, uniquement parce qu'il craint d'en être privé. Mes on n'a pas encore prescrit des bornes aux fureurs de l'amour: elles peuvent donc s'étendre aussi loin qu'un auteur le veut dans un roman ou dans une tragédie. Il ne faut pas non plus envisager un personnage tragique comme un homme ordinaire. C'est une figure dont les traits doivent être grossis pour être vus de loin.

Le sujet de *Sémiramis* offroit au génie de M. de Crébillon une carrière aussi vaste que les précédentes: il pouvoit s'y déployer à son gré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? On ne le distingue que par intervalles. Cependant on le reconnoît. *Sémiramis* conserve ici son vrai caractère, à quelques remords près: ils ne seroient point superflus, s'ils produisoient quelque effet digne d'eux. Mais elle n'étouffe pas même son amour, après avoir été instruite que c'est son fils qu'elle aime. Il lui échappe, entr'autres, ces quatre vers qui méritent d'être cités & retenus. 1e

Dangeroux Ninias, ne t'avoit-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage!

M. de Voltaire, qui a traité le même sujet, donne aussi des remords à *Sémiramis*. Ils sont plus multipliés, plus violens, peut-être encore mieux exprimés. Ils rendent cette reine plus intéressante à nos yeux, mais en même tems plus foible. Dans les deux pièces, *Ninias* s'ignore long-tems lui-même & doit s'ignorer. Il est grand dans l'une & dans l'autre. Le Mage *Ostroës* de M. de Voltaire, & le *Bélus* de M. de Crébillon, présentent le même fond de caractère : tous deux veulent venger *Ninus*; mais le premier comme Ministre des Dieux, & chargé de faire exécuter leurs décrets; le second uniquement parce qu'il hait le crime. Ce dernier intéresseroit plus que l'autre, si tous deux ne vouloient pas venger un forfait par un crime. M. de Crébillon, que les événemens terribles n'effraient pas pour l'ordinaire, a toutefois craint de faire périr *Sémiramis* par les mains de son fils : elle se tue elle-même dans sa pièce. M. de Voltaire a fait ce que n'avoit osé faire M. de Crébillon; & son dénouement, quoiqu'un peu chargé, l'a emporté sur la simplicité de l'autre. J'ignore aussi pourquoi M. de Crébillon fait descendre *Sémiramis* du sang des Dieux. On sait qu'elle étoit fille d'un simple officier de *Ninus*, avant que d'épouser ce roi. *Bélus*, frere de cette reine, est donc peu fondé à rejeter avec mépris l'alliance d'*Agénor*, qui n'est pas encore connu pour *Ninias*. Mais il faut laisser aux poëtes ces sortes de libertés; heureux

encore s'ils n'en prennent pas de plus grandes. Un poëte agit comme le sculpteur d'Horace, qui, du tronc d'un arbre, fait un banc ou un Dieu.

Voici une tragédie où la seule grandeur d'ame intéresse, & triomphe à la fin; c'est *Pyrrhus*. M. de Crébillon a sans doute voulu prouver qu'il pouvoit, comme un autre, régner sur la scène sans l'ensanglanter. *Glaucias*, roi d'Illyrie, à qui l'enfance & les jours de *Pyrrhus* ont été confiés, regarde avec raison ce dépôt comme sacré. Il est prêt à voir périr son propre fils, plutôt que de livrer *Pyrrhus* à *Néoptolème*, usurpateur du trône de ce prince, & meurtrier de son pere. *Pyrrhus*, qui d'abord se croit fils de *Glaucias*, ayant découvert le contraire, se livre lui-même. Sa fermeté étonne le tyran. Il demande grace à celui qu'il vouloit & pouvoit faire périr. Sa fille, que *Pyrrhus* aime, est le gage de cette réconciliation. Voici comment *Pyrrhus* la motive :

Puisqu'un seul repentir peut désarmer les Dieux,
Un mortel ne doit pas en exiger plus qu'eux.

Il y a un grand art dans la conduite de cette tragédie, & beaucoup de noblesse dans les caractères de *Glaucias*, de *Pyrrhus* & même d'*Illyrus*. Cette pièce, en un mot, est le triomphe de la vertu. Il semble que l'auteur ait voulu par elle se disculper d'avoir fait *Atrée*.

La tragédie de *Xerxès* réussit peu. Ce n'est pas qu'elle ne renfermât beaucoup d'endroits dignes de son auteur ; mais l'excessive crédulité de *Xerxès* ne devoit pas moins révolter les spectateurs, que l'extrême scélératesse d'*Artaban*. Tout l'intérêt tombe sur *Darius*, dépouillé de ses droits par son frere, & accusé d'un parricide par celui-là même qui en est coupable. *Artaxerxe* à son tour, aussi crédule que *Xerxès*, ne donne point à *Darius* le tems de s'expliquer. Il ordonne que le conseil s'assemble pour juger son frere, tandis que ce frere impute le crime à son accusateur. Il falloit donc juger l'un & l'autre ; mais *Darius* est condamné sans être entendu. Le dénouement qui sauve ce prince ne me paroît ni suffisamment préparé, ni suffisamment éclairci. Il faut, pour justifier *Darius*, s'en rapporter à *Tissapherne*, de même que pour le croire coupable il n'avoit fallu ne consulter qu'*Artaban*.

Peut-être est-ce à la chute de *Xerxès* qu'il faut imputer le silence de plus de trente années, que garda M. de Crébillon. Peut-être aussi ne vouloit-il plus compromettre une gloire si légitimement acquise. Ce ne fut que pour obéir aux ordres du roi, son auguste bienfaiteur, qu'il consentit à donner au théâtre la tragédie de *Catilina*, commencée depuis tant d'années. On y trouve toute l'énergie des autres productions de l'auteur, & des beautés dans un genre qui leur est étranger.

Du reste, il faut l'avouer, le sujet est peu théâtral. M. de Crébillon n'avoit qu'un de ces deux partis à prendre, d'intéresser pour Rome, ou pour *Catilina*. Mais si l'on ne prend nul intérêt à un scélérat, on n'en prend guere davantage à tout un peuple : une compassion trop divisée s'affoiblit ; il lui faut un objet déterminé, dont le péril soit certain, la personne illustre, le caractère vertueux, sans toutefois que cette vertu soit incompatible avec certaine foiblesse. Tout ce que M. de Crébillon pouvoit espérer dans la tragédie de *Catilina*, étoit d'occuper l'esprit du spectateur ; il y est parvenu, il a donc réussi. Mais si l'on cherche de la gradation dans cette tragédie, il faut remonter au cinquieme acte au premier, qui est le plus fort de tous. On a beaucoup applaudi dans le tems au caractère du grand-prêtre *Probus*, & à celui de l'ambassadeur Gaulois, & non à la maniere dont Cicéron & le sénat sont avilis. Il le falloit, dira-t-on, pour conserver à *Catilina* une supériorité nécessaire. Je répondrai qu'il falloit faire choix d'un personnage assez grand, pour paroître tel sans avoir besoin de l'avilissement des autres.

La tragédie de *Catilina* est dédiée à une protectrice généreuse, à qui les arts étoient également chers & familiers. « Et qui ne sait pas, lui dit M. de Crébillon, les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument

» oublié » ? Est-ce l'auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe* qui parle ? Plus un tel oubli est honteux pour notre siècle, plus la main qui en a retiré un grand homme en recueille de gloire.

Le dernier ouvrage de M. de Crébillon est la tragédie du *Triumvirat*. Elle est dans le même genre que la précédente, & elle la suivit d'assez près. L'auteur nous apprend qu'il avoit quatre-vingt-un ans lorsqu'il la composa. Cette époque est digne de remarque, & me fournit une raison d'appuyer un peu plus sur cette piece. J'en citerai même quelques morceaux qui prouveront que le grand âge du poëte n'a point glacé sa verve. Il semble au surplus qu'il ait voulu, dans cette tragédie, réparer la gloire de *Cicéron*. Il le fait agir & parler avec une grandeur d'ame qu'il n'avoit point manifestée dans *Catilina*. C'est qu'en effet il fut beaucoup plus grand à sa mort, que dans tout le cours de sa vie ; c'est qu'ici le péril le regarde personnellement ; que lui seul fixe notre attention ; en un mot, qu'il réunit le principal intérêt, trop divisé lorsqu'il s'agit du péril de toute une république. Il justifie lui-même, par ces vers, les différens caracteres que des circonstances différentes lui firent adopter :

Dans les tems orageux où mon autorité
N'avoit dans le sénat qu'un pouvoir limité,
Je laissai de Sylla triompher l'insolence ;
Le respect sur César m'imposa le silence ;

Et ce même César prouve que la douceur
 Peut , ainsi que la gloire , habiter un grand cœur.
 Quand par des soins prudens j'ai conjuré l'orage ,
 Si l'on m'a reproché de manquer de courage ,
 Les désordres présens , ma mort & mes revers ,
 Vont me justifier aux yeux de l'univers.

Plus loin il ajoute & s'écrie , après avoir
 refusé un asyle :

Dieu puissant des Romains , indomptable génie ;
 Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie ,
 Si je ne puis changer tes décrets immortels ,
 Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes autels.

Le caractère d'*Octave* est supérieurement développé dans cette tragédie : celui de *Tullie* nous retrace toute la fermeté , toute la hauteur d'une Romaine. Il n'y a peut-être que son amour pour le faux *Clodomir* qui étonne , puisqu'elle ne croit voir d'abord dans le fils de *Pompée* , qu'un chef des Gaulois. Ce *Clodomir* intéresseroit lui-même davantage , si sa présence amenoit quelque événement remarquable. Mais son rôle se termine par une fuite qui laisse & *Tullie* & son pere au pouvoir de leurs ennemis. On en peut dire autant de la courte apparition de *Lépide*. J'ai admiré la réponse que *Tullie* fait à ce foible Triumvir , prêt à s'échapper de Rome.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
 Du crime audacieux qui sait braver l'orage.
 Que peut craindre un Romain des caprices du sort ;
 Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort !

Avez-vous oublié que Rome est votre mere !
 Demeurez , imitez l'exemple de mon pere ;
 Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
 Qu'après une victoire , ou du moins un combat.
 On n'encensa jamais la vertu fugitive,
 Et celle d'un Romain doit être plus active.
 On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir ;
 Son honneur est de vaincre ; & vaincu , de mourir.

J'ajouterai à ce passage le tableau de la
 proscription où Rome est livrée : c'est *Clodo-*
mir qui parle.

Un Tribun massacré par ses propres soldats
 Ne sert que de signal pour d'autres attentats ;
 Un fils , presque à mes yeux , vient de livrer son pere ;
 J'ai vu ce même fils égorgé par sa mere.
 On ne voit que des corps mutilés & sanglans ,
 Des esclaves trainer leurs maîtres expitans.
 Le carnage assouvi réchauffe le carnage.
 J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
 Se disputoient des cœurs encor tout palpitans.
 On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans ,
 Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
 Que c'est le dernier jour de la nature entiere.

Il faut avouer que ces traits n'ont rien qui
 décele un poëte octogénaire : c'est du moins
 la vieillesse vigoureuse de Sophocle. Autre
 point de ressemblance entre le poëte Grec &
 le poëte François : le premier se plaignoit de
 l'injustice de son fils ; le second de celle de
 la cabale : & , il faut en convenir , il n'y eut
 pas moins d'ingratitude dans cette cabale , que
 dans le fils de Sophocle.

On a joint aux ouvrages dramatiques de
 M. de Crébillon , son remerciement à l'Ac-


démie : il est en vers ; & c'étoit alors une nouveauté. C'est une méthode que d'autres ont suivie depuis, & qui ne consiste qu'à répéter en vers, ce qu'on a dit tant de fois en prose.

L'éloge, aussi en vers, du Maréchal de Villars, fut prononcé à l'Académie par M. de Crébillon, peu de tems après la mort du grand homme qu'il célèbre. Un tel devoir méritoit d'y passer en usage. Il seroit également digne de l'Académie de préserver notre langue de toute corruption, & de sauver de grands noms de l'oubli.

La maladie qui arrêta dans sa course un monarque victorieux, & sembloit vouloir priver la France du meilleur des rois, fit presque éclore autant de vers, qu'elle avoit fait verser de larmes & naître de vœux. Tout devint poète lorsqu'on cessa de craindre, comme tout avoit été citoyen lorsqu'on craignoit. M. de Crébillon rappella lui-même tout le feu de ses jeunes années. A peine s'apperçoit-on que le chancre a deux fois l'âge du héros.

Tels sont les ouvrages que renferme la dernière édition de ce poète célèbre. Leur nombre, assez limité, m'a permis une discussion un peu étendue. Ces observations n'ont point été dictées par aucun desir de diminuer le mérite de ce grand homme. Il est peu de nos chef-d'œuvres, dans tous les genres, qui ne soient susceptibles d'une critique raisonnable. Ils ont des côtés foibles qu'elle doit désigner,

parce qu'ils sont presque toujours les seuls qu'on imite. Loin de chercher à avilir ceux qui cultivent les lettres avec distinction, je n'aspire qu'à rendre & les lettres & eux-mêmes respectables. J'abhorre, je méprise encore plus ce ton ridiculement destructeur qui, ennemi des talens reconnus, cherche sur-tout à décourager ceux qui ne font que de naître. Je reviens à M. de Crébillon. Borné, peut-être volontairement, à suivre une seule carrière, il y trouva encore bien des obstacles: Corneille & Racine l'avoient devancé. Ils avoient enlevé tous les suffrages; & c'étoit beaucoup que d'oser suivre leurs traces: mais ce n'étoit point assez pour lui; il voulut marcher de pair avec eux. Peut-être même agit-il moins par choix que par impulsion. Le génie balance peu; il décide: il projette moins qu'il n'exécute. M. de Crébillon rappella sur la scène tout le tragique d'Eschyle, avec une régularité de plus qu'Eschyle ne connut jamais. Son style nerveux n'a ni l'élévation de celui de Corneille, ni l'élégance de celui de Racine. Il préfère les pensées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie; & son pinceau mâle ne peint presque jamais que des objets terribles. En un mot, son génie nous asservit, mais c'est en tyran, à force de nous faire trembler, & d'étaler à nos yeux le carnage & l'horreur,



É L O G E

HISTORIQUE

D E

M. DE CRÉBILLON.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 février 1674, de Melchior Jolyot, Greffier en chef de la chambre des comptes de cette ville, & de Genevieve Cagnard, fille d'un lieutenant-général de Beaune. C'est donc mal-à-propos que, dans le second volume des *Nouvelles Recherches sur la France*, on le dit fils d'un procureur & notaire de Nuits. Sa famille est noble & ancienne : son titre primordial existe dans le Trésor des chartres de la chambre des comptes de Dijon. On y trouve que, l'an 1442, Philippe-le-Bon anoblit tout à la fois deux freres Jolyot pour services militaires. On ne connoît en Bourgogne d'autres Jolyot, que ceux dont sortoit M. de Crébillon.

On ignore le détail de ses premières années; on sait seulement qu'il fit ses humanités au collège des Jésuites de Dijon, & son droit à Besançon. M. l'Abbé d'Olivet racontoit

que, parlant avec M. de Crébillon de leurs premières classes, il lui dit que les Jésuites avoient coutume d'exprimer par des épithetes, sur la liste de leurs écoliers, à côté de chaque nom, leurs bonnes & mauvaises qualités. M. de Crébillon parut curieux de savoir quelles épithetes on lui avoit données. M. l'Abbé d'Olivet lui proposa, pour satisfaire sa curiosité, d'écrire au célèbre P. Oudin à Dijon : M. de Crébillon y consentit. Le P. Oudin consulta les catalogues; après Prosper Jolyot de Crébillon, il trouva ces mots : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo* : Enfant plein d'esprit, mais un franc polisson. Le P. Oudin l'écrivit à M. l'Abbé d'Olivet, qui lut la réponse du Jésuite en pleine académie, avant que la séance commençât. M. de Crébillon éclata de rire à la dernière qualification; il étoit enchanté de cette découverte, & la racontoit à tout le monde.

Après ses études de droit, il fut reçu avocat au parlement. Son pere, qui vouloit lui faire avoir sa charge, le mit à Paris, chez un Procureur, pour y prendre quelque connoissance de la pratique du barreau. Né avec des passions fort vives, M. de Crébillon n'entra point dans ces vues; & le procureur étoit l'homme du monde qu'il voyoit le moins. C'étoit cependant un homme d'esprit, fils d'un nommé à l'rieur, à qui Scarron a adressé une épître.

no. Un jour que le hasard les fit trouver ensemble, la conversation tomba sur les spectacles,

qu'ils aimoient beaucoup l'un & l'autre. Par les traits qui échapperent au jeune homme, & le génie qu'il développa, le procureur jugea que la nature l'avoit disposé au genre tragique, & lui conseilla d'entreprendre une tragédie. M. de Crébillon, qui n'avoit d'autres garans de son talent pour la poésie, que quelques chansons qu'il ne prisoit gueres, se révolta d'abord contre cette proposition; mais le procureur vint à bout de le persuader; & le poëte choisit, pour son coup d'essai, le sujet de la mort des enfans de Brutus. Il présenta la piece aux comédiens qui la refusèrent; &, pour ne rien dissimuler, non-seulement elle n'étoit pas bonne, mais quoiqu'on y découvrit assez de talent pour la vérification, elle n'annonçoit pas que son auteur pût devenir un jour très-grand poëte. Cette tragédie existoit encore il y a trente ans: le hasard la lui ayant fait rencontrer sous la main, il la brûla.

Désespéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des comédiens, M. de Crébillon ne rentra chez son procureur que pour se plaindre, & jura de ne faire de vers de sa vie. Prieur essuya d'abord le premier feu; puis aidé de l'impulsion secrète qui portoit ce poëte vers le théâtre, il le ramena insensiblement à commencer une autre piece: ce fut *Idoménée*, représentée pour la première fois le 29 décembre 1705, & reçue assez favorablement. Le dernier acte cependant ne fut

pas goûté à la première représentation ; M. de Crébillon en fit un autre , qui fut composé , appris & joué en cinq jours : c'est l'acte qui est resté.

On ne put nier que cette pièce n'eût des beautés , quoiqu'elle ne décelât pas encore l'auteur d'*Atrée* , ni de *Rhadamisthe*. Mais M. de Crébillon , en y travaillant , connut son génie , que jusques-là il sembloit avoir ignoré. On se souvient de lui avoir entendu dire qu'en composant la tragédie d'*Idoménée* , l'idée lui vint de faire celle d'*Atrée* , & qu'il fut tenté de quitter l'une pour l'autre.

Il donna *Atrée* en 1707. Ce sujet est si terrible , & le caractère d'*Atrée* si fièrement dessiné , que l'on trouva cette pièce un peu trop tragique. On ne la joue jamais sans voir régner parmi les spectateurs un certain silence qui annonce la force de l'impression qu'elle fait sur eux. Malgré toutes les critiques du tems , elle commença dès-lors la grande célébrité de son auteur : il fut décidé qu'il avoit un genre à lui ; & c'étoit beaucoup sans doute , pour un homme qui venoit après Corneille & Racine.

On croit ne devoir pas omettre que son procureur , alors fort malade , se fit porter à la première représentation d'*Atrée* ; & que M. de Crébillon étant allé le voir dans sa loge , à la fin du spectacle , Prieur lui dit en l'embrassant : « Je meurs content ; je vous ai fait poète , & je laisse un homme à la nation ».

Melchior Joiyot n'étoit pas aussi satisfait que Prieur, de ce que son fils étoit poëte. Dès *Idoménée*, il en avoit marqué son mécontentement; & le succès d'*Atrée* ne l'avoit pas ramené sur cet article. Le pere & le fils se brouillerent donc; mais ce qui, selon toute apparence, contribua encore plus à entretenir cette désunion, c'est que Melchior, ayant perdu sa femme, s'étoit remarié; & ce second mariage avoit fort déplu à son fils. D'ailleurs, M. de Crébillon, né avec peu d'ordre dans ses affaires, & beaucoup de goût pour la dépense, avoit fait en Bourgogne différens voyages très-onéreux à son pere: toutes ces causes réunies entretinrent sa méfintelligence; & une dernière circonstance acheva de les brouiller. Sans consulter son pere, M. de Crébillon venoit de contracter un mariage contre son gré; il avoit épousé Charlotte Péaget, fille d'un apothicaire de Paris, dont il avoit été vivement épris. Cet amour & la vertu de Charlotte l'emporterent sur toute autre considération; mais le pere, outré de cette alliance, déshérita son fils, qui ne s'en appliqua que plus à la poésie: il donna *Electre* en 1708.

Cette tragédie, malgré ses critiques & même ses défauts, augmenta la gloire & la célébrité de l'auteur. Despréaux y blâmoit le double amour d'*Oreste* & d'*Electre*; mais ce défaut avoit donné lieu à tant d'intérêt & de chaleur, il avoit produit un si beau

caractere (celui de *Palamede*) une scene si noble , si pathétique au quatrieme acte , que le poëte le laissa subsister. La rigueur du froid , pendant le grand hiver de l'année 1709 , ayant obligé les comédiens d'interrompre les représentations d'*Electre* , & de fermer leur théâtre , ils jouerent cette tragédie dans le foyer , pour M. le prince de Conty & quantité de seigneurs qui ne l'avoient pas encore vu représenter.

Sur la fin de l'année 1707 , M. de Crébillon perdit son pere. Ce dernier , avant que de mourir , avoit révoqué l'exhérédation ; mais ce qui restoit fut ou vendu , ou mis en décret. Pendant le séjour que notre poëte fit alors à Dijon , il composa son *Electre*. On peut remarquer , à cette occasion , qu'il aimoit beaucoup sa patrie , savoit très-bien le patois bourguignon , connu par les Noëls de La Monnoie , se plaisoit à le parler , & ne l'a jamais oublié.

La perte de sa fortune ne fut pour lui qu'une raison de plus de chercher des ressources dans ses talens. Il donna *Rhadamisthe* en 1711. Le caractere singulier du premier personnage de cette piece , la noblesse du rôle de *Zénobie* , la férocité noble & soutenue du caractere de *Pharasmane* , la force & la majesté de la plupart des vers , la firent recevoir avec transport. Les comédiens ayant été forcés de la suspendre , à cause de la mort de MONSIEUR , arrivée dans le cours

des représentations, cette interruption, contre l'ordinaire, ne fit aucun tort à l'ouvrage : il jouit d'un des succès les plus éclatans & les plus soutenus qu'on eût jamais vu au théâtre. Le tems n'a rien diminué de cette estime ; & l'auteur n'existant plus, on a lieu de croire qu'on lui rendra encore plus de justice.

Jusques-là les pieces de M. de Crébillon, ainsi qu'on peut en juger par l'ordre de leurs dates, s'étoient assez rapidement succédées ; ce qui prouve une très-grande facilité. Mais ce poëte aimoit le plaisir ; & ses succès l'avoient jetté dans le plus grand monde. Il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de tems au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ses fenêtres en plein jour, & d'allumer des bougies, ne l'ont pas connu. Il est vrai que quelquefois, en composant, il s'agitoit & se promenoit avec vivacité. On raconte que Duvernet, célèbre anatomiste, logeant au Jardin du Roi, dont M. de Crébillon recherchoit la solitude, lui avoit donné une clef des petits enclos qu'on y voyoit alors. Le poëte travailloit à son *Rhahamisthe*. Croyant n'être vu de personne, il avoit quitté son habit ; & , possédé de sa verve, marchoit à pas inégaux & précipités, & pouffoit des cris effroyables. Un Jardinier qui l'observoit, persuadé que cet auteur, qu'il ne connoissoit pas, étoit ou un insensé, ou un homme chargé de quelque mauvaise affaire, alla sur le champ

avertir Duvernet. Celui-ci accourut aussi-tôt, & rit beaucoup de la méprise du jardinier.

Il eût été à désirer & pour le public & pour lui-même, que, moins indulgent au feu de son génie, M. de Crébillon eût eu plus de goût pour corriger ses ouvrages : mais son aversion à cet égard étoit insurmontable ; & presque toutes ses pièces, & sur-tout ses plus belles scènes, sont toutes de ce qu'on appelle le premier feu. Né pour les choses de génie, il ne pouvoit plier son esprit au froid de la correction, & se contentoit plus volontiers de ce que la nature lui offroit sans peine. L'éclatant succès de *Rhadamisthe* le fit dès-lors nommer, par le public, avec Corneille & Racine ; & cette célébrité lui procura de très-utiles amis. Tel fut entr'autres feu M. le Baron Hoguer. Dans le poste qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à M. de Crébillon une fortune aussi solide que brillante, si ce grand poëte eût jamais pu songer à l'avenir : feu Monseigneur le Régent lui-même, qui l'honoroit de sa bonté ; Messieurs Pâris, d'autres personnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté-là.

La tragédie de *Xerxès* parut en 1714, & ne fut jouée qu'une fois. Ce n'étoit pas que M. de Crébillon eût essuyé un de ces échecs humilians, qui ne permettent pas à une pièce de reparoître. Celle-ci fut, par intervalles, fort applaudie ; mais ces applaudissemens tombèrent plus sur certains détails, que sur le

fond,

fond même de l'ouvrage. La foiblesse du caractère de *Xerxès* déplut, & effectivement devoit déplaire : la noire scélératesse d'*Artaban*, peut-être pas assez bien voilée, une fable froide & assez mal tissue, firent tomber cette tragédie. Elle porte tout à la fois l'empreinte des talens de son auteur, & du tort que leur faisoit sa négligence. On y trouve cependant des traits de force & de génie, qui n'empêcherent pas l'auteur de la retirer sur le champ. Les comédiens voulurent en continuer les représentations, & la firent afficher pour le surlendemain. L'assemblée fut nombreuse ; mais M. de Crébillon fut inexorable. Il n'a fait imprimer cette pièce qu'en même tems que *Catiline*, & telle exactement qu'elle avoit paru au théâtre. Les beautés qu'il y reconnoissoit lui-même auroient, ce semble, dû l'engager à en corriger les défauts, dont il convenoit également.

En 1715, l'auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe* fut pourvu de l'office de receveur ancien & mi-triennal des amendes de la cour des aides ; & en jouit jusqu'en 1721, que cet office fut supprimé. M. de Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un récépissé de 57000 livres, avec lequel cette charge lui avoit été remboursée, il le garda jusqu'à ce que ces sortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits ; & alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au système, il lui étoit resté un assez

grand nombre de billets ; mais également incapable de les garder , ou de s'en faire des rentes , il les fondit peu-à-peu ; & rien enfin ne lui resta de son bien de patrimoine , ni de celui qu'il avoit acquis.

Sémiramis parut en 1717. Cette piece, mieux conduite que *Xerxès* , ne fut pas cependant extrêmement goûtée. Ce n'est pas que, dans nombre de scènes, on ne retrouve cette touche forte qui caractérise son auteur ; mais le sujet étoit froid , & susceptible de peu d'intérêt. M. de Crébillon ne put donc mettre que dans les détails cette chaleur , cette dignité mâle qu'on trouve dans ses autres ouvrages.

Avant que de composer cette dernière piece, le poëte avoit eu l'idée de la tragédie de Cromwel ; mais il n'en a jamais fait que la première scène , & la harangue de Cromwel , en présentant l'infortuné Charles I au Parlement , pour être jugé. Dans la courte préface que M. de Crébillon a mise à la tête de son *Triumvirat* , il se plaint avec justice de ce qu'on l'avoit accusé d'avoir fait entrer, dans cette tragédie , différens morceaux de celle de Cromwel ; aucun de ces morceaux ne pouvoit , de quelque façon que ce fût , y être placé. Peu de jours avant sa mort , il les récita à quelques personnes & comme on desiroit de les écrire sous sa dictée , il remit la chose à une autre fois : jamais depuis , quelques efforts qu'on ait faits , on n'a pu

l'engager à les réciter de nouveau. Heureusement on en a retenu quelques fragmens, qui sont de la plus grande beauté. On a prétendu que M. le Duc d'Orléans, régent, avoit défendu à notre poëte de continuer cette tragédie. N'est-ce pas plutôt la difficulté de mettre sur notre théâtre un sujet si atroce, qui en a fait abandonner le travail ?

Piqué du reproche qu'on lui faisoit de ne pouvoir être que cruel, M. de Crébillon se mit à composer une piece où aucun de ses héros ne mourût : c'est la tragédie de *Pyrrhus*, à laquelle il employa plus de cinq années, & qu'il n'auroit peut-être jamais finie, sans M. Paris l'aîné, à qui depuis il la dédia. Elle parut en 1726, à la rentrée du théâtre, & fut extrêmement applaudie. A la cruauté près, on y retrouva toujours M. de Crébillon.

Ce fut durant les représentations de cette piece, que notre poëte commença son *Catiline*. Le premier acte fut fait en moins de six semaines ; mais tant de raisons différentes suspendirent depuis le feu de ce grand génie, que la tragédie ne parut que vingt-deux ans après, c'est-à-dire, à la fin de 1748.

Au mois de septembre de l'année 1731, M. de Crébillon fut reçu à l'académie françoise, à la place de M. de la Faye, & desira de faire en vers son remerciement. Quoique ce fût une chose absolument nouvelle, l'académie voulut bien y consentir ; & son discours fut généralement applaudi. Ensuite le réci-

piendaire récita le premier acte de son *Catilina*, que l'assemblée écouta avec une sorte de transport. C'étoit un garant assuré de celui que cet ouvrage produiroit au théâtre.

En 1735, M. de Crébillon, déjà nommé censeur royal, le fut aussi pour la police. M. le comte de Clermont, prince aussi connu par son goût pour les arts & par son humanité, que par l'éclat de sa naissance, lui avoit donné un logement dans le palais du petit Luxembourg, qu'il occupoit alors. Ce même prince a daigné, jusqu'aux derniers momens de M. de Crébillon, l'honorer de sa bienveillance & de ses bienfaits.

Cependant un des plus grands hommes de la nation languissoit dans une obscurité peu éloignée de l'indigence. Peut-être étoit-ce de sa faute, car il étoit très-timide, quand il s'agissoit de demander. Sans être né sauvage, ce grand poëte aimoit la solitude; & des goûts assez bizarres la lui rendoient encore plus chère. D'ailleurs, il ne pouvoit pas suivre une affaire, quelque légère qu'elle fût. Avec cette négligence & une sorte de crainte de se montrer, comment améliorer sa fortune? On l'avoit traîné dans le fond du Marais, où il n'avoit aucune connoissance. Au milieu de l'espece d'oubli du monde & de lui-même, il travailloit de tems en tems à sa tragédie, mais avec tant d'indifférence, qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour, si madame la marquise de Pompadour n'eût entrepris de

ranimer une muse qui paroïssoit totalement éteinte. On a connu son goût pour les arts, & l'éclatante protection qu'elle leur accordoit. Le desir qu'elle marqua à M. de Crébillon de lui voir finir son *Catilina*, & les encouragemens de toute espece qu'elle lui prodigua, le tirerent enfin de sa léthargie. Il se remit à cette piece, & retrouva tout son génie. *Catilina* enfin, mis en état de paroître lorsqu'on ne l'espéroit plus, fut joué avec beaucoup de magnificence, le roi ayant voulu que tous les habits des acteurs fussent à ses frais. Sa majesté avoit donné à M. de Crébillon une pension de cent pistoles sur sa cassette, & une place à sa bibliotheque; bonheur d'autant plus grand pour un homme de ce caractère, que c'étoit de la main de son roi, qu'il tenoit toute sa fortune.

Pour peu que l'on connoisse le théâtre, on conviendra que le sujet de *Catilina* est un de ceux qui promettent plus qu'ils ne rendent: mais nous n'en devons pas moins avouer que M. de Crébillon l'auroit traité avec plus d'avantage, si le principal objet de cette piece eût été Rome, mise en danger par la fureur de *Catilina*, & sauvée par les soins & la vigilance de Cicéron. Mais alors *Catilina* auroit été nécessairement en sous-ordre; & ce fut à quoi l'auteur ne put jamais consentir. Le portrait que Salluste fait de ce fameux scélérat l'avoit gâté: peut-être même M. de Crébillon a-t-il cru que le caractère auda-

cieux de ce fameux conjuré lui fourniroit des traits plus analogues à son génie, plus faits même pour le théâtre, que le caractère prudent & mesuré du consul; & cela n'est pas effectivement sans probabilité. Le Sénat, Cicéron, tout, jusqu'au sujet même, fut sacrifié au rôle de *Catilina*.

Le projet de l'auteur avoit été de mettre cette tragédie en sept actes, ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans son plan beaucoup plus de discussions politiques, que n'en peut admettre le théâtre; & il devoit y avoir aussi plus d'action. La scène du serment sur le sang humain, qui étoit dans son premier plan, & auroit été d'un effet si terrible, fut supprimée; & c'est une perte qu'on ne sauroit trop regretter. Ce n'étoit pas que l'auteur ne sentît tout ce qu'il en pouvoit tirer; mais pour la placer, il auroit fallu retourner tout son plan; & c'est à quoi il ne put se résoudre.

On n'a guere vu au théâtre d'assemblée plus nombreuse, & en même tems plus choisie, que celle qui se trouva à la première représentation de cette tragédie. La grande célébrité de son auteur, l'idée qu'on s'étoit faite de la pièce par les fragmens qu'on lui en avoit entendu réciter, le tems qu'il avoit mis à la composer, ou pour parler plus juste, le tems depuis lequel il la promettoit, l'étonnement de la voir finie, son grand âge, tout fut pour le public une raison de s'y porter

avec la plus grande affluence. Le premier acte, un des plus beaux qu'il y ait au théâtre, fut applaudi avec transport. *Catiline*, accusé par une maîtresse fiere & jalouse, sembloit annoncer un grand intérêt, dont cette piece, du côté de l'amour, ne paroissoit pas susceptible; mais malheureusement M. de Crébillon ne tira pas du caractère de Fulvie, ni de la situation dans laquelle il l'avoit mise, tout le parti qu'il en pouvoit tirer. Fulvie disparoit sans aucune bonne raison, pour faire place à des personnages qui, n'étant pas du fond du sujet, n'y peuvent être fort importants. On reprocha aussi à l'auteur quelques longueurs, qu'on n'y retrouva plus à la seconde représentation. La piece alors, malgré ses défauts, jouit d'un plein succès, & fut jouée vingt fois de suite. Elle a été depuis reprise avec les mêmes applaudissemens, & l'on ne craint point de dire qu'elle seroit peut-être la plus belle de toutes celles de notre poëte, s'il y eût mis plus d'action, & que, pour faire de *Catiline* son principal héros, il n'eût pas dégradé ce même Cicéron, à tous égards si supérieur à l'homme auquel il est ici subordonné.

Le dialogue de cette tragédie est presque par-tout d'une extrême simplicité, quant à la partie du style, & rempli en même tems des traits les plus forts & de la plus grande majesté. Probus, parlant à Fulvie, lui adressoit ces vers, que l'auteur fut obligé de retrancher, de peur de quelque application :

Vous n'aimerez jamais : votre cœur insolent
 Tend bien moins à l'amour , qu'à subjuguier l'amant.
 Qu'on vous fasse régner , tout vous paroît juste :
 Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste ,
 S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux
 Son honneur , son devoir , la justice & les Dieux.

Comme c'étoit à Madame de Pompadour que l'on devoit la tragédie de *Catilina* , ce fut sous les mêmes auspices qu'à l'âge de soixante-seize ans, M. de Crébillon commença le *Triumvirat* ; âge où les plus grands hommes sont éteints. Il sentoît le tort que dans son *Catilina* il avoit fait à Cicéron , & vouloit , disoit-il , le réparer. Notre auteur avoit quatre-vingt-un ans , lorsqu'il donna cette tragédie. Il n'eut pas d'abord à se louer de l'accueil que lui fit le public ; mais dans la suite il eut lieu d'en être plus content. Ce sujet nous semble du nombre de ceux qui , offrant plus à l'esprit qu'au cœur , ne peuvent jamais paroître sur la scène avec un certain éclat.

Quoiqu'on ne trouve point dans cette pièce toute la chaleur qui regne dans les autres ouvrages du même poëte , & que peut-être ce soit autant la faute du sujet , que celle de l'auteur , on y reconnoît dans mille endroits la main d'un très-grand maître : & n'est-ce pas un très-grand sujet d'étonnement , que , dans un âge si avancé , on conserve autant de force & de génie qu'en montre encore M. de Crébillon ?

Après le *Triumvirat* , il commença une autre

tragédie toute d'imagination : elle devoit être intitulée *Cléomède*. L'auteur n'a point fait de pièce où les événemens tragiques soient plus accumulés qu'ils paroissent devoir l'être dans celle-ci. On eût dit qu'en travaillant encore à cet âge , ce grand poëte vouloit se dédommager des années perdues. M. de Crébillon n'a fait que les trois premiers actes de cette tragédie , qu'une main infidelle & servile lui a dérobés quelques jours avant sa mort. Ceux à qui l'auteur les avoit communiquées , étoient étonnés de ce que son talent lui fournissoit encore à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

M. de Crébillon avoit une façon singulière de travailler. Jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ses tragédies , si l'on en excepte *Xerxès* , qui n'est assurément pas la mieux conduite. Son génie ne souffroit point d'entraves : & plus de méthode l'auroit gêné. Il n'écrivoit même jamais ses pièces , que lorsqu'il falloit les donner au théâtre. Quand il présenta aux comédiens la tragédie de *Catiline* , on sait qu'il la leur récita toute de mémoire. Si on lui faisoit quelque critique qu'il crût devoir adopter , l'endroit critiqué s'effaçoit totalement de sa tête ; il n'y restoit plus que ce qu'il y avoit substitué. Sa mémoire étoit prodigieuse ; jamais il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris. Dans ses dernières années même il savoit encore très-bien le latin , quoique depuis la sortie de ses classes il n'en eût

fait que très-peu d'usage. Il connoissoit parfaitement les poëtes ; mais on ne s'en appercevoit que quand il y étoit forcé. Il faisoit grand cas des anciens , & spécialement des Grecs , mais sans aucune espece d'idolâtrie , sachant apprécier ses modeles & ses maîtres. On en a la preuve dans son *Electre* , dont les beautés sentent la noble simplicité de l'antique ; mais sans affectation , sans une servile imitation. Ce poëte désapprouvoit l'abus que nous faisons de l'amour dans nos tragédies , & ne l'y trouvoit placé que quand il est la cause , comme dans celles de Racine , de tous les événemens. M. de Crébillon se reprochoit de n'avoir pas osé bannir cette passion de sa tragédie d'*Atrée*. S'il eût pu se résoudre à revenir sur lui-même , il ne l'y auroit pas laissé subsister.

L'abondance de ses idées rendant à ce grand homme celles des autres peu nécessaires , il lisoit peu dans ses dernieres années , aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Espagne*. Quelquefois , au lieu de se perdre dans ses rêveries , il s'amusoit à composer , dans sa tête , des romans à la façon de Calprenede , dont il estimoit les productions ; mais comme il n'écrivoit jamais , il n'est rien resté de tout ce que lui offroit alors son imagination.

Depuis plus de cinquante ans , M. de Crébillon , s'étoit adonné à fumer du tabac ; & la quantité qu'il en fumoit en un jour paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu.

Comme il ne pouvoit pas fumer par-tout, il n'alloit volontiers que chez les personnes qui lui accorderoient cette liberté; & c'est une des plus fortes raisons qui le faisoient vivre dans la solitude.

M. de Crébillon étoit grand, bien fait, avoit l'air noble, & un très-beau caractère de tête, sur-tout quand il l'avoit nue. C'est ainsi que M. de la Tour l'a peint dans un portrait exposé au salon, & sur lequel M. Lemoyne a fait son buste. M. Aved l'avoit déjà peint long-tems auparavant; & c'est, de tous les portraits de ce grand poëte, celui qui doit frapper le plus, parce qu'il le représente tel qu'on le voyoit ordinairement, & que d'ailleurs il est fort ressemblant. Ce portrait a été gravé par le célèbre Baléhou. M. de Crébillon avoit les yeux bleus, grands & pleins de feu. Ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués. Il les fronçoit volontiers, ce qui lui donnoit quelquefois un air dur. Quoique né impatient, & même un peu colere, il étoit fort doux; & ceux dont il croyoit avoir le plus à se plaindre, rentroient aisément en grace auprès de lui. Il étoit très-aisé à vivre, trop peut-être sur la fin de sa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile sur le choix de ses sociétés. Avec l'air sérieux, & même mélancolique, il avoit de la gaieté, & se permettoit des propos très-badins, ou quelque chose de plus. Mais il haïssoit l'épi-

grame ; & s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de son esprit, c'est-à-dire, fortes & nerveuses. Il méprisoit la satire. « Jugez à quel point elle est méprisabile (disoit-il à un jeune homme qui étoit venu lui lire un ouvrage de ce genre) » puisque « vous y réussissez, même à votre âge ». Aussi jamais n'a-t-il écrit contre personne ; & on le savoit si bien, qu'en récitant ce vers, dans son discours à l'académie,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

le public, par des applaudissemens réitérés, confirma la justice que se rendoit M. de Crébillon. On n'a connu de lui, dans le genre de la critique, qu'une espece de fable en vers marotiques contre celles de M. de la Mothe. Cet ouvrage étoit plein d'imagination, de gaieté & de modération. Mais loin de le destiner à l'impression, l'auteur ne l'a pas seulement achevé. Il n'a composé que très-peu de ces piéces qu'on appelle *fugitives*. Sa façon de vivre, fort retirée, l'éloignoit encore plus de ces agréables bagatelles, que le genre de son esprit. Il avoit autrefois entrepris un assez grand ouvrage intitulé *Maximes pour les Rois*, qui n'a pas été non plus fini. On n'a retrouvé dans ses papiers ni cet écrit, ni la fable sur M. de la Mothe, quoique l'un & l'autre existent vraisemblablement.

M. de Crébillon étoit simple dans ses mœurs. Né sans vanité, il parloit rarement de lui-même & n'a jamais pu supporter la louange

en face. Dans les derniers mois de sa vie, s'étant fait lire ses ouvrages, il n'en dissimula ni les beautés ni les défauts, & se jugea enfin aussi impartialement qu'il jugeoit les autres, conservant jusqu'à la fin de sa vie un sentiment & un tact extrêmement sûrs.

Ce grand poëte n'a jamais connu la jalousie, ni fait plus de cabales contre les autres, que de brigues pour lui-même. Le jour de la première représentation de *Catilina*, les comédiens, craignant un parterre trop nombreux, déterminoient avec lui la quantité de billets que l'on devoit distribuer. Beaucoup de personnes en sollicitoient d'avance. Un homme attaché de très-près par le sang à M. de Crébillon, lui en demanda pour quelques amis. « Morbleu ! Monsieur, lui » répondit-il, vous savez que je ne veux pas » que personne se croie dans l'obligation de » m'applaudir ! — Eh ! mon Dieu, lui répli- » qua-t-on, ne craignez rien à cet égard ; » ceux pour qui je vous demande des billets, » ne vous en feront pas plus de grace, pour » les tenir de vos mains, je puis vous en » répondre. — Puisque cela est, vous en » aurez ».

M. de Crébillon ne faisoit jamais de visites, & ne comprenoit pas, disoit-il, comment on pouvoit en faire. Rien non plus n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponse, quand on lui écrivoit. Tous les petits devoirs de la société lui étoient onéreux ; mais il avoit l'équité de ne pas s'offenser qu'on s'en

dispensât à son égard. La dissipation dans laquelle on l'a vu vivre, sur-tout après le succès de *Rhadamisthe*; son silence sur ses propres ouvrages; son ton dans le monde, fort éloigné de celui de ses écrits; la jalousie, peut-être, de quelques auteurs moins accueillis du public, ont fait dire très-long-tems, qu'il n'étoit que le prête-nom de ses œuvres. Comme on ne pouvoit les attribuer à aucun auteur connu, ce fut à un Chartreux qu'on jugea à propos d'en faire les honneurs, & ce Chartreux, disoit-on, étoit un de ses parens. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance. M. de Crébillon ne connoissoit personne aux Chartreux, & son goût pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie. Mais ce grand poëte n'en éprouva pas moins, pendant quelque tems, que les bruits les plus mal fondés ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté, & adoptés par la sottise. Quand on le vit rester sur *Catilina*, on répandit que le Chartreux étoit mort, & que c'étoit la cause du silence de M. de Crébillon. Lorsque cette tragédie parut, on n'eut pas la hardiesse de ressusciter le défunt, & la piece resta à son véritable auteur. La maniere dont il parloit de son art dénotoit un très-grand poëte tragique. On venoit quelquefois le consulter sur des ouvrages de ce genre: quand le sujet étoit mal choisi, ou déceloit peu de talens, il se contentoit d'exhorter l'auteur à ne pas entrer dans cette carrière. Dans le cas contraire,

loin de dire simplement son avis, il raisonna sur l'ouvrage, refendoit même tout le plan, & quelquefois le rendoit tel, qu'il eût fallu avoir son génie pour le traiter avec succès. Ce grand homme s'étoit proposé de donner des réflexions sur la tragédie; & c'est une perte pour le public que cet projet n'ait pas été exécuté. Mais pour cela il auroit fallu écrire; & c'étoit une chose à laquelle on ne pouvoit pas le déterminer.

M. de Crébillon, étant directeur de l'académie, eut deux fois l'honneur de haranguer Sa Majesté; la première, le 17 novembre 1744, après la cruelle maladie qui coûta tant de larmes à la France, & l'autre en 1745. Dans ces deux occasions il parla au roi avec une noble assurance; & quelqu'un lui paroissant étonné de ce que la présence du monarque ne l'avoit point intimidé: « Eh! pourquoi, » répondit-il, aurois-je été embarrassé de » parler à un prince qui ne peut faire trem- » bler ses sujets, que de la crainte de le per- » dre »? Sa Majesté écouta avec une extrême bonté, & les deux discours prononcés devant elle, & les vers qui les suivirent. On trouve toutes ces pièces dans l'édition de ses Œuvres faite au Louvre en 1750, pour le profit de l'auteur.

Le roi, sans compter ce bienfait, & d'autres dont on a déjà parlé, faisoit à M. de Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, & une pension de 400 liv. sur ses bâtimens. C'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui

avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattues depuis pour achever ce superbe palais. Sa Majesté lui accorda encore une pension de 2000 livres sur le Mercure de France.

M. de Crébillon dormoit peu, & le plus souvent à l'heure où les autres veillent. Il étoit grand mangeur; mais les alimens les plus simples, & même les plus grossiers, étoient le plus de son goût. On ne pouvoit être couché plus durement; en ce point il auroit pu le disputer aux anachorettes mêmes, & l'emporter peut-être sur eux. On lui connoissoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux meubles, & sur-tout pour la parure: qu'on se rappelle ce couplet de Rousseau:

Quel brillant habit, Crébillon, &c.

A la façon dont on l'a vu à sa mort, on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un si grand prix à toutes ces choses.

Tous les malheureux avoient des droits sur son cœur; les bêtes mêmes, sur-tout si elles souffroient, excitoient sa commisération. C'étoit par ce principe, que sa maison étoit remplie de chiens & de chats dont la figure & les infirmités prouvoient l'excès de sa compassion.

Vingt ans avant sa mort, M. de Crébillon fut attaqué d'une éréfypele aux jambes. Ce mal ne fut pas regardé comme dangereux, parce qu'il fluoit; mais on avertit le malade de prendre garde que cette humeur ne cessât de couler. Quelquefois il songeoit à l'entretenir;

d'autres fois il y faisoit moins d'attention. Sur la fin de décembre de l'année 1761, étant dans une maison d'ami, il tomba dans une espece de syncope, qui parut annoncer une dangereuse maladie. En même tems ses jambes se ferment; mais comme cet accident lui étoit déjà arrivé plus d'une fois, & n'avoit rien amené de sinistre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter, ni changer de régime. Cependant le mal devint grave; & sur la fin de janvier de l'année 1762, le curé de Saint-Gervais, son pasteur, le disposa à recevoir les sacrements. Le 29 du même mois, il reçut tout à la fois le Viatique & l'Extrême-Onction. Sa santé parut alors se raffermir assez pour faire espérer que cette maladie ne seroit pas la dernière; & peut-être en effet ne l'eût-elle pas été, si l'on eût pu le résoudre à se ménager. Mais, loin de s'assujettir au régime prescrit, il ne changea rien à une maniere de vivre dans laquelle une longue habitude l'avoit confirmé, & que la force de son tempérament lui avoit jusques-là fait soutenir. Enfin, le 12 du mois de Juin 1762, il eut une suppression d'urine, qui fut regardée comme fort dangereuse. Le fils de M. de Crébillon, qui, depuis quelque tems étoit allé loger chez son pere, fit avertir le Curé; & le 14 du même mois, le malade fut administré une seconde fois avec beaucoup d'édification. Il envisagea la mort avec une très-grande fermeté, mais sans nulle ostentation de courage. Son état ensuite ne fit plus qu'empirer; & ce grand homme expira enfin,

après une agonie assez douce, le jeudi 17 juin, à neuf heures du soir, âgé de près de quatre-vingt-huit ans & demi. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Gervais sa paroisse, laissant un fils à qui, sans les bienfaits de Sa Majesté, il ne resteroit exactement que le nom de son pere, & sa propre réputation.

On croit ne devoir pas omettre que, le mardi 16 juillet, les comédiens firent célébrer, dans l'église de Saint-Jean de Latran, un pompeux service, comme une preuve de leur reconnoissance pour ce grand poëte, & un monument de leur respect pour les lettres. Ce qu'il y avoit de plus distingué par la naissance, le rang ou l'amour des lettres, les membres des académies, les corps littéraires, tous les gens de lettres, enfin les artistes célèbres, y furent invités par des billets, & s'y rendirent en si grand nombre, qu'à peine l'église pouvoit-elle les contenir. Cependant il n'y eut pas le moindre tumulte, par l'ordre exact qui fut observé, & le sentiment unanime de respect qu'inspiroit à tous les assistans l'objet de cette cérémonie.

Quelque tems après la mort de M. de Crébillon, le Roi ordonna qu'on lui érigeât un mausolée en marbre; & M. le marquis de Maligny, directeur général des bâtimens, confia ce travail au célèbre M. Lemoyne. L'église de Saint-Gervais, lieu de la sépulture de notre illustre poëte, fut d'abord destinée à recevoir ce monument. On a changé cette destination; & l'on parle de le placer à la bibliothèque du Roi.

O D E

Sur la mort de M. DE CRÉBILLON.

QUEL spectacle est offert à mon âme éperdue ?
Que vois-je ! dans mes sens la crainte est répandue.
Est-ce ici le séjour qu'habite la terreur !
Est-ce ici du néant la demeure fatale ?

Quelle nuit infernale
Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur !

La lugubre clarté de cent torches funebres ,
Plus tristes mille fois que ces noires ténèbres ,
Vers un temple odieux guide mes pas errans.
Un marbre ensanglanté couronne ses portiques ,
Dont les débris antiques
Semblent braver encor les menaces du tems.

Sur un autel d'airain la mort , la mort assise ,
Tient pour sceptre une faux que la fureur aiguise ;
A ses yeux est ouvert le livre des desins.
De ses arrêts sacrés , ministres redoutables ,
Les douleurs lamentables
Entraînent à ses pieds la foule des humains.

Et ce fier potentat , qui , gonflé d'arrogance ,
Accable l'univers du poids de sa puissance ;
Et l'esclave courbé sous le faix des travaux ;
Tout est en un instant disparu dans l'abyme.
Tout du néant victime ,
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main , échauffant le carnage ,
Bellone sur les morts se frayant un passage ,
De rivières de sang inonde les autels :
L'amour , qui sous des fleurs masque sa perfidie ,
D'une main plus hardie ,
Sacrifie à la mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux , quel vieillard respectable
A dévoué le tems au trépas indomptable ?

Le sceptre des beaux arts éclate dans sa main ;
Sa voix rappelle au jour les monarques célèbres

Qui , des séjours funebres ,

S'empresstent à l'envi de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre ame ,

Il l'émeut à son gré , l'attendrit , ou l'enflamme :

Quoi ! la mort a sur lui levé ses bras vengeurs !

Cruelle mort , arrête ? . . . il se débat , il tombe ;

Et la nuit de la tombe

L'enferme pour toujours , & le cache à nos pleurs.

Dérobez ; ô François , vos honteuses alarmes ;

Cet instant que le peuple envisage avec larmes ,

Est l'épreuve de l'homme , & l'instant du héros :

Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie ,

Les voiles de l'envie

Obscurcissent toujours l'éclat de ses travaux.

Mais si-tôt que son ame à ses destins fidelle ;

Dépoignant les dehors de sa forme mortelle ,

Va boire le nectar dans la coupe des Dieux ;

Alors des sentimens le cœur est l'interprete ;

Et sa cendre muette

Est même respectable à l'œil de l'envieux.

Immortel CREBILLON , les filles de mémoire

Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire :

Ton nom des plus fameux égale la hauteur.

Eh ! qui fut mieux que toi , des fils de Melpomene ,

Déployer sur la scene

De forfaits inouis la surprenante horreur ?

Ce monstre au cœur de fer , c'est l'inflexible *Atrée* :

Voyez de quelle main , par le crime assurée ,

Il présente à son frere un vase horrible , affreux.

Tu demandes ton fils , infortuné *Thyeste* :

O vengeance funeste !

Ton fils est tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel sang vient de couler dans les murs de *Mycene* !
 Un couple scélérat, réuni par la haine,
 Dans le sein maternel enfonce le couteau.
 Tremblez, fils inhumains, le souffle des furies,
 Dans vos ames impies,
 Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les soins d'*Isménie* * ont à mes yeux de charmes !
 D'un époux criminel enchainant les alarmes,
 De ses cruels malheurs elle adoucit le faix ;
 Mais les Dieux l'ont marqué du sceau de leur colere ;
 Et la main de son pere,
 Par des forfaits plus grands, venge encor les forfaits.

Ainsi de la terreur, aux humains si fatale,
 Tu fais nous faire aimer la pompe sépulchrable ;
 Avec ces flots de sang tu fais couler nos pleurs.
 Quoi ! ** de l'ambition tu sondes les abymes,
 Et la mere des crimes
 Te développe aussi ses sombres profondeurs !

Ce vieillard immortel, dont la main lente & sûre
 Reproduit à la fois & détruit la nature,
 Dans son rapide vol redouble tes efforts :
 Ton esprit, dispersant des torrents de lumiere,
 Au bout de sa carriere,
 S'éleve encor plus en ses rares accords.

Je reconnois la voix du défenseur de Rome ;
 Ce sont-là tous ses traits, l'empreinte du grand-homme ;
 C'est ainsi qu'il tomba sous le couteau sanglant.
 Quels cris tumultueux ! le poison de l'envie,
 Epanché sur ta vie,
 Infecte de tes jours le reste chancelant ***.

* *La tragédie de Rhadamisthe.*

** *Celle de Catilina.*

*** *Le Triumvirat, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt ans ;
 & qui fut injustement attaqué.*

Laiſſons ce vil *Python* exhaler ſes blaſphêmes ;
 Des criminels humains les murmures extrêmes
 Alterent-ils jamais le front calme des Dieux ?
 Un transport inconnu m'appelle à l'empirée.
 De la voute azurée


Les chemins tout-à-coup ſont ouverts à mes yeux.

Quelle Divinité , dans ſon orgueil ſuprême ,
 Empruntant de la mort l'effrayant diadème ,
 Rasſemble à ſes côtés la troupe des malheurs ?
 Son front eſt obſcurci du deuil de la triſteſſe ;
 A ſes pieds la tendreſſe
 Grave en lettres de ſang ſes tragiques douleurs.

Corneille , pour Romain adopté même à Rome ;
 Racine , l'interprete & le peintre de l'homme ,
 Sont , d'un tribut de pleurs , pour encens , honorés ;
 Là , mon divin héros , guidé par la Mémoire ,
 Sur un rayon de gloire ,
 Du ſanctuaire auguſte occupe les degrés.

Pardonne , CREBILLON , aux efforts de ma lyre.
 Si mes ſens , transportés par un heureux délire ,
 Ont retracé ta gloire aux ſiècles à venir ,
 Couronne mes accords ; & transmets dans mon ame
 Cette céleſte flamme
 Qui fait des noms fameux vivre le ſouvenir.





A U R O I.

S I R E,

VOTRE MAJESTÉ vient de me faire une grace si peu méritée, que j'ose à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits : témoin des merveilles de votre regne, je devois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que *VOTRE MAJESTÉ* daigne immortaliser mes ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien ! J'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un Roi si grand, que, sans son successeur, il n'auroit jamais eu de rival ; j'ai vieilli sous les loix du plus aimable

*Et du meilleur de tous les Rois ; j'ai vu naître,
pour ainsi dire , sa gloire ; je l'ai vue chaque
jour prendre un nouvel éclat ; & je la vois enfin
consommée par le don d'une paix qui ne peut
être envisagée sans admiration , ni oubliée sans
ingratitude.*

*Je suis avec le plus profond respect , & la plus
parfaite soumission ,*

SIRE ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble , très-obéissant
& très-fidèle sujet & serviteur
PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE

P R É F A C E

DE L'AUTEUR.

J'AVOIS résolu de donner une dissertation sur la tragédie ; mais depuis quelque tems il a paru un si grand nombre de discours sur cette matiere déjà tant rebattue , & presque toujours sans fruit , que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les auteurs ne furent mieux instruits des regles & des finesses de l'art ; on en peut juger par leurs préfaces ; il seroit seulement à souhaiter que les ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillans : d'ailleurs que dirois-je à mes contemporains , qu'ils ne fussent aussi bien que moi ? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puissent des leçons dans leurs propres talens ; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte , c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que dans le cours d'une assez longue vie , je ne me sois point occupé à retoucher mes ouvrages , sur-tout depuis que le Roi a daigné en ordonner l'impression à son imprimerie royale ; bienfait qui , en me comblant de gloire , seroit seul capable de confirmer le public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré , & dont il m'a donné des marques si particulières ; mais je n'ai jamais eu grande foi aux

corrections ; la plupart ne sont que des fautes nouvelles : lorsqu'on n'est plus dans la chaleur des premières idées , on ne peut trop se défier des secondes. Un autre motif m'a engagé à me laisser tel que j'étois quand le public m'a pris sous sa protection ; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modèle , mes défauts pourront servir d'instruction : peut-être qu'en m'examinant de près , mes successeurs seront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conscience ; ils en sentiront mieux les dangers d'une carrière aussi épineuse que celle du théâtre , quand ils verront qu'un homme né avec une sorte de talent pour la tragédie , & éclairé par les pièces de Corneille & de Racine , n'a pu éviter des écueils que vraisemblablement il devoit avoir apperçus. Je suis d'autant moins excusable que j'ai connu parfaitement les beautés de la tragédie , & que j'ai , mieux que qui que ce soit , senti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai si parfaitement connu ? me suis-je corrigé de ce que j'ai si bien senti ? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous est commun à tous , & qui est la véritable source de nos déréglemens poétiques , je veux dire l'impatience , quelquefois l'entêtement , & encore plus souvent l'orgueil : l'impatience n'est pas tout-à-fait sans fondement ; un auteur qui a fait choix d'un sujet , & qui s'est cru obligé de le communiquer , ainsi que ses idées , craint qu'on ne le lui vole ; & , à la honte des lettres , ces

fortes de larcins ne sont que trop familiers, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter sur ce que nous devons au public, & sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & nous engager à précipiter nos compositions ? Il vaut encore mieux être pillés que sifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne soyons frappés les premiers ; mais après les avoir bien discutés, nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier, flattés du fol espoir de pouvoir les couvrir si bien, qu'on ne s'en doutera seulement pas : si des amis clair-voyans nous en font appercevoir, nous répondons avec vivacité, que pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la piece ; que Corneille & Racine sont pleins de ces fautes. Mais si à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux, alors, pour concilier le sentiment de nos amis avec notre amour-propre, nous employons plus d'esprit, d'art & de tems pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux actes. Une autre erreur, aussi dangereuse pour le moins, c'est de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés ne doit pas être compté pour un défaut : je ne l'en trouve, moi, que plus énorme ; dès qu'on est capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une source trop pure. Qu'arrive-t-il enfin ? les défauts percent, & sont saisis

par le public , à qui rien n'échappe ; & on ne manque pas de se récrier contre sa dureté. Nous avons tort : l'indulgence du public va jusqu'à l'extrême patience ; son amour pour les spectacles lui fait passer bien des choses que nos plus zélés partisans ne nous pardonneroient pas. Si on retranchoit de nos piéces tout ce qu'il y a d'inutile , nous mourrions de frayeur à l'aspect du squelette : que de dissertations , que de métaphysique sur les effets des passions que leurs seuls mouvemens développeroient de reste , si nous nous attachions purement & simplement à l'action , que nous interrompons sans cesse par des réflexions qui refroidissent également la piéce , le spectateur & l'acteur ! A propos de passion , me sera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour , qu'une morale renouvelée , car elle n'a point le mérite de la nouveauté , veut bannir de la tragédie ? Je ne crains pas qu'on soupçonne de partialité sur cet article un homme que l'on n'a point accusé jusqu'ici d'être fort doucereux. Le poëme tragique , supposé que je le connoisse bien , est , pour ainsi dire , le rendez-vous de toutes les passions ; pourquoi en chasserions-nous l'amour , qui est souvent le mobile de toutes les passions ensemble ? Les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison ; & je ne vois pas en quoi l'amour , nommément dit , peut dégrader l'honnête homme & le héros. Sophocle & Euripide , dit-on , se sont bien passés de l'amour :

c'est un agrément de moins dans leurs ouvrages; ces deux grands hommes ont travaillé selon le goût de leur siècle; nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille & Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle & Euripide ne le furent pour les Grecs? qui d'entre eux doit nous donner le ton? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentimens amoureux, ces délicatesses, ces recherches puériles qui affadissent le cœur au lieu de l'émouvoir, & qui enlaidissent l'amour loin de l'embellir, je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit:

*Ce n'est point l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire.*

Parmi nous, c'est la manière de l'employer; ce n'est pas la faute de l'amour si nous le mettons toujours à sa toilette: mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes, ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du théâtre; j'oserai même soutenir qu'il est dangereux de s'en passer, & que si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la tragédie de l'objet le plus intéressant, & le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre; les critiques les plus envenimées me font encore

beaucoup d'honneur ; j'en aurois même remercié leurs auteurs , si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité : mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de me fâcher ; mes censeurs ont manqué leur coup : la critique n'humilie que les orgueilleux , & ne fâche que les sots : j'aurois presque osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.



IDOMENÉE,
TRAGÉDIE,

*Représentée, pour la première fois,
le 29 Décembre 1703.*

DOMINIE

TRAOISIE

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart,
à la vente de la Citoyenne Lesclapart.



A

S O N A L T E S S E

SÉRÉNISSE

M O N S E I G N E U R

L E D U C.

*T*OI qui , par mille exploits divers ,
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le
monde ,
Héros , à tes bontés souffre que je réponde ,
Et reçois l'offre de mes vers.
Je méditois en vain de t'en faire l'hommage ,
En vain je me l'étois promis ;

C v

*Jamais ton nom sacré n'eût paré mon ouvrage ,
Si toi-même ne l'eus permis.*

*Non ; quel que soit pour Toi le zèle qui me guide ,
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur ,
GRAND PRINCE , ma muse timide
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.*

*Un auteur vainement , sous le nom de prémices ,
Croit son hommage en sûreté ;
Dans nos plus humbles sacrifices
On nous croit sans humilité :
C'est tendre à l'immortalité*

*Que de paroître au jour sous de si grands auspices :
C'est rendre enfin mes vers ou suspects ou complices
D'une coupable vanité.*

*Heureux , que ma muse indiscrette
N'ait point suivi sa folle ardeur ,
Et que , prête à livrer le héros au poëte ,
Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur.
Si , plus que toi peut-être , instruite de ta gloire ,
Rappelant des périls que tu ne craignis pas ,
Te les reprochant même au sein de la victoire ,
Ma muse t'apprenoit tout ce que fit ton bras....*

*Non , ne crains point que son audace ,
De Stinkerque , ou Nervinde embrassant les
exploits ,*

Fasse résonner une voix

A peine connue au parnasse.

Mais si du dieu des vers je me fais avouer,

Si sur moi d'un rayon il répand la lumière,

Je ne rentre dans la carrière

Que pour apprendre à te louer.

JOLYOT DE CRÉBILLON.

A C T E U R S.

IDOMENÉE, roi de Crète.

IDAMANTE, fils d'Idoménée.

ÉRIXÈNE, fille de Mérion, prince
rebelle.

SOPHRONYME, ministre d'Idoménée.

ÉGÉSIPPE, officier du palais.

POLYCLETE, confident d'Idamante.

ISMÈNE, confidente d'Érixène.

SUITE DU ROI.

GARDES.

*La scène est à Cydonie, capitale de la
Crète, dans le palais d'Idoménée.*



I D O M E N É E ,
T R A G É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

I D O M E N É E , *seul.*

O u suis-je ? quelle horreur m'épouvante & me suit ?
Quel tremblement ! ô ciel ! & quelle affreuse nuit !
Dieux puissans , épargnez la Crète infortunée.

S C E N E I I .

I D O M E N É E , S O P H R O N Y M E .

I D O M E N É E .

S O P H R O N Y M E , est-ce toi ?

S O P H R O N Y M E .

Que vois-je ? Idoménée ?
Ah ! seigneur , de quel bruit ont retenti ces lieux !

I D O M E N É E .

Eh quoi ? tant de malheurs n'ont point lassé les dieux ?
 Depuis six mois entiers une fureur commune
 Agite tour à tour Jupiter & Neptune :
 La foudre est l'astre seul qui nous suit dans les airs ;
 Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers,
 C'en est fait , tout périt ; la Crète désolée
 Semble rentrer au sein de la terre ébranlée.
 Chaque jour , entouré des plus tristes objets ,
 La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.
 Jupiter , sur moi seul épaise ta vengeance !
 N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance !
 Mes peuples malheureux n'espèrent plus qu'en toi.
 Si j'ai pu t'offenser , ne tonne que sur moi !
 Pour les seuls innocens allumes-tu la foudre ?
 Sur son trône embrasé réduis le prince en poudre ,
 Epargne les sujets : pourquoi les frapper tous ?
 Qui d'eux , ou de leur roi , mérite ton courroux ?

S O P H R O N Y M E .

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous
 coupable ?
 N'armez point contre vous une main redoutable.
 Le ciel , depuis long-tems déclaré contre nous ,
 Semble , dans sa fureur , ne ménager que vous.
 Dans les maux redoublés dont la rigueur nous presse ,
 Votre seule pitié , seigneur , vous intéresse.

I D O M E N É E .

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi.
 Eh ! frapper tout son peuple , est-ce épargner un roi ?
 Hélas ! pour me remplir de douleurs & de craintes ,
 Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes ,
 Il suffiroit des cris de tant d'infortunés ,
 Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés ;
 Et c'est moi cependant , c'est leur roi sacrilège ,
 Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiege.
 Je ne gémirois point sur leur destin affreux ,
 Si le ciel étoit juste , autant que rigoureux.
 Mais ce n'est pas le Ciel , c'est moi qui les foudroie :
 Juge de quels remords , je dois être la proie.
 Quels regrets , quand je vois mes peuples malheureux.

Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux ;
 Prier que , pour eux seuls le ciel inexorable ,
 Porte loin de leur roi le coup qui les accable !

SOPHRONYME.

Quoi ! seigneur , vous seriez l'auteur de tant de maux ?
 Et de vous seul la Crète attendroit son repos ?
 Quoi ! des dieux irrités ce peuple la victime...

IDOMÉNÉE.

L'est moins de leur courroux , qu'il ne l'est de mon
 crime.

Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu ,
 Sophronyme , à quel point j'ai manqué de vertu ;
 Mais telle est désormais ma triste destinée...

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée ?
 Fils de Deucalion , petit fils de Minos ,
 Vos vertus ont passé celle de ces héros :
 Nous trouvons tous en vous , un roi , les dieux ,
 un pere.

Seigneur , par quel malheur , à vous-même contraire ,
 Avez-vous pu trahir des noms si glorieux ?
 Qui fit donc succomber votre vertu ?

IDOMÉNÉE.

Les dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colete !

IDOMÉNÉE.

On n'est pas innocent , lorsqu'on peut leur déplaire :
 Les dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups ;
 D'illustres malheureux honorent leur courroux.
 Entre le ciel & moi , sois juge , Sophronyme :
 Il prépara du moins , s'il ne fit pas mon estime ,
 Par vingt rois dès long-tems vainement rassemblés ,
 Les Troyens à la fin se virent accablés ;
 De leurs bords désolés tout pressoit la retraite :
 Ainsi , loin de nos Grecs , je voguai vers la Crète.
 Le prince Méron , prompt à m'y devancer ,
 Sur mon trône , peut-être , auroit pu se placer ,
 Si mon fils n'eût dompté l'orgueil de ce rebelle.
 A Samos , par tes soins , j'en reçus la nouvelle.

Je peindrois mal ici les transports de mon cœur,
 Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur ;
 La gloire de mon fils me causa plus de joie,
 Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
 Après dix ans d'absence, empressé de revoir
 Cet appui de mon trône, & mon unique espoir,
 A regagner la Crète aussi-tôt je m'apprête,
 Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
 Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
 Ni que de nos affronts je t'aïlle entretenir,
 Tu fais de quels forfaits ma race s'est noircie ;
 Comme Pasiphaé, Phedre au crime endurcie,
 Ne signale que trop & Minos & Vénus ;
 Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
 Né de ce sang fatal, à la déesse en proie
 J'avois encor sur moi la querelle de Troie :
 Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
 Ce fut peu : de sa haine elle arma tous les dieux.
 La Crète paroïssoit, tout flattoit mon envie,
 Je distinguois déjà le port de Cydonie ;
 Mais le ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
 Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.
 Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
 Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue ;
 La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
 Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;
 Par des vents opposés les vagues ramassées,
 De l'abyme profond jusques au ciel poussées,
 Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,
 Aussi prêt d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
 D'un déluge de feux l'onde comme allumée
 Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;
 Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
 N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
 Que te dirai-je enfin ?... Dans ce péril extrême,
 Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-
 même....
 Pour appaiser les dieux, je priai... je promis...
 Non, je ne promis rien, dieux cruels ! j'en frémissis...
 Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,

S'empara de mon cœur , & dicta la promesse.
 S'il n'en eût inspiré le barbare dessein ,
 Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
 « Sauve des malheureux si voisins du naufrage ,
 » Dieu puissant , m'écriai-je , & rends-nous au rivage ;
 » le premier des sujets , rencontré par son roi ,
 » A Neptune immolé satisfera pour moi. . . »
 Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde ;
 Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
 Et l'effroi succédant à mes premiers transports ,
 Je me sentis glacer en revoyant ces bords :
 Je les trouvai déserts , tout avoit fui l'orage.
 Un seul homme alarmé parcouroit le rivage ;
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;
 J'en approche , en tremblant . . . hélas ! c'étoit mon
 fils . . .

A ce récit fatal tu devines le reste.
 Je demeurai sans force à cet objet funeste ;
 Et mon malheureux fils eut le temps de voler
 Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu ? quelle horrible promesse !
 Ah ! pere infortuné !

IDOMENÉE.

Rebelle à ma tendresse ,
 Je fus prêt d'obéir ; mais Idamante enfin
 Mit mon ame au-dessus des dieux & du destin ;
 Je n'envisageai plus le vœu , ni la tempête ;
 Je baignai de mes pleurs une si chere tête ;
 Le ciel voulut en vain me rendre furieux ,
 La nature , à son tour , fit taire tous les dieux.
 Sophronyme , qui veut , peut braver leur puissance ;
 Mais ne peut pas , qui veut , éviter leur vengeance.
 A peine de la Crète eus-je touché les bords ,
 Que je la vis remplir de mourans & de morts.
 En vain j'adresse au ciel une plainte importune.
 J'ai trouvé tous les dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des dieux , en leur manquant de foi ?

I D O M E N É E .

Que du moins leur courroux n'accablera que moi ;
 Que le ciel , fatigué d'une injuste vengeance ,
 Plus équitable enfin , punira qui l'offense ;
 Que je ne verrai point la colere des dieux.
 S'immoler par mes mains un sang si précieux.

S O P H R O N Y M E .

Seigneur , à ce dessein vous mettez un obstacle :
 Pourquoi par Egéippe interroger l'oracle !
 Vos peuples , informés du sort de votre fils ,
 Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

I D O M E N É E ,

Que le ciel , que la Crète à l'envi le demandent ,
 N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
 J'interroge les dieux ! ce n'est pas sans frayeur ;
 L'oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
 J'interroge les dieux ! que veux-tu que je fasse ?
 Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace ?
 Un peuple infortuné m'en presse par ses cris ;
 J'ai résisté long tems , à la fin j'y souscris.
 Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire :
 Ne puis-je être son roi qu'en cessant d'être pere ;
 Mais pourquoi m'alarmer ? Les dieux pourroient parler ,
 Non les dieux sur ce point n'ont rien à révéler.
 Que le Ciel parle , ou non , sur ce cruel mystere ,
 Ne puis-je pas forcer Egéippe à se taire ?

S O P H R O N Y M E .

Il se tairoit en vain ; par le ciel irrité
 Son silence , seigneur , fera t-il imité ?
 A se taire long tems pourrez-vous le contraindre ?
 Que je prévois de maux ! que vous êtes à plaindre !

I D O M E N É E .

Tu me plains mais : malgré ta sincere amitié ,
 Tu n'auras pas toujours cette même pitié ,
 Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable ,
 Et que l'amour a part à mon sort déplorable...
 Je vois , à ce nom seul , ta vertu s'alarmer ;
 Et la mienne a long-tems craint de t'en informer.
 Tu fais que Méridon , à mon retour d'Asie ,

De son sang criminel paya sa perfidie :
 Lorsque je refusois une victime aux dieux ,
 J'osai bien m'immoler ce prince ambitieux.
 Qu'il m'en coûte ! Sa fille , en ces lieux amenée ,
 Erixene a comblé les maux d'Idoménée.
 Croirois-tu que mon cœur , nourri dans les hasards ,
 N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards ?
 Et que j'adore enfin , trop facile & trop tendre ,
 Les restes de ce sang que je viens de répandre ?

SOPHRONYME.

Quoi ! seigneur , vous aimez ? Et parmi tant de
 maux.

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos.
 Méridon , incertain du succès de ses armes ,
 Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes.
 Je la vis , je l'aimai ; conduite par Arcas ,
 Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
 Il sembloit qu'une fille à mes regards si chère
 Devoit me dérober la tête de son père ;
 Mais Vénus , attentive à se venger de moi ,
 Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au roi.
 J'immolai Méridon ; & ma naissante flamme
 En vain en sa faveur combattit dans mon ame ;
 Vénus , qui me gardoit de sinistres amours ,
 De ce prince odieux me fit trancher les jours.
 Que dis-je ? dans le sang du père d'Erixène ,
 J'espérois étouffer mon amour & ma haine.
 Je m'abusois ; mon cœur , par un triste retour ,
 Défait de son coutoux , n'en eut que plus d'amour :
 Si : depuis mes malheurs , je ne l'ai pas vu naître ,
 En dois je moins rougir d'avoir pu le connoître ?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux ,
 Nourrissez-vous , seigneur , un amour dangereux ?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point , puisque je le déteste :
 C'étoit des dieux vengeurs le coup le plus funeste.
 Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait ?

SCÈNE III.

IDOMENÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME,
POLYCLETE.

IDOMENÉE, *bas à Sophronyme.*

JE vois mon fils : laissons cet entretien secret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime ;
Cache bien mon amour ; encor mieux ma victime.
(*A Idamante.*)

Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit ?
IDAMANTE.

Long-tems épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans
cesse,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux ?
Seigneur, qu'ai-je donc fait ! vous craignez ma
présence ;

Quel traitement après une si longue absence !

IDOMENÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,
Mon fils ; je ne fais rien de plus aimé que vous.
Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémissé.
Je crains le ciel vengeur, & qu'il ne me ravisse
Un bien. . .

IDAMANTE.

Ah ! puisse-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux si cruels donner un prompt secours !
La mort du moins, seigneur, finiroit mes alarmes :
Vous ne paroissez plus sans m'attacher des larmes :
Triste, désespéré, vous cherchez à mourir,
Et vous m'aimez, seigneur ? est-ce-là me chérir ?
Le ciel en vain de vous écarte sa colère,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire ;

Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu :
M'ôterez-vous, seigneur, le bien qu'il m'a rendu ?

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils, nos malheurs ont lassé ma constance,
Et de fléchir les dieux, je perds toute espérance ;
Trop heureux si le ciel, secondant mes souhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes tristes sujets !

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le ciel, vous seriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur si terrible :
Tous les dieux ne sont point contre vous, ni contr'eux,
Puisqu'il nous reste encor un roi si généreux :
Conservez-le, seigneur, & terminez nos craintes.
Peut-être que le ciel, plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt ; & , fléchi désormais...

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils, puisse-t-il ne s'expliquer jamais !
Adieu.

SCÈNE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

DE cet accueil qu'attendre, Polyclete ?
Que ce silence affreux me trouble & m'inquiète !
Que m'annonce mon pere ? il me voit à regret ;
Auroit-il pénétré mon funeste secret ?
Sait-il par quel amour mon ame est entraînée ?
Hélas ! bien d'autres soins pressent Idoménée :
Ce roi comblé de gloire, & qui n'aima jamais,
Ne s'informerait point si j'aime ou si je hais.
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine,
Fasse tout mon amour ; que j'adore Erixène.
Que ne m'est-il permis d'ignorer, à mon tour,
Que la haine sera le prix de mon amour !
Je désis Méridon. Plus juste, ou plus sévère,
Le roi sacrifia ce prince téméraire ;

Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
 Prémices d'un amour encore plus malheureux.
 C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixène,
 En vain....

S C E N E V.

I D A M A N T E , E R I X E N E , I S M E N E .

I D A M A N T E .

D A N S cette nuit, ciel ! quel dessein l'amène ?
 (*A Erixène.*)

Madame, quel bonheur ! Eussé-je cru devoir
 A la fureur des dieux le plaisir de vous voir ?

E R I X E N E .

J'espérois, mais en vain, jouir de leur colere ;
 J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere,
 Et que le juste ciel de sa mort irrité,
 N'en verroit point le crime avec impunité.
 D'un courroux légitime inutile espérance !
 Avec trop de lenteur le ciel sert ma vengeance :
 En vain, pour vous punir, il remplit tout d'horreurs,
 Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

I D A M A N T E .

J'ignore auprès des dieux ce qui nous rend coupables,
 J'ignore quel forfait les rend inexorables,
 Mais je fais que le sang qui fait couler vos pleurs
 N'a point sur nous, madame, attiré ces malheurs :
 Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre,
 Le ciel avoit déjà fait gronder son tonnerre.
 Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des dieux,
 Si ce n'est de l'amour, qui peut tout par vos yeux.
 Que le courroux du ciel, de cent villes fameuses,
 Fasse de longs déserts, des retraites affreuses ;
 Que les ombres du Styx habitent ce séjour,
 Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour :
 Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente ;
 Je désis votre pere, il vous livre Idamante.

Lorsque vous imploriez les traits d'un dieu vengeur,
Tous les traits de l'amour vous vengeoient dans mon
ERIXENE. cœur.

Quoi ! seigneur, vous m'aimez ?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme :
Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé....

ERIXENE.

O mon pere ! ton sang va donc être vengé.

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grâce à l'amour du choix de la victime ;
Heureux même, à ce prix, que vous daigniez souffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir.
Je fais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse,
Au sang que vous pleurez, hélas ! tout m'intéresse.

ERIXENE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a servi sa fureur ?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, madame ; & sa défaite
Importoit à mes soins, importoit à la Crète.
La sûreté du prince ordonna ce trépas ;
Et, pour comble de maux, s'ignorois vos appas.
Mérion a rendu sa perte légitime ;
Sa mort, sans mon amour, ne seroit pas un crime.

ERIXENE.

C'est à-dire, seigneur, qu'il mérita son sort.
Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage
Du superbe Minos dût être le partage ;
Si mon pere, sorti du sang de tant de rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les loix,
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage ?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main ;
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent ?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent ?

Sous le poids de vos fers , je n'arrive en ces lieux ,
 Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
 Méridon expiroit , sa tremblante paupiere
 A peine lui laissoit un reste de lumiere ;
 Son sang couloit encore , & couloit par vos coups ;
 Barbare , en cet état , me parloit-il pour vous !
 Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Etixène !
 Conservez votre amour , il servira ma haine.
 Adieu , Seigneur : c'est trop vous permettre un discours
 Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

S C E N E V I.

I D A M A N T E , P O L Y C L E T E
 P O L Y C L E T E.

AH ! seigneur , falloit-il découvrir ce mystere ?
 Avez-vous dû parler !

I D A M A N T E.

Ai-je donc pu me taire ?

Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur ,
 Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur ?
 Que dis-tu ! toujours plein de cette ardeur extrême ,
 Le hasard sans témoins m'offre tout ce que j'aime ;
 Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix ,
 Libre de l'expliquer pour la premiere fois.
 D'un attrait si puissant , eh ! comment se défendre ?
 Mon amour malheureux vouloit se faire entendre.
 Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi ?
 Cherchons dans ce palais à rejoindre le roi.
 Allons. Bientôt la nuit , moins terrible & moins sombre ,
 Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.
 Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour :
 Egéssippe déjà doit être de retour.
 Suis-moi , près de mon pere il faut que je me rende.
 Sachons , pour s'appaier , ce que le ciel demande.
 Quel présage ! & qu'attendre en ces funestes lieux ,
 Si tout , jusqu'à l'amour , sert le courroux des dieux ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

E R I X E N E , I S M E N E .

I S M E N E .

MADAME, en ce palais, pourquoi toujours errante !

E R I X E N E .

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante ;
 Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
 Du tyran de la Crète infortuné séjour,
 Eternels monumens d'une douleur amere,
 Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere,
 Lieux où l'on n'ose offrir de coupables amours,
 Prêtez à ma colere un utile secours ;
 Retraced-moi sans cesse une triste peinture ;
 Contre un honteux amour défendez la nature.
 O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit,
 Vénus, suis-je d'un sang que ta haine poursuit !
 Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
 Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence ?
 Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs ;
 Sur ce sang odieux signale tes fureurs :
 Laisse au sang de Minos Phedre & le labyrinthe,
 Au mien sa pureté sans tache & sans atteinte.

I S M E N E .

Madame, quel transport ! qu'entends-je, & quel discours !

Quoi ! vous vous reprochez de coupables amours !

E R I X E N E .

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore ;
 Je respire un amour que ma raison abhorre.

De mon pere en ces lieux , j'ose trahir le sang ,
 De mon pere expiré je viens rouvrir le flanc ,
 A la main des bourreaux je joins ma main sanglante ,
 Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

I S M E N E .

Vainqueur de votre pere.

E R I X E N E .

Ismene , ce vainqueur

Sut , sans aucun effort , se soumettre mon cœur .
 Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne ,
 Ayant tant de sujets de vengeance & de haine ,
 Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours ,
 Avec tant de raisons de le haïr toujours ,
 Comptant sur ma douleur , ma fierté , ma colere ,
 Et , pour tout dire , enfin , sur le sang de mon pere :
 Et mon pere en mes bras ne faisoit qu'expirer
 Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer .
 A des yeux encore pleins d'un spectacle effroyable ,
 Idamante parut , & parut trop aimable .

Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu :
 J'allois céder , Ismene , ou peu s'en est fallu .
 Quand le prince m'a fait le récit de sa flamme ,
 Il entraînoit mon cœur , il séduisoit mon ame :
 Déjà ce foible cœur , d'accord avec le sien ,
 Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien :
 Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grace ,
 Mon amour m'allioit aux crimes de sa race :
 Près de ce prince , enfin , mon esprit combattu ,
 Sans un peu de fierté , me laissoit sans vertu ;
 Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire ,
 Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire .

I S M E N E .

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
 D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer ?
 Ah ! du moins , s'il n'en peut dompter la violence ,
 Faites à vos transports succéder le silence .

E R I X E N E .

Si je craignois qu'un feu déclaré malgré moi ,
 Dût jamais éclater devant d'autres que toi ,
 Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre ,

J'irois enfévelir ce secret sous ma cendre.
 Quoiqu'à mes yeux, peut être, Idamante ait trop plu,
 Il me sera toujours moins cher que ma vertu ;
 D'un amour que je crains il aura tout à craindre ;
 Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.
 Non, mon pere, ton sang lâchement répandu,
 A tes fiens ennemis ne sera point vendu ;
 Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse,
 Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse.
 Je saurai le punir de son crime & du mien. . . .
 Le roi paroît. . . . Fuyons un fâcheux entretien.

SCENE II.

IDOMENÉE, ÉRIXENE, SOPHRONYME,
 ISMENE.

IDOMENÉE.

MADAME, demeurez. . . . Demeurez, Érixene.
 Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haine ;
 Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux,
 Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
 Mérion me fut cher ; mais de cet infidele
 Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle ;
 Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
 Osa, contre leur roi, soulever mes sujets.
 Son crime fut de près suivi par son supplice,
 Et son sang n'a que trop satisfait ma justice :
 Je l'en vis à regret laver son attentat ;
 Mais se devois sa tête à nos loix, à l'état :
 Et près de vous j'oublie une loi trop severe,
 Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ÉRIXENE.

Si, content de sa mort, votre haine s'éteint
 Dans le sang d'un héros dont ce palais est teint,
 La mienne, que ce sang éternise en mon ame,
 A votre seul aspect se redouble & s'enflamme.

J'ai vu mon pere , hélas ! de mille coups percé.
 Tout son sang cependant n'est par encor versé. . . .
 Que sa mort fût enfin injuste ou légitime ,
 Àprès de moi , du moins , songez qu'elle est un crime :
 Mon courroux là-dessus ne connoît point de loi
 Qui puisse dans mon cœur justifier un roi.
 De maximes d'état colorant ce supplice ,
 Vous prétendez en vain couvrir votre injustice ;
 Le ciel , qui contre vous semble avec moi s'unir ,
 De ce crime odieux va bientôt vous punir :
 Contre vous dès long-tems un orage s'appête ;
 De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
 Puissent les justes dieux , sensibles à mes pleurs ,
 A mon juste courroux éгалer vos malheurs !
 Et puisse-je à regret voir que toute ma haine
 Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine ! . . .

I D O M E N É E .

Ah ! Madame , cessez de si funestes vœux :
 N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux :
 Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes ;
 Ne prêtez point aux dieux de si terribles armes ,
 Belle Erixene ; enfin , n'exigez plus rien d'eux.
 Non , jamais il ne fut un roi plus malheureux :
 Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre ,
 J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre ;
 Ces beaux yeux , sans pitié qui pourroient voir ma mort ,
 Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
 Sur mon peuple des dieux la fureur implacable
 Des maux que je ressens est le moins redoutable :
 Sur le sang de Minos un dieu toujours vengeur ,
 A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
 Objet infortuné d'une longue vengeance ,
 J'oppose à mes malheurs une longue constance ;
 Mon cœur sans s'émouvoir , les verroit en ce jour ,
 S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

E R I X E N E .

C'étoit donc peu , cruel , qu'avec ignominie
 Mon pere eût terminé sa déplorable vie !
 Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant
 Eût jetté dans les miens Mériion expirant !

De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient, jusques dans mon cœur, poursuivre encor le
reste.

Oui, tyran, cet amour dont brûle votre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

I D O M E N É E.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie :
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie,
Madame ; je l'aimai, je vous l'ai déjà dit.

Songez que Méron lui-même se perdit :

Quoi ! rien ne peut fléchir votre injuste colere ?

Trouverai-je par tout le cœur de votre pere ?

Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits !

Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits ?

Vous verrai-je, au moment que mon amour vous flatte,

Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

E R I X È N E.

Achever des forfaits ! C'est au sang de Minos

A savoir les combler, non au sang d'un héros.

S C E N E I I I.

I D O M E N É E, S O P H R O N Y M E.

S O P H R O N Y M E.

QUE faites-vous, seigneur ? est il tems que votre ame
S'abandonne aux transports d'une honteuse flamme ?

I D O M E N É E.

Pardonne ; tu le vois, la raison à son gré

Ne regle pas un cœur par l'amour égaré :

Je me défends en vain, ma flamme impérieuse

Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse :

D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus

Ne servent que trop bien le courroux de Vénus.

Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste ;

Mais je chéris ce feu que ma raison déteste.

Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,

Je combats plus souvent la raison que l'amour.

Ah ! seigneur , est-ce ainsi que le héros s'exprime !
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cede au joug qui l'op-
prime !

Le courroux de Vénus peut-il autoriser
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser ?
Parmi tant de malheurs , est-ce au vainqueur de Troie
A compter un amour dont il se fait la proie !

Qu'est devenu ce roi plus grand que ses aïeux ,
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux dieux ,
Et qui , seul la terreur d'une orgueilleuse ville ,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille ?
L'amour , avilissant l'honneur de ses travaux ,
Sous la honte des fers m'a caché le héros.

Peu digne du haut rang où le ciel l'a fait naître ,
Le roi n'est qu'un esclave où l'amour est le maître :
N'allez point établir sur son foible pouvoir
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.

Que l'amour soit en nous ou penchant , ou vengeance ,
La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance.

Mais , seigneur , s'il est vrai que , maîtres de nos cœurs ,
De nos divers penchans les dieux soient les auteurs ,
Quand même vous croiriez que ces êtres suprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes ,
Essayez sur le vôtre un effort glorieux ;

C'est là qu'il est permis de combattre les dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse ,
Ou'il faut contre le ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'amour vous impose des loix ?

Et le titre d'amant est-il fait pour les rois ?
Au milieu des vertus où la grande ame est née ,
Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée ?

I D O M E N É E .

A ma raison du moins laisse le tems d'agir ,
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me presse :
Plains mes maux , Sophronyme , ou flatte ma foiblesse ?
A ce feu que Vénus allume dans mon sein ,
Reconnois de mon sang le malheureux destin.
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable !

Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.
 Pasiphaë ni Phedre, en proie à mille horreurs,
 N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
 Mais, que dis-je ! est-ce assez qu'en secret j'en rougisse,
 Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse ?
 Hé ! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,
 Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir ?
 Eunemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
 Je n'ai point prétendu couronner Erixene.
 Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir ;
 De ma couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire.
 A mon fatal amour, tu connoîtras, du moins,
 Que j'ai donné mon cœur, sans y donner mes soins :
 Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,
 Ton roi de son amour ne sera plus l'arbitre ;
 Dans ces lieux, où bientôt je ne ferai plus rien,
 Mon fils va devenir & ton maître & le mien.
 Essayons si des dieux la colere implacable
 Ne pourra s'appaîser par un roi moins coupable :
 Ou du moins, sur un vœu que le ciel peut trahir,
 Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
 Non comme une victime aux autels amenée,
 Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
 Le ciel après, s'il veut, se vengera sur moi,
 Mais il n'armera point ma main contre mon roi,
 Et si c'est immoler cette tête sacrée,
 La victime par moi sera bienôt parée.
 Ce prince ignore encor quel sera mon dessein,
 Sait-il que je l'attends ?

SOPHRONYME.

Dans le temple prochain

Au ciel, par tant d'horreurs, qui poursuit son supplice,
 Il prépare, seigneur, un triste sacrifice ;
 Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
 Pour vous, pour vos sujets, il s'offre aux immortels.

I D O M E N É E.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure!
 Pardonnez donc, grands dieux! si mon cœur en mur-
 mure.
 O mon fils!

S C E N E I V.

I D O M E N É E, SOPHRONYME, EGESIPPE.

I D O M E N É E.

MAIS, que vois-je? & quel funeste objet?
 Egéippe revient, tremblant, triste, défait.
 Que dois-je soupçonner? Ah! mon cher Sophronyme,
 Le ciel impitoyable a nommé sa victime.

E G E S I P P E.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets,
 Nous vont coûter des dieux les barbares décrets!
 Pourrai-je, sans frémir, nommer,

I D O M E N É E.

Je t'en dispense,
 Couvre plutôt le nom d'un éternel silence:
 De ton secret fatal je suis peu curieux,
 Et sur ce point, enfin, j'en fais plus que les dieux.

S O P H R O N Y M E.

Ecoutez cependant.

I D O M E N É E.

Que veux-tu que j'écoute?
 D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?
 Mais, poursuis, Egéippe.

E G E S I P P E.

Au pied du mont sacré
 Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
 J'interroge en tremblant le dieu sur nos misères:
 Le prêtre destiné pour les secrets mystères,
 Se traîne prosterné près d'un antre profond,
 Ouvre. . . . Avec mille cris le gouffre lui répond:
 D'affreux gémissemens & des voix lamentables

Formoient , à longs sanglots des accents pitoyables ;
 Mais qui venoient à moi comme des sons perdus ,
 Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.
 Je prêtois cependant une oreille attentive ,
 Lorsqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive ,
 A paru rassembler tant de cris douloureux ,
 Et répéter cent fois : « O roi trop malheureux » !
 Déjà saisi d'horreur d'une si triste plainte ,
 Le prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte ,
 Quand , relevant sur lui mes timides regards ,
 Je le vois , l'œil fatouche & les cheveux épars ,
 Se débattre long-tems sous le dieu qui l'accable ,
 Et prononcer enfin cet arrêt formidable :
 « Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux :
 » Maître encor de la Crète & de sa destinée ,
 » Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;
 « Il faut le sang d'Idoménée. »

I D O M E N É E.

« Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux ! »
 (*A Sophronyme.*)

Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux :
 Graces à leur fureur , toute erreur se dissipe ;
 J'entrevois. . . . Il suffit : laisse-nous , Egéshippe.
 Sur un secret enfin qui regardé ton roi ,
 Songe , malgré les dieux , à lui garder ta foi.

SCENE V.

I D O M E N É E , S O P H R O N Y M E.

I D O M E N É E.

Tu vois sur nos destins ce que le ciel prononce ;
 En redoutois-je à tort la funeste réponse ?
 Il demande mon fils , je n'en puis plus douter ,
 Ni de mon trépas même un instant me flatter.
 Mânes de mes sujets , qui , des bords du Coocyte ,
 Plaignez encore celui qui vous y précipite ,

D v

Pardonnez ; tout mon sang , prêt à vous secourir ,
 Auroit coulé , si seul , il me falloit mourir :
 Mais le ciel irrité veut que mon fils périsse ,
 Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
 Moi , je verrois mon fils sur l'autel étendu !
 Tout son sang couleroit par mes mains répandu !
 Non , il ne mourra point... Je ne puis m'y résoudre :
 Ciel , n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de
 foudre.

S C E N E V I.

I D O M E N É E , I D A M A N T E , S O P H R O N Y M E .

I D A M A N T E .

P A R votre ordre , seigneur

I D O M E N É E .

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?

I D A M A N T E .

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi ?
 Quels regards ! D'où vous vient cette sombre tristesse ?
 Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?
 Du temple , dans ces lieux , aujourd'hui de retour ,
 Egéippe , dit-on , s'est fait voir à la cour.
 Le ciel a-t il parlé ? Sait-on ce qu'il exige ?
 Est-ce un ordre des dieux , seigneur , qui vous afflige ?
 Savons-nous par quel crime

I D O M E N É E .

Un silence cruel

Avec le crime encor cache le criminel.
 Ne cherchons point des dieux à troubler le silence ;
 Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance...
 Ah ! mon fils ! si jamais votre cœur généreux
 A partagé les maux d'un pere malheureux ,
 Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrâce ,
 Au trône , en ce moment , daignez remplir ma place.

I D A M A N T E.

Moi, seigneur ?

I D O M E N É E.

Oui, mon fils : mon cœur reconnoissant
Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent.
Je fais que c'est un rang que votre cœur dédaigne ;
Mais qu'importe ? il le faut régné.

I D A M A N T E.

Moi, que je regne,
Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang !
A cet ordre, seigneur, est-ce à moi de souscrire ?
Ciel ! est-ce à votre fils à vous ravir l'empire ?

I D O M E N É E.

Régnez, mon fils, régnez sur la Crète & sur moi ;
Je le demande en père, & vous l'ordonne en roi.
Cher prince ; à mes desirs que votre cœur se rende
Pour la dernière fois, peut-être, je commande.

I D A M A N T E.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, seigneur, de m'y voir succéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône ?

I D O M E N É E.

Eh bien ! régnez, mon fils c'est le ciel qui
l'ordonne

I D A M A N T E.

Le ciel lui-même, hélas ! le garant de ma foi,
Le ciel m'ordonneroit de détrôner mon roi ?
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble ?
Ah ! par pitié, seigneur, éclaircissez mon trouble ;
Dissipez les horreurs d'un si triste entretien ;
Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien ?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes ;
C'est trop se taire. Ah ciel ! je vois couler vos larmes ;
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.
Dieux ! que m'annoncez-vous ! Ah ! seigneur

I D O M E N É E.

Ah ! mon fils !

Voyez où me réduit la colere céleste
Sophronyme, fuyons cet entretien funeste

I D A M A N T E.

Où fuyez-vous, seigneur?

I D O M E N É E.

Je vous fuis à regret,

Mon fils, vous ne saurez que trop tôt le secret.

S C E N E V I I.

I D A M A N T E, *seul.*

DI E U X ! quel trouble est le mien ! quel horrible
mystère

Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon père ?

Non, suivons-le.... Son cœur encor mal affermi

Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :

Je l'ai vu s'émouvoir, & contre ma poursuite

Il se défendoit mal sans une prompte fuite.

Pénétrons.... Mais d'où vient que je me sens glacer ?

Quelle horreur à mes sens vient de se retracer ?

Quelle invincible main m'arrête & m'épouvante ?

Allons.... Où veux-je aller ? & qu'est-ce que je tente ?

De quel secret encor prétends-je être informé ?

Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?

Peu touché des vertus du grand Idoménée,

Le ciel rendit toujours sa vie infortunée ;

Son funeste courroux l'arracha de sa cour,

Et n'a que trop depuis signalé son retour.

Ah ! renfermons plutôt mon trouble & mes alarmes,

Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.

Suivons-le cependant.... Pour calmer mon effroi,

Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

ENFIN, l'amour soumet aux charmes d'Erixene
L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haine.
Vous triomphez, madame; & vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas se verront désunis.

ERIXENE.

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'amour?
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colere,
Je ne l'implorois pas pour me venger du pere.
Tant qu'aux loix de l'amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en espérer contre mes ennemis?

ISMENE.

Vous pouvez donc, madame, employant d'autres
armes,

Punit sans son secours l'auteur de tant de larmes,
Puisque le juste ciel, de concert avec vous,
Semble sur vos desirs mesurer son courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée;
Par un arrêt des dieux sa tête est condamnée;
L'oracle la demande; & ce funeste jour
Va le punir des maux que vous fit son retour.
Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrâce,
Hâter le coup affreux dont le ciel le menace,
Répandez le secret qui vous est dévoilé,
Et qu'Egésippe en vain ne l'ait point révélé:
Du prince votre pere, ami toujours fidele,

Vous voyez à quel prix il vous marque son zèle :
 Imité-le , madame , & qu'un sang odieux
 Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux :
 De l'intérêt des dieux faites votre vengeance ;
 Et d'un peuple expirant faites-en la défense ;
 Montrez lui son salut dans ce terrible arrêt :
 Lui , vous , les dieux enfin , n'avez qu'un intérêt.
 D'où vient que je vous vois interdite & tremblante ?
 Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante ?

E R I X E N E .

Hélas ! si près des maux où je le vais plonger ,
 Un seul moment , pour lui , ne puis-je m'affliger ?
 Que veux-tu ! je frémis du spectacle barbare
 Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare.
 Je sens trop , par les pleurs que je verse aujourd'hui ,
 Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.
 Tu fais que , pour son roi , son amour est extrême.

I S M E N E .

Il ne vous reste plus que d'aimer le roi même.
 Qu'entends-je ! de vos pleurs importunant les dieux ,
 Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux ;
 Et quand le ciel prononce au gré de votre envie ,
 Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.
 Songez , puisque les dieux vous ouvrent leurs secrets ,
 Qu'ils vous chargent , par-là , du soin de leurs décrets.
 Et qu'aurez-vous donc fait , si , trompant votre attente ,
 L'oracle eût demandé la tête d'Idamante ,
 Puisque vous balancez....

E R I X E N E .

A quoi bon ces transports.

Je conçois bien , sans toi , de plus nobles efforts.
 Malgré tout mon amour , mon devoir est le même :
 Mais peut on sans trembler , opprimer ce qu'on aime ?
 Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi ,
 Et mon propre courroux redouble mon effroi.
 Ne crains rien cependant ; mais laisse sans contrainte ,
 A des cœurs malheureux le secours de la plainte.
 Je n'ai point succombé pour avoir combattu ;
 Et tes raisons ici ne font point ma vertu.
 Egéippe en ces lieux se fait long-tems attendre..

SCENE II.

ERIXENE, ISMENE, EGESIPPE.

EGESIPPE.

MADAME, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre ;
 Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,
 Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas ;
 C'en est fait, le tyran échappe à notre haine.
 Hâtons notre vengeance, ou sa fuite est certaine ;
 Ses vaisseaux sont tout prêts, & déjà sur les flots
 Remontent à l'envi soldats & matelots.
 Un gros de nos amis près d'ici se rassemble :
 Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,
 On peut dans ce désordre échapper du palais.
 Venez au peuple enfin vous montrer de plus près....
 Mais le tyran paroît, évitez sa présence.
 Je vais dès ce moment servir votre vengeance.

SCENE III.

IDOMENÉE, EGESIPPE.

IDOMENÉE.

MES vaisseaux sont-ils prêts ?

EGESIPPE.

Oui, Seigneur : mais les eaux
 D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux :
 La mer gronde, & ses flots font mugir le rivage ;
 L'air s'enflamme, & ses feux n'annoncent que l'orage.
 De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
 Serait-ce vous, Seigneur ?

IDOMENÉE.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMENÉE, *seul.*

AINSI donc tout menace une innocente vie !
 O mon fils ? faudra-t-il qu'elle te soit ravie !
 A des dieux sans pitié ne puis-je t'arracher ?
 Quel asyle contr'eux désormais te chercher ?
 Que n'ai-je point tenté ? Je t'offre ma couronne ;
 Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne :
 Je crois t'avoir sauvé , quand j'y puis consentir ;
 Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.
 Fuis , cependant , mon fils... L'orage qui s'apprête
 Est le moindre péril qui menace ta tête.
 Quoique je n'aie , hélas ! rien de plus cher que toi ,
 Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
 O mon peuple ! ô mon fils ! promesse redoutable !
 Roi , pere malheureux ! dieux cruels ! vœu coupable !
 O Ciel ! de tant de maux toujours moins satisfait ,
 Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
 Et vous , fatal objet d'une flamme odieuse ,
 Erixene , à mon cœur toujours trop précieuse ,
 Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux ;
 Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les Dieux.

SCENE V.

IDOMENÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

MALGRÉ l'affreux péril du plus cruel naufrage ,
 On dit que nos vaisseaux vont quitter le rivage :
 Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé ,
 Je ne viens point , seigneur , pour en être informé.
 Je fais de vos secrets respecter le mystère ,
 Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,
 Vous tait des maux qu'il craint de vous voir partager;
 Il en est cependant dont il faut vous instruire.

(A part.)

Ces vaisseaux... ces apprêts... Ciel! que lui vais-
 je dire!

Ah! mon fils... Non, mon cœur n'y sauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux? que vous m'alarmez?...
 IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi! Ciel! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.

Il falloit accepter l'offre du diadème.

Fuyez, mon fils, fuyez, un Ciel trop rigoureux,

Un rivaige perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel qui m'a préparé cette horrible disgrâce?

La mort même entre nous ne peut mettre un espace.

N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.

Je goûte à peine, hélas! le bien de vous revoir.

Pourquoi régner? Pourquoi faut-il que je vous quitte?

Quel est donc le projet que votre ame médite?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés;

Fuyez, n'insistez plus; je crains, c'en est assez.

Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,

Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre;

Jugez de mes frayeurs... Ah! loin de ces climats,

Allez chercher des dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangère,

Que des dieux ennemis, si je ne vois mon pere?



Vos dieux seront les miens : laissez moi , près de vous,
De ces dieux irrités partager le courroux.

I D O M E N É E.

Ah ! fuyez-moi . . . fuyez le ciel qui m'environne.
Fuyez , mon fils , fuyez . . . puisqu'enfin je l'ordonne ;
Et , sans vous informer du secret de mes pleurs ,
Fuyez , ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Erixene . . .

I D A M A N T E.

Seigneur . . .

I D O M E N É E.

Ce ne doit plus être un objet de haine.
Des crimes de son pere immolé par nos loix ,
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu. Peut-être un jour le destin moins sévère
Vous permettra , mon fils , de revoir votre pere.
Dérobez cependant à des dieux ennemis
Une princesse aimable , un si généreux fils . . .

I D A M A N T E.

Erixene ? eh ! pourquoi compagne de ma fuite ?
Expliquez . . . Mais je vois que votre ame est instruite.
Erixene , seigneur , m'est un présent bien doux ;
Mais tout cede à l'horreur de m'éloigner de vous :
A ce triste départ quel astre pourroit luire ?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter :
Plus vous m'offrez , seigneur , moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop , hélas ! . . . Quelle tendresse extrême !
M'offrir en même jour & sceptre & ce que j'aime ?
Non . . .

I D O M E N É E.

Ce que vous aimez ? . . .

I D A M A N T E.

Ah ! pardonnez , seigneur ;
Je le vois , vous savez les secrets de mon cœur ;
Pardonnez : j'en ai fait un coupable mystere :
Non que , pour vous tromper , je voulusse m'en taire ;
Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer ,
Hé ? qui , seigneur , encore , a pu vous informer ?
Ah ! quoi qu'il soit trop vrai que j'adore Erixene . . .

I D O M E N É E.

Poursuivez, dieux cruels ! ajoutez à ma peine :
 Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
 A pouvoir défier le ciel & les enfers.
 Je ne redoute plus votre courroux funeste,
 Impitoyables dieux ! ce coup en est le reste :
 Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs.
 Et, si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs :
 Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,
 Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage ;
 Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux,
 Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux ?

I D A M A N T E.

Où s'égare, seigneur, votre ame furieuse ?
 Erixene, cessoit de vous être odieuse,
 Difiez-vous ; & pour elle un reste de pitié
 Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.
 Haïtez-vous toujours cet objet adorable ?

I D O M E N É E.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable ?
 O, de tous les malheurs, malheur le plus fatal !

I D A M A N T E.

Seigneur ! . . .

I D O M E N É E.

Ah ! fils cruel, vous êtes mon rival.

I D A M A N T E.

O ciel !

I D O M E N É E.

De quelle main part le trait qui me blesse !
 Réservez-vous, cruel ! ce prix à ma tendresse ?
 Je ne verrai donc plus, dans mes tristes états,
 Que des dieux ennemis & des hommes ingrats !
 Ouoi ! toujours du destin la barbare injustice,
 De tout ce qui m'est cher fera donc mon supplice !
 Imprudent que j'étois ! & j'allois couronner
 Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner !
 Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

I D A M A N T E.

Mon pere ! . . .

O nom trop doux pour un fils si perfide !

I D A M A N T E

N'accablez point , seigneur , un fils infortuné ,
 A des maux infinis , par l'amour condamné.
 Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre ,
 Jugez si d'Érixene on pouvoit se défendre.
 Hélas ! je ne craignois ; adorant ses appas ,
 Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas ;
 Et mon cœur trop épris d'une odieuse chaîne ,
 Oublioit son devoir dans les yeux d'Érixene.
 Mais , si l'aimer , seigneur , est un si grand forfait ,
 L'amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

I D O M E N É E .

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
 D'un amour criminel qu'osiez vous donc prétendre ?
 Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux ,
 Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux ?
 Qu'Érixene à mes yeux fût odieuse ou chère ,
 Vos feux également offensoient votre pere.
 Je veux bien cependant , juge moins rigoureux ,
 Vous en accorder , prince , un pardon généreux :
 Mais pourvu que votre ame à mes desirs soumise ,
 Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

I D A M A N T E .

Ah ! quand même mon cœur oseroit le vouloir ,
 Aimer , ou n'aimer pas , est-il en mon pouvoir ?
 Je combattois en vain une ardeur téméraire ,
 L'amour m'en a rendu le crime nécessaire ;
 Malgré moi , de ce feu je vis mon cœur atteint ,
 Peut-être , malgré moi , je l'y verrois éteint.
 Mais ce cœur , à l'amour que je n'ai pu soustraire ,
 Dans le rival du moins aime toujours un pere.
 Par un nom si sacré , tout autre suspendu...

I D O M E N É E .

Dans le nom de rival , tout nom est confondu.
 Vous n'êtes plus mon fils , ou peu digne de l'être ;
 Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traité.

I D A M A N T E.

Où fuirai je ? grands dieux ! De quels noms ennemis
 Accablez-vous , seigneur , votre malheureux fils !
 Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !
 Quelle horreur pour un fils respectueux & tendre !
 Songez-vous que ce fils est encor devant vous ,
 Ce fils long-tems l'objet de sentimens plus doux ?
 Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre ,
 Vous me devez , seigneur , moins haïr que me plaindre ;
 Et si ma flamme enfin est un crime si noir ,
 Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.
 Cessez de m'envier une importune flamme ;
 Odieux à l'objet qui sait charmer mon ame ,
 Abhorré d'un rival que j'aimerais toujours ,
 Seigneur ; voilà le fruit de mes tristes amours.
 Mais puisque de ce feu qui tous deux nous anime ,
 Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime ,
 Je saurai m'en punir ; & je sens que ce cœur
 Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur.
 Désormais tout en proie au transport qui me guide ,
 Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
 Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi ,
 Mon bras plus innocent saura venger mon roi.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance ;
 Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.

(Il tire son épée.)

Soyez donc satisfait. . .

I D O M E N É E , *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux. . .

I D A M A N T E.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

I D O M E N É E.

Mon fils ! . . .

I D A M A N T E.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore
 Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

I D O M E N É E.

Ma vertu jusques-là ne sauroit se trahir . . .

Va, fils infortuné. . . je ne puis te haïr. . .

I D O M E N É E ,

I D A M A N T E .

Ah ? seigneur....

I D O M E N É E .

Laissez-moi , fuyez ma triste vue ;

Ne renouvellons plus un discours qui me tue.

S C E N E V I .

I D O M E N É E , *seul.*

I N É X O R A B L E S dieux , vous voilà satisfaits !
 Pour un nouveau courroux vous teste-t-il des traits ?
 Finis tes tristes jours , pere , amant déplorable. . . .
 Vengeons-nous bien plutôt , si mon fils est coupable.
 Que fais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer ?
 Sans doute , puisqu'il aime , il aura su charmer.
 Il triomphe en secret de mon amour funeste :
 Il est aimé ; je suis le seul que l'on déteste.
 Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.
 Livrons l'ingrat aux dieux. Qui me peut retenir ?
 Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante...
 Coule plutôt le tien...

S C E N E V I I .

I D O M E N É E , S O P H R O N Y M E .

I D O M E N É E .

Q U E L objet se présente !
 Ah ! c'est toi. Quel malheur au mien peut être égal ,
 Sophronyme , mon fils. . . .

S O P H R O N Y M E .

Seigneur ?

I D O M E N É E .

Est mon rival.

SOPHRONYME.

Il est tems pour jamais d'oublier l'inhumaine.
 Ignorez-vous, seigneur, le crime d'Érixene,
 Celui de Méridon ici renouvelé ?
 L'arrêt des dieux, enfin, au peuple est révélé :
 Par Egésippe instruit....

IDOMÉNÉE

Ciel ! que viens-tu m'apprendre ?

SOPHRONYME.

Du port où par votre ordre il m'a fallu descendre,
 Je revenois, seigneur : un grand peuple assemblé
 M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
 Par le sens de l'oracle Érixene trompée,
 Du soin de se venger toujours plus occupée,
 De l'intérêt des dieux prétextant son courroux
 Tâchoit de soulever vos sujets contre vous ;
 De tout par Egésippe encor plus mal instruite,
 A vos sujets tremblans révéloit votre fuite ;
 Leur disoit que le ciel, pour unique secours,
 Attachoit leur salut à la fin de vos jours...
 Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
 Contens de déplorer la triste destinée,
 Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du destin :
 Egésippe a voulu les exciter en vain.
 Pour moi, qui frémissois de tant de perfidie,
 Je le poursuis, l'atteins & le laisse sans vie,
 Désabuse le peuple ; & content désormais,
 J'ai ramené, seigneur, la princesse au palais.

IDOMÉNÉE

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
 Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore ?
 Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré ;
 Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré !
 Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse ;
 De celui d'Érixene augmentons son supplice ;
 Faisons-leur du trépas un barbare lien ;
 Dans leur sang confondu mêlons encore le mien....
 Vains transports qu'a formés ma fureur passagère ?
 Hélas ! qui fut jamais plus amant & plus père ?...
 Mes peuples cependant, par moi seul accablés...

Ah ! seigneur , leurs tourmens sont encor redoublés ,
 Depuis que le destin a fait des misérables ,
 On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
 Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
 Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit :
 Ce roc , qui jusqu'aux cieux sembloit porter sa cime ,
 Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abyme ;
 Et de ce roc entier à nos yeux disparu ,
 Loin d'en être comblé , ce gouffre s'est accru.
 Nous touchons tout vivans à la rivé infernale.
 De ce gouffre profond un noir venin s'exhale ;
 Et vos sujets , frappés par des feux dévorans ,
 Tombent de toutes parts , déjà morts ou mourans :
 Aux seuls infortunés le trépas se refuse....

I D O M E N É E .

Et c'est de tant d'horreurs les dieux seuls qu'on accuse !
 Mais quoi ! toujours les dieux ? & qui d'eux ou de moi ,
 Négligeant sa promesse , a donc manqué de foi ?
 Malheureux ! tes sermens qu'a suivi le parjure ,
 Ont soulevé les dieux & toute la nature.
 Pour sauver un ingrat , tes soins pernicieux
 Trop long-tems sur son peuple ont exercé les dieux.
 A tes sujets enfin cesse d'être contrainte.
 Eh ! que leur sert un roi , s'il ne leur sert de pere ?
 Leur salut désormais est ta suprême loi ;
 Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un roi..
 Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre ?
 Depuis quand ce devoir?... L'amour vient te l'apprendre.
 Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.
 Tu n'es roi que depuis qu'un fils est ton rival :
 Contre lui l'amour seul arme tes mains impies :
 Voilà le dieu , barbare ! à qui tu sacrifies.
 Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris ;
 N'y laissons plus régner que la gloire & mon fils.
 Sur les mêmes vaisseaux préparés pour sa fuite ,
 Qu'Érixene à Samos aujourd'hui soit conduite.
 Allons... Et que mon cœur , délivré de ses feux ,
 Commence par l'amour à triompher des dieux.

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ERIXENE.

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
 Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis :
 Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis,
 Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
 Je viens de recueillir d'une vaine entreprise,
 Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit :
 Mon départ & ma honte en feront tout le fruit.
 Je ne reverrai plus ce prince que j'adore ;
 Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.
 En armant contre lui mon devoir inhumain,
 Cruelle ! tu m'as mis le poignard dans le sein.
 Cher prince, pardonnez...

SCENE II.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

JE le vois qui s'avance
 De vos transports du moins cachez la violence.

ERIXENE.

Eh ! comment les cacher ! Je sais que je le dois ;
 Mais le puis-je, & le voir pour la dernière fois !
 Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

I D A M A N T E .

Où fuyez-vous , madame ?

E R I X E N E .

Où mon devoit l'ordonne.

I D A M A N T E .

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir.
 Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir ;
 Avec tant de courroux , hélas ! qu'a-t-il à craindre ?
 Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
 Vous partez ; je vous aime , & vous me haïssez ;
 Mes malheurs dans ces mots , semblent être tracés ;
 Cependant ce départ , mon amour , votre haine ,
 Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
 C'étoit peu que votre ame , insensible à mes vœux ,
 Fût de tout son courroux payé mes tendres feux ;
 Ce malheureux amour , que votre cœur abhorre ,
 Malgré tous vos mépris , que je chéris encore ;
 Cet amour qui , malgré votre injuste rigueur ,
 N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur ;
 Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie ,
 Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
 Non que mon triste cœur , par ce cruel effort ,
 Renonce à vous aimer ; mais je cours à la mort.
 Heureux si mon trépas , devenu légitime ,
 Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime ?
 Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux ,
 Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
 Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes ,
 Vous seule en un moment l'avez pu par vos charmes.
 Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
 Réglez , vous le pouvez . . . mon pere est mon rival.

E R I X E N E .

Je connois les transports & de l'un & de l'autre ;
 Et je sais jusqu'où va son audace & la vôtre.
 Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

I D A M A N T E .

Sans vous en offenser , vous l'avez écouté !
 Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable ,
 Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable ;
 Votre cœur , à son tour , épris pour un héros ,

N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.
 Pour mon pere, en secret, vous brûlez, inhumaine !
 Et moi seul, en ces lieux, j'exerçois votre haine.
 Quoi ! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux !
 Suis-je le malheureux ? Madame, l'aimez-vous ?

E R I X E N E.

Moi, je pourrois l'aimer ! & , dans le fond de l'ame,
 J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme !
 Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! Seigneur, osez-vous
 bien

Reprocher à mon cœur l'égarément du sien ?
 Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
 Qui ? moi ! j'approuverois des feux que je déteste !
 Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
 Est devenu forfait dès l'instant qu'il est né !
 Ouvrez vos yeux, cruel ! & voyez quel spectacle
 A mis à son amour un invincible obstacle.
 Son crime dans ces lieux est par-tout retracé,
 Le sang qui les a teints n'en est point effacé.
 Là, mon pere sanglant vint s'offrir à ma vue,
 Et tomber dans les bras de sa fille éperdue :
 Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier ;
 Faut-il d'autres témoins pour me justifier ?
 Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
 L'oracle révéle, mon départ qui s'apprete,
 Ma fierté, ma vertu, cent outrages récents,
 Voilà pour mon devoir des titres suffisans,
 Ne croyez pas, seigneur, que mon cœur les oublie.,
 Mais que dis-je ?... & d'où vient que je me justifie ?
 Gardez tous vos soupçons : bien loin de les bannir,
 Je dois aider moi-même à les entretenir.

I D A M A N T E.

Eh bien ! pour m'en punir, désormais moins sévère,
 Regardez sans courroux la flamme de mon pere :
 Il vous aime, madame, il est digne de vous.
 Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux,
 Pardonnez au transport de mon ame éperdue :
 Je ne connoissois point le poison qui me tue.
 Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
 Ma vertu contre vous deviendra mon appui.

E ij

Je verrai , sans regret , parer du diadème
 Un front que mon amour n'en peut orner lui-même ;
 Remontez dès ce jour au rang de vos aïeux.
 Votre vertu , madame , apaisera les dieux.
 Que ne pourra sur eux une reine si belle ?
 Pour moi , jusqu'à la mort toujours tendre & fidelle ,
 J'irai , sans murmurer , loin de lui , loin de vous ,
 Sacrifier au roi mon bonheur le plus doux . . .
 Mais on vient . . . c'est lui-même . . . il vous cherche ;
 madame.
 Dieux ! quel trouble cruel s'éleve dans mon ame !
 Vous ne partirez point puisqu'il veut vous revoir ;
 Vous régnerez ; ô ciel ! quel est mon désespoir !

S C E N E I I I .

I D O M E N É E , E R I X E N E , S O P H R O N Y M E ,
 I S M E N E .

E R I X E N E .

V O U S triomphez , seigneur ; ma vengeance échouée ,
 Par le sort ennemi se voit désavouée :
 Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
 A revoir de mes maux les barbares auteurs.
 D'un sang qu'il faut venger par-tout environnée ,
 Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée ,
 Pour apaiser la voix de ce sang qui gémit ,
 Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
 Hâtez , par mon départ , la fin de ma misère :
 Laissez moi , loin de vous , aller pleurer mon père :
 Permettez . . .

I D O M E N É E .

Vous pouvez , libre dans mes états ,
 Au gré de vos souhaits , déterminer vos pas ,
 Mes ordres sont donnés ; & la mer apaisée
 Offre de toutes parts une retraite aisée ;
 Mes vaisseaux sont tout prêts . . . Si la fin de mes jours
 De vos pleurs cependant peut arrêter le cours ,

Madame, demeurez... Ma tête condamnée
Du funeste bandeau va tomber couronnée.
Je vais, pour contenter vous & les immortels...

ERIXENE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux autels.

SCENE IV.

IDOMENÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUEL orgueil ! Mais quel est ce dessein qui m'étonne !
Par vos ordres exprès, quand son départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas ?...

IDOMENÉE.

Pourquoi le lui cacher, & ne l'en flatter pas,
Puisque je vais mourir ?

SOPHRONYME.

Vous mourir ! dieux ! qu'entens je ?

IDOMENÉE.

Pour t'étonner si fort, qu'a ce dessein d'étrange ?
Plût au sort que mes mains eussent moins différé
A rendre au ciel un sang dont il est altéré !
Pour conserver celui que sa rigueur demande,
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, seigneur ? quel affreux désespoir !

IDOMENÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes ; cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit destiné ;
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,
Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre ;
Tout mon sang va couler.

Qu'espérez-vous ?

I D O M E N É E .

Du moins, la douceur de la mort.

Je n'obéirai point, le ciel impitoyable
 M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
 Les mortels peuvent-ils vous offenser assez,
 Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,
 Dieux puissans ? Qu'ai-je vu ? quel funeste ravage !
 J'ai cru me retrouver dans le même carnage,
 Où mon bras se plongeait sur les bords Phrygiens,
 Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
 Les maux des miens, hélas ! sont-ils moins mon ouvrage ?
 Une seconde Troie a signalé ma rage.
 J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur roi,
 Pâles & languissans se traînant après moi :
 Tu les as vus, tout prêts de perdre la lumière ;
 S'empressez pour revoir l'auteur de leur misère.
 Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris :
 J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
 De leur salut, enfin, cruel dépositaire,
 Essayons si ma mort leur sera salutaire.
 Meurs du moins, toi sans foi, pour ne plus résister
 A ces dieux que ta main ne veut pas contenter.

S O P H R O N Y M E .

Dans un si grand projet votre vertu s'égare :
 A des crimes nouveaux votre cœur se prépare.
 Vous mourrez moins, seigneur, pour contenter les
 dieux,

Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
 Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,
 Porter jusqu'aux autels la désobéissance ?
 Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur ;
 Le ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
 Qu'espérez-vous, seigneur ? Que prétendez-vous faire ?
 Aux dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
 Voulez vous, n'écoutant qu'un transport furieux,
 Faire couler sans fruit un sang si précieux ?

Eh ! qui de nous , hélas ! témoin du sacrifice ,
 Voudra de votre mort rendre sa main complice !
 Qui , prêt à se baigner dans le sang de son roi ,
 Voudroit charger sa main de cet horrible emploi ?
 Qui de nous , contre lui , n'armeroit pas la sienne ?

I D O M E N É E .

Je le fais , & n'attends ce coup que de la mienne.

S O P H R O N Y M E .

Eh bien ! avant ce coup , de cette même main ,
 Plongez-moi donc , seigneur , un poignard dans le sein.
 Dût retomber sur moi le transport qui vous guide !
 Je ne souffrirai point cet affreux parricide.
 Nulle crainte , en ce jour , ne sauroit m'émouvoir ,
 Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir.
 Je ne vous connois plus ; le grand Idoménée
 Laisse à tous ses transports son ame abandonnée :
 Ce héros , rebuté d'avoir tant combattu ,
 A donc mis de lui-même un terme à sa vertu.
 Jetez sur vos sujets un regard moins sévère ;
 Ils vous ont appelé du sacré nom de père :
 De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds ,
 Avez-vous condamné vos sujets malheureux ?
 Abandonnerez-vous ce peuple déplorable ,
 Que votre mort va rendre encor plus misérable ?
 Que lui destinez-vous par ce cruel trépas ,
 Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

I D O M E N É E .

Tu juges mal des dieux : leur courroux équitable
 S'appaisera bientôt par la mort du coupable.
 Je vais enfin pour prix de ce qu'ils ont sauvé ,
 Rendre à ces mêmes dieux ce qu'ils ont conservé.
 Mon cœur , purifié par le feu des victimes ,
 Mettra fin à vos maux , mettant fin à mes crimes.
 Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer
 L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
 Chaque pas , chaque instant qui retarde mon zèle ,
 Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
 Ne m'oppose donc pas d'inutiles discours ;
 Facilite plutôt le trépas où je cours.

Veux-tu par les efforts que ton amitié tente,
 Conduire le couteau dans le sein d'Idamante !
 Si je pouvois, hélas ! l'immoler en ce jour,
 Je croirois l'immoler moins aux dieux qu'à l'amour.
 Qu'il regne ; que sa tête aujourd'hui couronnée,
 Redonne à Sophronyme un autre Idoménée :
 Que mon fils à son tour, assuré sur ta foi,
 Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi :
 Que par toi tous ses pas, tournés vers la sagesse,
 D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.
 Accoutume son cœur à suivre l'équité ;
 Conserve-lui, sur-tout, cette sincérité
 Rare dans tes pareils, aux rois si nécessaire ;
 Sois enfin à ce fils ce que tu fus au père.
 Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
 Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

S O P H R O N Y M E , à genoux.

Non, vous ne mourrez point ; votre cœur inflexible
 Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
 Immolez-moi, seigneur ; ou craignez. . .

I D O M E N É E .

Leve-toi.

Quoique prêt à mourir, je suis toujours ton roi.
 Je veux être obéi ; cesse de me contraindre.
 Parmi tant de malheurs, est ce moi qu'il faut plaindre ?
 Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur ;
 Et, par pitié du moins, laisse-moi ma fureur.

S C E N E V.

I D A M A N T E , I D O M E N É E , S O P H R O N Y M E .

I D O M E N É E .

J E vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidelle
 De mes tristes projets lui cache la nouvelle :
 Je n'en mourrois pas moins ; & tes soins dangereux
 Rendroient, sans me sauver, mon dessein plus affreux.

Idamante, approchez : votre roi vous fait grace.
 Venez, mon fils, venez, qu'un pere vous embrasse.
 Ne craignez plus mes feux : par un juste retour,
 Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.
 Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
 Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
 Oublions mes transports ; mon fils, embrassez moi.

I D A M A N T E.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon roi ?
 Quel dieu, dans votre sein étouffant la colere,
 Me rouvre encor les bras d'un si généreux pere ?
 Que cet embrassement pour un fils a d'appas ?
 Je le desirois trop, pour ne l'obtenir pas.
 Idamante, accablé des rigueurs d'Erixene,
 N'en a point fait, seigneur, la plus cruelle peine.
 Hélas ! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi !
 Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

I D O M E N É E.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe ;
 Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
 Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
 Aux pieds de leurs autels interroger les dieux.
 Heureux, si pour savoir leur volonté suprême,
 Je les eusse plutôt consultés par moi-même !

I D A M A N T E.

Permettez-moi, seigneur, d'accompagner vos pas.

I D O M E N É E.

Non, mon fils ; où je vais, vous ne me suivrez pas.
 D'un mystere où des miens l'unique espoir se fonde,
 Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
 Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler :
 Jusques là votre cœur ne doit point se troubler.
 Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine.
 J'apaiserais les dieux.... Fléchissez Erixene....
 Adieu....

I D A M A N T E.

Permettez-moi....

I D O M E N É E.

Mon fils.... Je vous l'ai dit....
 Je vais seul aux autels, & ce mot vous suffit.

E v

SCÈNE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

ENFIN, à mes desirs on ne met plus d'obstacle.
 Mais que vois-je, grands dieux ! quel funeste spectacle !
 Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi ?
 Sophronyme, parlez. . . .

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi ?

O déplorable sang ! famille infortunée !
 Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée.

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir !
 Parlez, où va le roi ?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah ciel !

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle :
 Eh ! ce n'est pas son sang que demande l'oracle.

IDAMANTE.

Quoi ! ce n'est pas son sang ! Qu'entends-je ? Quelle
 horreur !

C'est donc le mien ?

SOPHRONYME.

Hélas ! J'en ai trop dit, seigneur.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

Q UAI-JE entendu ! grands dieux ! quel horrible
mystere

M'avoit long-tems voilé l'amitié de mon pere !

A la fin , sans nuage , il éclate à mes yeux ,

Ce sacrilège vœu , ce mystere odieux.

Vous , peuples , qui craignez d'immoler la victime ,

Dont le sang doit fléchir le ciel qui vous opprime ,

Peuples , cessez de plaindre un choix si glorieux ,

Il est beau de mourir pour apaiser les dieux.

(*A Polyclete.*)

Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre :

Que servent tes regrets ? Que te sert de me suivre !

Dissipe tes soupçons , ne crains rien , laisse-moi ,

Je te l'ordonne enfin , va retrouver le roi.

Hélas ! quoique sa main , par mes soins défarmée ,

Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée ,

Quoique par-tout sa garde accompagne ses pas ,

Cependant , s'il se peut , ne l'abandonne pas.

Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même ;

Mais je crains les transports de sa douleur extrême :

Je me sens pénétré de ses tendres regrets ;

Et ne puis , sans mourir , voir ces tristes objets.



SCENE II.

IDAMANTE, *seul.*

ENFIN, loin des témoins dont l'aspect m'importune,
 Je puis en liberté plaindre mon infortune ;
 Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourmens,
 Peut donc jouir en paix de ses derniers momens.
 Ciel ! quel est mon malheur ! quelle rigueur extrême !
 Quel sort, pour ennemis, m'offre tout ce que j'aime !
 Je trouve en même jour, conjurés contre moi,
 Les implacables dieux, ma princesse & mon roi.
 Pardonnez, dieux puissans, si je vous fais attendre ;
 Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre :
 Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci.
 Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi ?
 Dieux cruels ! Que dis-tu, misérable victime ?
 Né d'un sang criminel, te manque-t-il un crime ?
 Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux
 Que le ciel a convertis des maux les plus affreux ?
 Va, termine aux autels une innocente vie,
 Sans accuser les dieux de te l'avoir ravie ;
 Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,
 Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
 Pourquoi-tu regretter, objet de tant de haine,
 Quelques jours échappés aux rigueurs d'Erixene ?
 À qui peut éprouver un sort comme le mien,
 La mort est-elle un mal ! la vie est-elle un bien ;
 Hélas ! si je me plains, & si mon cœur murmure,
 Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature :
 Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
 Que le coup qui me doit priver de mon amour.
 Allons, c'est trop tarder... D'où vient que je frissonne ?
 Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?
 Hélas ! il en est tems, coupons où je le doi :
 Je n'attends que la mort, & l'on n'attend que moi.
 Allez sur ses projets mon ame combattue,
 A cédé.....

SCÈNE III.

ERIXENE, IDAMANTE, ISMENE.

IDAMANTE.

QUEL objet vient s'offrir à ma vue !
 Ah ? fuyons . . . mon devoir parloirait vainement ,
 Si je pouvois encore . . .

ERIXENE.

Arrêtez un moment.

Vous me voyez , seigneur , inquiète , éperdue ;
 De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.
 De mon devoir toujours prête à subir la loi ,
 Je courois aux autels , peut-être malgré moi :
 J'allois voir immoler , dans ma juste colere ,
 Le sang d'Idoménée aux mânes de mon pere.
 Qu'ai-je fait ! & de quoi se flattoit mon courroux ?
 On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
 De grace , éclaircissez mon trouble & mes alarmes :
 D'un peuple qui gémit , & les cris & les larmes ,
 Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir ,
 Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le ciel , juste , quoique sévère ,
 Semble enfin respecter la tête de mon pere.
 Sous le couteau mortel la mienne va tomber ,
 Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber ,
 Madame ; trop heureux , si la mort que j'implore ,
 Appaise le courroux de tout ce que j'adore !
 Si je puis désarmer le ciel & vos beaux yeux ,
 Je vais , par un seul coup , contenter tous mes dieux.

ERIXENE.

Seigneur , il est donc vrai qu'une promesse affreuse
 Vous livre aux dieux vengeurs ? Qu'ai je fait , mal-
 heureuse !
 J'ai révélé l'oracle ; & ma funeste erreur
 A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.

Mais pouvois-je des dieux pénétrer le mystère,
 Et croire vos vertus l'objet de leur colere;
 Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
 J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?
 Non, seigneur, non, jamais votre fiere ennemie
 N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
 Moi la poursuivre! hélas! les dieux me sont témoins.
 Que mon cœur malheureux ne hait jamais moins

I D A M A N T E.

Quel bonheur est le mien? près de perdre la vie,
 Qu'il m'est doux de trouver Erixene attendrie!

E R I X E N E.

Oui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs;
 Et ne puis les causer, sans y donner des pleurs:
 Je ne puis, sans frémir, voir le coup qui s'apprête
 Je ne le verrai point tomber sur votre tête.
 Je vais quitter des lieux si terribles pour moi;
 Mais je n'y crains pour vous, ni les dieux, ni le roi.
 Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
 On ne puisse du ciel suspendre la vengeance.

I D A M A N T E.

Ah! plutôt s'il se peut, demeurez en ces lieux
 Où je vais apaiser la colere des dieux.
 Madame, s'il est vrai qu'Erixene sensible
 Ait laissé défarmer son courroux inflexible,
 Au nom d'un tendre amour, conservez pour le roi
 Cette même pitié que vous marquez pour moi.
 Le coup cruel qui va trancher ma destinée,
 Tombera mieux sur moi que sur Idoménée:
 Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux.
 N'accablez plus, madame, un roi si malheureux...
 Laissez-vous attendrir à ma juste priere;
 J'ose enfin implorer vos bontés pour mon pere.

E R I X E N E.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? Et que me dites-vous?
 Je sens, à ce nom seul, rallumer mon courroux.
 Lui votre pere? ô ciel! après son vœu funeste,
 Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
 Que jusques-là mon cœur portât l'égarement!
 Qui? lui!... le meurtrier d'un pere, d'un amant!

Ma haine contre lui sera toujours la même :
 Je l'abhorre... ou plutôt je sens que je vous aime...
 Où s'égarer mon cœur !... de ce que je me dois
 Quel oubli ! mes remords ont étouffé ma voix. ..
 Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes ,
 Mon cœur , au même instant , respire d'autres crimes.
 Qu'ai-je dit ? quel secret osé-je révéler ?
 Me reste-t-il encor la force de parler ?
 Ah ! seigneur , puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre ,
 A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

I D A M A N T E.

Que dites-vous ! ô ciel ! Ainsi donc votre cœur
 Garde , même en aimant , sa première rigueur ?
 Calmez de ce transport l'injuste violence :
 Votre amour est il donc un reste de vengeance ?
 Faut-il en voir , hélas ! tous mes maux redoubler ?
 Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler ?
 Ah , cruelle ! du moins au moment qu'il éclate ,
 Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

E R I X E N E.

Si ce foible bonheur vous flatte , il vous séduit ;
 Seigneur , de cet aveu ma mort sera le fruit.
 Si je cède au transport où mon amour me livre ,
 A ma gloire , du moins , je ne fais point survivre.
 Mon malheureux amour passe tous mes forfaits ;
 Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
 Faut-il , jusqu'à ce point , que ma gloire s'oublie !
 Ah ! seigneur , cet aveu me coûtera la vie.
 Que le destin épargne ou termine vos jours ,
 Oui , cet aveu des miens doit terminer le cours.
 Et quelque soit le sort que vous deviez attendre ,
 Je ne vous verrai plus , je n'en veux rien apprendre.
 Adieu , seigneur , adieu ! qu'à jamais votre cœur
 Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
 Pour moi dès ce moment , je vais fuir de la Crète :
 Heureuse , si ma mort prévenoit ma retraite !

I D A M A N T E.

Eh quoi ! vous me fuyez ! Ah ! du moins dans ces
 lieux ,
 Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux.

Ne les détournez point dans ce moment funeste ;
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez..... ou ma mort...

ERIXENE.

Ah ! de grace , seigneur ,
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir , malgré moi , vous défend de me suivre ;
Mais l'amour , malgré lui , vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE , *seul.*

VOUS l'ordonnez en vain , je remplirai mon sort ;
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort :
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne :
Jusques-là , dieux puissans , suspendez votre haine.
Mais , qu'est-ce que j'entends ?... Je tremble , je frémis.

SCENE V & DERNIERE.

IDOMENÉE , IDAMANTE , SOPRONYME ,
POLYCLETE , GARDÉS.

IDOMENÉE.

VOUS m'arrêtez en vain , je veux revoir mon fils
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle ;
Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois.... Je ne vous quitte pas :
Les dieux auront en vain juré votre trépas ,
Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice ;
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah ! seigneur , c'en est trop : n'irritez plus les dieux :
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux ;

Venez, sans murmurer, sacrifier ma vie.
 Vous ignorez les maux dont elle est pour suivie.
 Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
 Je n'implore, seigneur, qu'un reste de pitié.
 Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse,
 Accomplissez enfin une auguste promesse.
 De vos retardemens voyez quel est le fruit:
 D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit.
 Chaque instant de ma vie est au ciel un outrage;
 Acquitez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

I D O M E N É E.

Inexorables dieux! par combien de détours
 Avez-vous de mes soins su traverser le cours!
 Que de votre courroux la fatale puissance
 A bien su se jouer de ma vaine prudence!
 Barbares! quand je meurs, qu'exigez-vous de moi?
 Nétoit-ce pas assez pour victime qu'un roi?
 Par un sang que versoit un repentir sincère,
 Je courrois aux autels prêt à vous satisfaire.
 Hélas! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
 Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
 Il eût fallu vous rendre au sang de la victime.
 Gardez donc vos fureurs, & je reprends mon crime;
 Je désavoue enfin d'inutiles remords.

I D A M A N T E.

Désavouez plutôt ces horribles transports;
 Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,
 Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.
 De ces dieux, dont en vain vous bravez le courroux,
 Examinez, seigneur, sur qui tombent les coups.
 Faut-il, pour attendre votre ame impitoyable,
 Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable?
 Tout périt; ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens
 Qu'on peut ici des morts distinguer les vivans;
 Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre;
 Un seul soupir encor semble les en défendre,
 Seigneur; & ces sujets, prêts à s'immoler tous,
 Offrent aux dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.
 D'un peuple, pour son roi, si tendre, si fidele,
 Du sang de votre fils récompensez le zèle.

Ces peuples que le ciel soumit à votre loi ,
 Ne font-ils pas , seigneur , vos enfans avant moi ?
 Terminez , par ma mort , l'excès de leur misère :
 Dans ces tristes momens soyez plus roi que père :
 Songez que le devoir de votre auguste rang
 Ne permet pas toujours les tendresses du sang ;
 Versez enfin le mien , puisqu'il faut le répandre ;
 Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre ?

I D O M E N É E .

Dût le ciel irrité nous s'ouvrir les enfers ,
 Dût la foudre à mes yeux embraser l'univers ,
 Dût tout ce qui respire , étouffé dans la flamme ,
 Servir de monument aux transports de mon ame ,
 Dussé-je enfin , de tout destructeur furieux ,
 Voir ma rage égaler l'injustice des dieux ,
 Je n'immolerai point une tête innocente.

I D A M A N T E .

Ah ! c'est donc trop long-tems épargner Idamante.
 Après ce que je fais , après ce que je voi ,
 Qui fut jamais , seigneur , plus criminel que moi ?
 Chaque moment qui suit votre vœu redoutable ,
 Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.
 Complice du refus que l'on en fait aux dieux ,
 Tout mon sang désormais me devient odieux.
 Disputez-vous au ciel le droit de le reprendre ?
 M'enviez-vous , seigneur , l'honneur de vous le rendre ?
 Ah ! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils
 Trop heureux que ce sang puisse faire le prix ?
 Sans ce vœu , triste objet de ma douleur profonde ,
 Je ne vous revois que le jouet de l'onde.
 Le ciel plus doux , enfin , vous rend à mes souhaits :
 Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits ?
 Venez-en aux autels consacrer les prémices :
 Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices ;
 Et montrez-vous aux dieux plus grand que leur
 courroux ,
 Par un présent , seigneur , digne d'eux & de vous.

I D O M E N É E .

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie ,
 Oses-tu me prier d'attenter à ta vie ?

Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton pere infortuné;
N'attends pas que, touché d'une indigne priere,
J'arme contre tes jours une main meurtriere,
Je saurai, malgré toi, t'en sauver désormais;
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

I D A M A N T E.

Que dites-vous, seigneur, & quel dessein barbare....

I D O M E N É E.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.
Mes peuples, par vous-mêmes instruits de votre sort,
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

I D A M A N T E.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

I D O M E N É E.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.
Adieu, mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

I D A M A N T E, à genoux.

Ah! seigneur, permettez qu'à vos desirs contrainte,
J'ose encore opposer les efforts.....

I D O M E N É E.

Téméraire,

Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux....

I D A M A N T E

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

(Il se tue.)

Dieux, recevez mon sang; voilà votre victime....

I D O M E N É E.

Inhumain! juste ciel!... Ah! pere malheureux,
Qu'al-je vu?

I D A M A N T E.

C'est le sang d'un prince généreux :

Le ciel, pour s'apaiser, n'en demandoit point d'autre.

I D O M E N É E.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

I D A M A N T E.

Mon devoir & le vôtre.

Telle en étoit, seigneur, l'irrévocable loi :

Il falloit le remplir ou par vous, ou par moi.

Les dieux vouloient mon sang ; ma main obéissante
 N'a pas dû plus long-tems épargner Idamante.
 De son sang répandu voyez quel est le fruit ;
 Le ciel est appaisé , l'astre du jour vous luit :
 Trop heureux de pouvoit , dans mon malheur extrême
 Goûter avant ma mort , les fruits de ma mort même.

I D O M E N É E .

Hélas ! du coup affreux qui termine ton sort ,
 N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
 Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuste vengeance ,
 Pour me punit d'un crime , opprimât l'innocence !

F I N .

A T R É E

E T

T H Y E S T E ,

T R A G É D I E ,

*Représentée , pour la premiere fois ,
le 14 Mars 1707.*

A T N E E

E T

H Y E S T E

T R A G O D I A

in four parts in volume 10
1614

P R É F A C E.

QUOIQUE je ne connoisse que trop combien il est inutile de répondre au public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque préface que ce soit. Le public semble être devenu d'airain pour nous : inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisons autrefois avec lui dans nos préfaces, il nous fait de sa critique une espèce de religion incontestable, & veut nous forcer de reconnoître en lui une infailibilité dont nous ne conviendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde, nous n'ayions souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on nous croit entêtés. Si nous sommes humbles, on nous trouve rampans ; si nous sommes modestes, hypocrites ; si nous répondons avec fermeté, nous manquons de respect. Un auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvent sans sujet, & qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le lecteur ne me sache point mauvais gré, si je

me trouve aujourd'hui entre ses mains : ce n'est assurément point ma faute. Je proteste, avec toute la bonne foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusois constamment mon *Atrée*, & que je ne l'aurois effectivement jamais donné, si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de pere s'émurent : je ne pus, sans pitié, le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un imprimeur, avec celles d'un auteur, c'en est trop de moitié : c'est ce qui me détermina en même tems à donner *Electre*, pour qui je craignois un sort semblable ; & avec une préface qui pis est. Pour *Idoménée*, ce fut une témérité de jeune homme, qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; c'est d'*Atrée*. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la tragédie comme une action funeste qui doit être présentée aux yeux des spectateurs sous des images intéressantes ; qui doit les conduire à la pitié par la terreur ; mais avec des mouvemens & des traits qui ne blessent ni leur délicatesse ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observés, ces bienséances si nécessaires. Il ne

reste

reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienfaisances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, & pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir *Atrée* sous une figure désagréable, je fais enlever *Ærope* aux autels mêmes, & je mets ce prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la coupe enchantée de la Fontaine :

L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par-tout la fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse ; & il s'en faut bien que mon *Atrée* soit aussi cruel que celui de Sénèque. Il m'a suffi de faire craindre pour *Thyeste* toutes les horreurs de la coupe que son frere lui prépare ; & il n'y porte pas seulement les lèvres. J'avouerai cependant que cette scène me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure, que celle où *Cléopâtre*, dans *Rodogune*, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'*Atrée*, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la scène tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux *Thyeste*, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on

se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention : on me chargea de toutes les iniquités d'*Atrée* ; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre ; comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le public. Une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, *Atrée* eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. *Atrée* élève *Plisthène* pour faire périr un jour *Thyeste* par les mains de son propre fils ; surprend un serment à ce jeune prince, qui désobéit cependant à la vue de *Thyeste*. *Atrée* n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger *Plisthène* à exécuter son serment ; ce qu'il refuse de faire. *Atrée*, qui veut se venger de *Thyeste* d'une manière digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'on

fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce prince cruel. Il est impossible que *Thyeste* lui-même, fût-il aussi fourbe que son frere, ne donne dans le piège qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la piece sans pré-vention, l'on verra que je n'ai point tort ; & , si cela est, plus *Atrée* est fourbe, & mieux j'ai rempli son caractère, puisque la trahison & la dissimulation sont presque toujours insé- parables de la cruauté.

Cette préface ne concerne que la premiere édition de mes œuvres, & j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde : mais, comme le public, à l'égard d'*Atrée*, ne s'est point piqué, dans ses juge- mens, de cette prétendue infailibilité que j'ai osé lui reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentiment, que je change de style, & que je fasse succéder la reconnoissance aux plaintes : bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes pieces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.



A C T E U R S.

ATRÉE, roi d'Argos.

THYESTE, roi de Mycènes, frere d'Atrée.

PLISTHENE, fils d'Ærope & de Thyeste,
cru fils d'Atrée.

THÉODAMIE, fille de Thyeste.

EURYSTHENE, confident d'Atrée.

ALCYMÉDON, officier de la flotte.

THESSANDRE, confident de Plisthène.

LÉONIDE, confidente de Théodamie.

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

*La scene est à Chalcys, capitale de l'isle
d'Eubée, dans le palais d'Atrée.*



A T R É E

E T

T H Y E S T E ,

T R A G É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

A T R É E , E U R I S T H È N E , A L C I M E D O N ,
G A R D E S .

A T R É E .

A V E C l'éclat du jour , je vois enfin renaître
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.
Les vents qu'un dieu contraire enchaînoit loin de nous ,
Semblent , avec les flots , exciter mon courroux.
Le calme , si long-tems fatal à ma vengeance ,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.

F iij

126 ATRÉE ET THYESTE,

Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcymédon ; que la flotte d'Attée
Se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée :
Puisque les dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses chefs mes ordres absolus,
Que tout soit prêt.

SCENE II.

ATRÉE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE, *à ses gardes.*

ET vous, que l'on cherche Plissthène :
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euristhène.

SCENE III.

ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE.

ENFIN, ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cœur l'espoir & la fierté :
Athènes, trop long-tems l'asyle de Thyeste,
Eprovera bientôt le sort le plus funeste :
Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs & la flamme & la mort.

EURISTHENE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asyle qui lui reste.
Ah ! seigneur, si le sang qui vous unit tous deux,
N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux.
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie
Que le barbare soin de prolonger sa vie.

Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui ,
Le laisser vivre encor , c'est se venger de lui.

A T R È E.

Que je l'épargne , moi ! lassé de le poursuivre ,
Pour me venger de lui , que je le laisse vivre !
Ah ! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts ,
Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers :
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore ,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre :
Après l'indigne affront que m'a fait son amour ,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense ,
Ou manque de courage , ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
Je voudrois me venger , fût-ce même des dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance :
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié ;
Et , s'il a des vertus , ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste ;
Ma raison n'abandonne au seul nom de Thyeste :
Instruit , par ses fureurs , à ne rien ménager ,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable ;
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable ?
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré ?
Mon cœur , qui sans pitié lui déclare la guerre ,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

E U R I S T H È N E.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

A T R È E.

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuse
Méditoit dès ce tems une vengeance affreuse :
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler :
C'est un projet enfin à te faire trembler.
Instruit des noirs transports où mon ame est livrée ,
Lis mieux dans le secret & dans le cœur d'Attée.

F IV

Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi ;
 Et je te le cachois sans soupçonner ta foi.
 Ecoute. Il te souvient de ce triste hyménée
 Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée.
 Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
 Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
 Qu'à ces mêmes autels, & par la main d'un frere,
 Je me vis enlever une épouse si chere.
 Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur :
 A peine mon amour égaloit ma fureur ;
 Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
 Mycènes (tu le sais) sans pitié désoiée,
 Par le fer & le feu vit déchirer son sein ;
 Mon amour outragé me rendit inhumain.
 Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
 Après un an, revint entre les mains d'Atrée.
 Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,
 Eussent depuis ce tems mis une suite en mon lit,
 Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
 Ærope à mes regards n'en parut que plus belle :
 Mais en vain mon amour brûloit de nous voir seuls ;
 Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux ;
 Et liée à l'ingrat d'une secrète chaîne,
 Ærope (le dirai-je) en eut pour fruit Plisthène.

EURISTHÈNE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? quoi ! Plisthène,
 seigneur,
 Reconnu dans Argos pour votre successeur,
 Pour votre fils, enfin ?

ATRÉE.

C'est lui-même, Euristhène ;
 C'est ce même guerrier, c'est ce même Plisthène,
 Que ma cour aujourd'hui étoit encor, sous ce nom,
 Frere de Ménélas, frere d'Agamemnon.
 Tu sais, pour me venger de sa perfide mere,
 A quel excès fatal me porta ma colere :
 Heureux, si le poison qui servit ma fureur,
 De mon indigné amour eût étouffé l'ardeur !
 Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeste,

Au milieu des horreurs du sort le plus funeste :
 Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui ;
 Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
 Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance,
 A ceux qui de l'ingrate avoient la confiance.

(Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.)

LETTRE D'ÆROPE.

« D'Attrée en ce moment j'éprouve le courroux,
 » Cher Thyeste, & je meurs sans regretter la vie ;
 » Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
 » Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
 » Plisthène fut le fruit de nos tristes amours :
 » S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours ;
 » Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere
 » Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere. »

Juge de quels succès ses soins furent suivis ;
 Je retins à la fois son billet & son fils :
 Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance ;
 Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
 Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
 Je le fis au palais apporter en secret.
 Un fils venoit de naître à la nouvelle reine ;
 Pour remplir mes projets, je le nommai Plisthène,
 Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
 Dont depuis m'ont privé les destins ennemis.
 C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paroître,
 Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;
 Et laissant ce secret entre les dieux & moi,
 Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
 Après ce que tu fais, sans que je te l'apprenne,
 Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plisthène,
 Et, puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
 A quel usage enfin j'en destine le cours.

EURISTHÈNE.

Quoi, seigneur ! sans frémir du transport qui vous
 guide,
 Vous pourriez réserver Plisthène au parricide ?

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour o. lieux
 Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
 Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
 Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere ;
 Que Thyeste, en mourant, de son malheur instruit,
 De ses lâches amours reconnoisse le fruit :
 Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
 Plisthène verse un jour le sang qui l'a fait naître ;
 Et que le sien après, par mes mains répandu,
 Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
 Contre Thyeste enfin tout paroît légitime ;
 Je n'arme contre lui que le fruit de son crime :
 Son forfait mit au jour ce prince malheureux,
 Il faut par un forfait les en priver tous deux.
 Thyeste est sans soupçons, & son ame abusée
 Ne me croit occupé que de l'isle d'Eubée.
 Je ne suis en effet descendu dans ces lieux,
 Que pour en jeux dérober mon secret à ses yeux.
 Athènes, disposée à servir ma vengeance,
 Avec moi dès long-temps agit d'intelligence ;
 Et son roi, craignant tout de ma juste fureur,
 De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
 Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes,
 De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes :
 Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,
 Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

EURISTHÈNE.

Eh bien ! sur votre frere épuisez votre haine ;
 Mais du moins épargnez les vertus de Plisthène.

ATRÉE.

Plisthène, né d'un sang au crime accoutumé,
 Ne démentira point le sang qui l'a formé ;
 Et comme il a déjà tous les traits de sa mere,
 Il auroit quelque jour les vices de son pere.
 Quel peut être le fruit d'un couple incestueux ?
 Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux ;
 Il m'a trompé : son fils me tromperoit de même ;
 D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadème ;

Le titre de mon fils l'assure de ce rang ;
 En faudra-t-il , pour lui , priver mon propre sang ?
 Que dis-je ? pour venger l'affront le plus funeste ,
 En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste ?
 C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours ,
 Il est tems désormais qu'elle en trauche le cours ;
 Je veux , par les forfaits où ma haine me livre ,
 Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
 Que l'on approuve , ou non , un dessein si fatal ,
 Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.

SCÈNE IV.

ATRÉE , PLISTHÈNE , EURISTHÈNE ,
 THESSANDRE , GARDES.

ATRÉE , *bas à Euristhène.*

MAIS Plisthène paroît. Songe que ma vengeance,
 Renferme des secrets consacrés au silence.

(*À Plisthène.*)

Prince , cet heureux jour , mais si lent à mon gré ,
 Presse enfin un départ trop long-tems différé.
 Tout semble en ce moment proscrire un infidèle ;
 La mer mugit au loin , & le vent vous appelle :
 Le soldat , dont ce bruit a réveillé l'ardeur ,
 Au seul nom de son chef , se croit déjà vainqueur ;
 Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême ,
 Que ce qu'en vit Elis , Rhodes , cette île même ;
 Et moi , que ce héros ne sert point à demi ,
 J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
 Je connois de ce chef la valeur & le zèle ;
 Je sais que je n'ai point de sujet plus fidèle :
 Aujourd'hui cependant souffrez , sans murmurer ,
 Que votre père encor cherche à s'en assurer.
 L'affront est grand , l'ardeur de s'en venger extrême ;
 Jurez-moi donc , mon fils , par les Dieux , par moi-
 même ,

(Si le destin pour nous se déclare jamais)
 Que vous me vengerez au gré de mes souhaits :
 Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthène ;
 Plus ardent que moi-même, il servira ma haine ;
 A peine mon courroux égale son grand cœur ;
 Il vengera son pere.

P L I S T H È N E.

En doutez-vous, seigneur ?
 Eh ! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte ?
 Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte ?
 Ah ! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur...

A T R É E.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
 Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie
 Vengera mes affronts au gré de mon envie.

P L I S T H È N E.

Seigneur, je n'ai point cru que, pour servir mon roi
 Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
 Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure ?
 Le soupçonner, seigneur, c'est lui faire une injure.
 Vous me verrez toujours contre vos ennemis
 Remplir tous les devoirs de sujet & de fils :
 Oui, j'atteste des dieux la majesté sacrée
 Que je ferai soumis aux volontés d'Atrée ;
 Que, par moi seul enfin, son courroux assouvi
 Fera voir à quel point je lui suis asservi.

A T R É E.

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,
 Je puis tout espérer de votre obéissance ;
 Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
 Ne triomphera plus de me voir outragé.
 Allez, que votre bras, à l'Attique funeste,
 S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

P L I S T H È N E.

Moi, Seigneur ?

A T R É E.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement ?
 Quel repentir succede à votre empressement ?
 Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître ?
 Tremblez-vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHÈNE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau :
Je serai son vainqueur , & non pas son bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?
En répandant son sang , je répandrois le vôtre.
Ah , seigneur ! est-ce ainsi que l'on surprend ma foi :

A TR É E.

Les dieux m'en sont garans ; c'en est assez pour moi.

PLISTHÈNE.

Juste ciel !

A TR É E.

J'entrevois , dans votre ame interdite ,
De secrets sentimens dont la mienne s'irrite ;
Etouffez des regrets désormais superflus ;
Partez , obéissez , & ne répliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous , cependant , volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;
Et quand tout sera prêt , venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCÈNE V.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

QU'AI-JE fait , malheureux ? quelle imprudence
extrême !

Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur ;
Mais tout mon sang se glace , & je frémis d'horreur.
Dieux , que dans mes sermens , malgré moi j'intéresse ,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse ;
Ou recevez ici le serment que je fais ,
En dussé je périr , de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste !
Que peut craindre un grand cœur , quand sa vertu lui
reste ?

Athènes me répond d'un trépas glorieux ;
 Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
 Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
 Ce seroit, plus que lui, m'en rendre un jour coupable,
 Hâï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
 Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
 Malgré tant de mépris que je chéris encore,
 La mort est désormais le seul Dieu que j'implore ;
 Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
 Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour ?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi ? pour une inconnue...

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Thessandre ? Tu l'as vue.
 Non, jamais plus de grace & plus de majesté
 N'ont distingué les traits de la divinité :
 Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
 N'offre en elle qu'un front digne du diadème :
 De superbes débris, une noble fierté,
 Tout en elle du sang marque la dignité.
 Je te dirai bien plus : cette même inconnue
 Voit mon ame à regret dans ses fers retenue :
 Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang,
 Ne peut être formé que d'un illustre sang.
 Quoi qu'il en soit, mon cœur, charmé de ce qu'il
 aime,

N'examine plus rien dans son amour extrême.
 Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes dieux !
 Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux ?
 Déplorable jouet des vents & de l'orage,
 Qui même, en l'y poussant, l'envioient au rivage ;
 Roulant parmi les flots, les morts & les débris,
 Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,
 Mourante entre les bras de son malheureux père,
 Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère...
 J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'est le Roi ...



SCÈNE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHÈNE,
THESSANDRE

PLISTHÈNE, à *Theffandre*.

M A I S non, c'est l'étrangere. Ah ! qu'est-ce que
je voi,
Theffandre ? un soin pressant semble occuper son ame.
(*A Théodamie*).

Où portez-vous voi pas ? Me cherchez-vous, madame ?
Du trouble ou je vous voi ne puis-je être éclairci ?

T H É O D A M I E.

C'est vous-même, seigneur, que je cherchois ici.
D'Athènes, dès long-tems, embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête ;
Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalceys, elle n'attend que vous.
Si ce n'est pas vous faire une injuste priere,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon pere :
Le sien, vous le savez, périt presque à vos yeux.
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux,
Vous sauvâtes des flots & le pere & la fille ;
Achevez de sauver une triste famille.

P L I S T H È N E.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je doi s
D'Atrée en ce climat tout respecte les loix ;
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême,
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même :
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ lui-même, il doit être témoin :
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue
Le jour que ce palais vous offrit à sa vue ;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui ;
Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui :
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile,
Mais qui peut vous forcer à quitter cet asyle ?

Quel déplaisit secret vous chasse de ces lieux ?
 Mon amour vous rend-il ce séjour odieux ?
 Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangère ?
 N'y reverra-t-on plus ni vous , ni votre pere ?
 Quel est son nom , le vôtre ? où portez-vous vos pas
 Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas ?

THEODAMIE.

Seigneur , trop de bonté pour nous vous intéresse.
 Mon nom est peu connu , ma patrie est la Grece ;
 Et j'ignore en quel lieu , sortant de ces climats ,
 Mon pere infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHÈNE

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystere :
 Je souscris au secret que vous voulez m'en faire.
 Abandonnez ces lieux , ôtez-moi pour jamais
 Le dangereux espoir de revoir vos traits :
 Fuyez un malheureux , punissez-le , madame ,
 D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme :
 Et moi , prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur ,
 J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur ;
 C'est dans mon sort cruel , mon unique espérance.
 Mon amour , cependant ; n'a rien qui vous offense :
 Le ciel m'en est témoin ; & jamais vos beaux yeux
 N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.
 Ce cœur , à qui le vôtre est toujours si sévere ,
 N'offrit jamais aux dieux d'hommage plus sincere.
 Inutiles respects , reproches superflus !
 Tout va nous séparer ; je ne vous verrai plus.
 Adieu , madame , adieu : prompt à vous satisfaire ,
 Je reviendrai , pour vous , m'employer près d'un pere :
 Quel qu'en soit le succès , je vous réponds du moins ,
 Malgré votre rigueur , de mes plus tendres soins.



SCÈNE VII.

THEODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

OU sommes-nous, hélas ! ma chère Léonide !
Quel astre injurieux en ces climats nous guide ;
O vous, qui nous jetez sur ces bords odieux,
Cachez-nous au tyran qui regne dans ces lieux,
Dieux puissans, sauvez-nous d'une main ennemie !
Quel séjour pour Thyeste & pour Théodamie !
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Atrée, après vingt ans, rallumant sa fureur,
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystère,
Armé pour désoler l'asyle de son frere ;
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
A son tout en secret arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes,
Ou pendant que Chalcy's, par de puissans efforts,
Retiendroit le tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets, inutile espérance !
L'Euripe a tout détruit, plus d'espoir de vengeance ;
Et c'est ce même amant, ce prince généreux,
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce prince, à qui je dois le salut de mon pere,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misere.
Athènes va tomber, si, pour comble de maux,
Thyeste dans ces murs n'accable ce héros :
Trop heureux cependant, si de l'isle d'Éubée
Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée ;
Sauvez l'en, s'il le peut grands dieux ! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous ?
Ciel ! puisqu'il faut punir, venge toi sur son frere :
Atrée est un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux :
Hélas ! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux :

Quoiqu'absent dès long-tems , on peut le reconnoître.
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître !

L É O N I D E.

Espérez du destin un traitement plus doux ;
Que craindre d'un tyran , quand son fils est pour vous !
Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre :
La main qui nous sauva peut encor vous défendre :
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour ,
Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

T H E O D A M I E.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste ?
Hélas ! si cet amour est un crime pour lui ,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui !
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée ;
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée :
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi,
Mais mon pere m'attend ; allons lui faite entendre ,
Pour un départ si prompt , le parti qu'il faut prendre :
Heureuse cependant , si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S O E N E P R E M I E R E.

THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE.

T H Y E S T E.

Ce n'est plus pour tenter une grâce incertaine ;
 Mais, avant son départ, je voudrois voir Plisthène ;
 Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

S C E N E I I.

T H Y E S T E , T H E O D A M I E.

T H Y E S T E.

M A fille, il faut songer à fuir de ce séjour :
 Tout menace à la fois l'asyle de Thyeste ;
 Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
 D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs ?
 Voulez-vous, dans ces lieux, voir combler mes
 malheurs ?
 Pourquoi, sur mes desirs cherchant à me contraindre ?
 Ne point voir le tyran ? Qu'en avez-vous à craindre
 Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir ?
 Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
 Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée ;
 Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
 La voile se déploie, & flotte au gré des vents,
 Laissez-moi profiter de ces heureux instans.
 Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atée :
 Si la flotte une fois abandonne l'Eubée,

Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse ?
Pourquoi, seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse !
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le tyran se prépare,
Les vents vont de cette isle éloigner ce barbare :
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques-à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil ! Et quoi ! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !
Non, non je ne puis voir détoler, sans secours,
Des états si long tems l'asyle de mes jours.
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycènes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes,
Je l'abandonnois lorsqu'elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre ou mourir.
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui fut moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere céleste,
Hélas ! & qui pouvoit reconnoître Thyeste ?
Voyez donc le tyran : quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
Ma fille ; vous savez que sa main meurtrière
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mere :
C'est moi seul, c'est Étope enlevée à ses vœux ;
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau ; quel qu'en soit le danget,
Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah ! périsse plutôt l'asyle qui nous reste,
Que de tenter, seigneur, un secours si funeste !

T H Y E S T E.

En dussé-je périr, songez que je le veux.
 Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux.
 Du soleil à regret j'y revois la lumière.
 Malgré moi, le sommeil y ferme ma paupière.
 De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
 Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
 Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
 J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
 Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
 Asservissent mon âme à ces vaines images.
 Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
 Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
 Près de ces noirs détours, que la rive infernale
 Forme à replis divers dans cette île fatale,
 J'ai cru long-tems errer parmi des cris affreux
 Que des mânes plaintifs pouvoient jusques aux cieux :
 Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
 J'ai cru d'Ætöpe en pleurs entendre gémit l'ombre ;
 Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
 Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
 « Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
 » Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste ! »
 Le spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
 A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau :
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atreé,
 Le geste menaçant & la vue égarée,
 Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
 Que le tombeau, le spectre & ses gémissemens.
 J'ai cru voir le barbare entouré de furies ;
 Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
 Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
 Ætöpe, à cet aspect, plaintive & désolée
 De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans,
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens ;
 A mille affreux objets l'âme entière livrée,

Ma frayeur m'a jetté sans force aux pieds d'Atrée :
 Le cruel, d'une main, sembloit m'ouvrir le flanc,
 Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang.
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THEODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
 Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur ?
 C'est une illusion....

THYESTE.

J'en croirois moins un songe,
 Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge,
 J'en crains plus du tyran qui regne dans ces lieux,
 Que d'un songe si triste, & peut-être des dieux ;
 Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THEODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthène.....

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
 Sa générosité me force à l'estimer ;
 Ma fille, à ses vertus je fais rendre justice ;
 Des fureurs du tyran son fils n'est point complice :
 Je sens bien quelquefois que je dois le haïr,
 Mais mon cœur sur ce point à peine à m'obéir ;
 Hélas ! & plus je vois ce généreux Plisthène,
 Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
 Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
 Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.
 Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
 Je suis toujours Thyeste, & lui le fils d'Atrée.
 Je crois voir le tyran ; je vous laisse avec lui.
 Ma fille, devenez vous-même notre appui ;
 Tentez tout sur le cœur de mon barbare frere ;
 Songez qu'il faut sauver & vous & votre pere.



SCÈNE III.

ATRÉE, THEODAMIE, EURISTHÈNE,
ALCIMEDON, LEONIDE, GARDES.

ALCIMEDON.

VOUS tenteriez, seigneur, un inutile effort ;
Je le fais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes ;
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans
Athènes.

Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci ?
Le chef de ce vaisseau fera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon : allez, qu'on me l'amène ;
Je l'attends : avec lui faites venir Plisthène ;
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

SCÈNE IV.

ATRÉE, THEODAMIE, LEONIDE,
EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, à Théodamie.

MADAME, quel dessein vous présente à mes yeux ?

THEODAMIE.

Prête à tenter, seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-tems qu'un roi si généreux
Ne voit point, sans pitié, le sort des malheureux.
Sur ces bords, échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.

144 ATRÉE ET THYESTE,

Sans appui, sans secours dans ces lieux écartés,
 J'attends tout désormais de vos seules bontés.
 Vous parûtes sensible au destin qui m'accable.
 Puis-je espérer, seigneur, qu'un roi si redoutable
 Daigne, de mes malheurs plus touché que les dieux,
 M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux.

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
 Ordonnez, & bientôt vous serez satisfaite;
 Disposez de ma flotte avec autorité.
 Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté?
 Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance
 Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance
 Où je prétends bientôt, aux pieds de nos autels,
 Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, madame, est-ce votre patrie!

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
 Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux états
 Ce vaisseau, que les vents jetterent dans l'Eubée,
 Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
 En vous sauvant des flots, mon fils (je me souviens
 Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THEODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
 Ils furent comme nous poussés sur ce rivage:
 Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils,
 Ne sont point nés, seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, madame, parmi cette troupe étrangère,
 Plissthène sur ces bords rencontra votre père:
 Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui?
 D'où vient que devant moi vous paroissiez sans lui?

THEODAMIE.

Mon père infortuné, sans amis, sans patrie,

T

Traîne à regret, seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'étranger en en ces lieux.

(*Quelques gardes sortent.*)

THEODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misère.

ATRÉE.

Je veux de ses malheurs consoler votre père ;
Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effroi ?

Votre père, madame, est-il connu de moi ?

A-t-il quelques raisons de redouter ma vue ?

Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue ?

THEODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité.

Mon père peut ici paroître en sûreté :

Hélas ! à se cacher qui pourroit le contraindre ?

Etranger dans ces lieux, eh ! qu'auroit-il à craindre ?

A ses jours languissans le péril attaché

Le retenoit, seigneur, sans le tenir caché.

SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE,
EURISTHÈNE, GARDES,

THEODAMIE, *d part.*

Le voilà : je succombe, & me soutiens à peine.
Dieux ! cachez-le au tyran, ou ramenez Plithène.

ATRÉE, *d Thyeste.*

Etranger malheureux, que le sort en courroux,

Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous,

Quel est ton nom, ton rang ? quels humains t'ont vu
naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,

Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adrescoient tes pas ? & de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée ?

THYESTE.

De Sestos ; & j'allois à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux ?

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,

Où je vais terminer ma déplorable vie ;
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiens le secours que les froids m'ont ôté.
Daignez

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille ?

Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille ?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens ?
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, & que ce soit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix ;
Voilà ses traits encore ; ah ! c'est lui que je vois ;
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine ;
Je le reconnoitrois seulement à ma haine :
Il fait pour se cacher des efforts superflus :
C'est Thyeste lui-même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeste, seigneur !

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide !

Je ne le sens que trop au transport qui me guide ?

Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
 Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux :
 Tu fais bien de nier un nom si méprisable ;
 En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi : je suis ce que tu veux,
 Ce Thyeste ennemi, ce frere malheureux.
 Quand même tes soupçons & ta haine funeste
 N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
 Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
 Aux dépens de tes jours n'eût découvert à toi.

A T R É E.

Ah ! traître, c'en est trop : le courroux qui m'anime
 T'apprendra si je fais comme on punit un crime.
 Je rends grâces au ciel qui te livre en mes mains :
 Sans doute que les dieux approuvent mes desseins ;
 Puisqu'avec mes fureurs leurs soins, d'intelligence,
 T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
 Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
 Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort ?
 Rien ne peut t'en sauver, la foudre est toute prête ;
 J'ai suspendu long-tems sa chute sur ta tête ;
 Le tems, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
 A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance !
 Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
 Si j'ai pu quelque tems te déguiser mon nom,
 Le soin de me venger en fut seul la raison.
 Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
 Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
 Érope, par ta main a vu trancher ses jours,
 La même main des miens doit terminer le cours :
 Je n'en puis regretter la triste destinée ;
 Précipite, inhumain, leur course infortunée,
 Et sois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir
 N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

A T R É E.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore

148 ATRÉE ET THYESTE,

De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !
Holà , gardes , à moi.

THEODAMIE , à *Atrée*.

Que faites-vous , seigneur ?

Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur !

Ne suivez-vous jamais qu'une aveugle colere ?

Ah ! dans un malheureux reconnoissez un frere ,

Que sur les noirs projets votre cœur combattu

Ecoute la nature , ou plutôt la vertu.

Immolez donc , seigneur , & le pere , & la fille ;

Baignez-vous dans le sang d'une triste famille :

Thyeste , par vous seul accablé de malheurs ,

Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

A T R É E.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse.

Qu'on lui donne la mort , gardes , qu'on m'obéisse ;

De son sang odieux qu'on épuise son flanc . . .

(*Bas , à part.*)

Mais non : une autre main doit verser tout son sang.

(*Aux gardes.*)

Oublois-je . . . Arrêtez. Qu'on me cherche Plisthène.

S C E N E V I.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE,

THEODAMIE, EURISTHÈNE,

THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

PLISTHÈNE , à *Atrée*.

CIEL ! qu'est-ce que j'entends ? quelle fureur soudaine

De votre voix , seigneur , a rempli tous ces lieux ?

Qui peut causer ici ces transports furieux ?

THEODAMIE , à *Plisthène*.

Ces transports , où l'emporte une injuste colere ,

Ne menacent , seigneur , que mon malheureux pere :

Sauvez-le , s'il se peut , des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre père, madame ! ô ciel ! que dites-vous ?

(A *Atreë.*)

A l'immoler, seigneur, quel motif vous engage ?
De quoi l'accuse-t-on ? quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits ?
Auroit-il à son tour, violé ceux des rois ?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,
A le priver du jour qui puisse vous contraindre ?

A T R É E.

Etranger dans ces lieux ! Que m le connois mal !
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ;
C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat, en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux ! lui, Thyeste,
seigneur ?

Eh bien ! en doit-il moins fléchir votre rigueur ?
Calmez, seigneur, calmez cette fureur extrême.

A T R É E.

Que vois-je ? quoi ! mon fils armé contre moi-même ?
Quoi ! celui qui devoit m'en venger aujourd'hui,
Ose, à mes yeux encor, s'intéresser pour lui !
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidèle,
Tu disposes ton bras à servir ma querelle ?

PLISTHÈNE.

Plutôt mourir cent fois : je n'ai point à choisir ;
Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,
Accordez à mes vœux cette dernière grace.
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?
A mes justes desirs que vos transports se rendent.
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent :
C'est le vôtre, seigneur, non un sang étranger.
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

A T R É E.

Le perfide ! si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-il seulement implorer ma clémence ?

T H Y E S T E.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,
 Si ton cœur qui me hait veut me hait toujours ?
 Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?
 Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frere ?
 Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
 Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?
 Surmonte, comme moi, la vengeance & la haine,
 Regle tes soins jaloux sur les soins de Plisthène,
 Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,
 Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

A T R É E.

Quels seront tes garans, lorsque le nom de frere
 N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?
 Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
 Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
 Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ;
 Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

T H Y E S T E.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux ;
 Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
 Pour t'attendrit enfin, auteur de ma misere,
 Considere un moment ton déplorable frere :
 Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?
 Regarde en quel état je parois devant toi.

P L I S T H È N E.

Ah ! rendez-vous, seigneur ; je vois que la nature
 Dans votre cœur sensible excite un doux murmure :
 Ne le combattez point par des soins odieux ;
 Elle n'inspire rien qui ne vienne des dieux.
 C'est votre frere enfin ; que rien ne vous arrête.
 De sa fidélité je réponds sur ma tête.

A T R É E.

Plisthène, c'en est fait ; je me rends à ta voix,
 Je me sens attendri pour la premiere fois.
 Je veux bien oublier une sanglante injure :
 Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassure :
 De mon inimitié ne crains point les retours ;
 Ce jour même en verra finir le triste cours :

J'en jure par les dieux, j'en jure par Plifsthène ;
 C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine :
 Ses soins & ma pitié te répondront de moi ,
 Et mon fils , à son tour , me répondra de toi :
 Je n'en demande point de garant plus sincere.
 Prince , c'est donc sur vous que s'en repose un pere ?
 Allez , & que ma cour , témoin de mon courroux ,
 Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCENE VII.

ATRÉE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

TOI, fais-les avec soin observer, Euristhène.
 Disperse les soldats les plus chers à Plifsthène ;
 Ecarte les amis de cet audacieux ,
 Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE.

ENFIN, graces aux dieux, je tiens en ma puissance
 Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
 On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;
 La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
 Vengeons-nous ; il est tems que ma colere éclate ;
 Profitons avec soin du moment qui la flatte ;
 Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
 Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURISTHENE.

Eh ! qui vous répondra que Plisthène obéisse ;
 Que de cette vengeance il veuille être complice ?
 Ne vous souvient-il plus que , prêt à la trahir ,
 Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre ,
 Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre ,
 D'en différer enfin le moment malgré moi :
 Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
 N'avoit-il pas juré de servir ma colere ?
 Tant de soins redoublés pour la fille & le pere
 Ne font-ils les effets que d'un cœur généreux ?
 Non , non ; la source en est dans un cœur amoureux :
 Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie ,
 Me dit trop que Plisthène aime Théodamie :
 Je n'en puis plus douter : il la voit chaque jour ,
 Il a pris dans ses yeux ce détestable amour ;

Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste !
 Que pouvoit-il sortir d'Ærope & de Thyette ,
 Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?
 Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.
 Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide ?
 Joignons à tant d'horreurs, l'horreur du parricide.
 Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
 Que d'armer contre lui son forfait & les dieux ?
 Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène
 Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne !
 Qu'il vienne seul ici.

SCENE II.

ATRÉE, *seul.*

LE soldat écarté

Permet à ma fureur d'agir en liberté.
 De son amour pour lui ma vengeance alarmée
 Déjà loin de Chalceys a dispersé l'armée :
 Tout ce que ce palais rassemble autour de moi ,
 Sont autant de sujets dévoués à leur roi.
 Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance ?
 Son amour me répond de son obéissance.
 Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver ,
 Et de si près encor je m'en vais l'observer ,
 Que, malgré tous mes soins, ma vengeance assurée
 Lavera par ses mains les injures d'Atrée.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE.

ATRÉE, *bas.*

JE le vois ; pour peu qu'il ose la trahir ,
 Je sais bien le secret de le faire obéir.

(Haut)

Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,
 Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie,
 Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
 Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
 L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
 N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
 J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé ;
 Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
 Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
 Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;
 Et j'attends que le bras chargé de la servir,
 Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
 Plithène, c'est à vous que ce discours s'adresse.
 J'avois, cru sur la foi d'une simple promesse,
 Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :
 Mais Plithène tient mal ce qu'il m'avoit promis ;
 Et, bravant sans respect & les dieux & son pere,
 Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère.

P L I S T H È N E.

Où sont vos ennemis ? j'avois cru que la paix
 Ne vous en laissoit point à craindre en ce palais :
 Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zèle,
 Et qu'un fils, pour son roi, respectueux, fidele,
 Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
 Où sont vos ennemis, & quels sont mes sermens ?

A T R É E.

Où sont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre !
 Thyeste est dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre ?
 Vous deviez l'immoler à mon ressentiment :
 Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

P L I S T H È N E.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
 J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée ;
 Qu'un frere dans vos bras, à la face des dieux,
 M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
 D'un pareil souvenir ma vertu me dispense ;
 Je ne me souviens plus que de votre clémence.
 Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens
 Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

A T R É E.

Sans vouloir dégager un serment par un autre ,
 Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre ?
 Et tu verras bientôt , si j'explique le mien ,
 Que ce dernier serment ajoute encor au tien.
 J'ai juré par les dieux , j'ai juré par Plisthène ,
 Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
 Fais couler tout le sang que j'exige de toi ,
 Ta main de mes sermens aura rempli la foi.
 Regarde qui de nous au ciel fait une injure ,
 Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

P L I S T H È N E.

Ah ! seigneur ; puis-je voir votre cœur aujourd'hui
 Descendre à des détours si peu dignes de lui ?
 Non , par de feints sermens , je ne crois point qu'Attrée
 Ait pu braver des dieux la majesté sacrée ,
 Se jouer de la foi des crédules humains ,
 Violent en un jour tous les droits les plus saints.
 Enchanté d'une paix si long-tems attendue ,
 Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue ;
 Et je m'applaudissois , dans des momens si doux ,
 D'avoir pu d'un héros désarmer le courroux :
 J'admitois un grand cœur au milieu de l'offense ,
 Qui , maître de punir , méprisoit la vengeance.
 Thyeste est criminel , voulez-vous l'être aussi ?
 Sont-ce-là vos sermens ! pardonnez vous ainsi ?

A T R É E.

Qui ? moi , lui pardonner ! Les fiers Euménides
 Du sang des malheureux sont cent fois moins avides ,
 Et leur fatouche aspect inspire moins d'horreur ,
 Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
 Quels que soient mes sermens , trop de fureur m'anime ,
 Perfide , il te sied bien d'oser m'en faire un crime :
 Laisse-là ces sermens ; si j'ai pu les trahir ,
 C'est au ciel d'en juger , à toi de m'obéir.
 Dans un fils qui faisoit ma plus chete espérance ,
 Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
 Plisthène est un héros , son pere est outragé ;
 Il a de la valeur , je ne suis pas vengé.

156 ATRÉE ET THYESTE,

Ah ! ne me force point , dans ma fureur extrême ,
 Que fais-je ? hélas ! (peut-être à t'immoler toi-même :)
 Car enfin , puisqu'il faut du sang à ma fureur ,
 Malheur à qui trahit les transports de mon cœur !

P L I S T H E N E.

Versez le sang d'un fils , s'il peut vous satisfaire ;
 Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire :
 S'il faut voir votre affront par un crime effacé ,
 Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé ;
 Oui , seigneur ; & ma main , loin d'être meurtrière ,
 Défendra contre vous les jours de votre frere.
 Secondet vos fureurs ce seroit vous trahir :
 Votre gloire m'engage à vous désobéir.

A T R É E.

Enfin , j'ouvre les yeux ; ta lâcheté , perfide ,
 Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide :
 Tu trahis pour Thyeste & les dieux & ta foi ;
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
 Ose encor me jurer que , pour Théodanie ,
 Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie ?

P L I S T H E N E.

Ah ! si c'est-là trahir mon devoir & ma foi ,
 Non , jamais on ne fut plus coupable que moi.
 Oui , seigneur , il est vrai , la princesse m'est chere ;
 Jugez si c'est à moi d'assassiner son pere.
 Vous connoissez le feu qui dévore mon sein ;
 Et , pour verser son sang , vous choisissez ma main !

A T R É E.

Ce n'est pas la vertu , c'est donc l'amour , parjure ,
 Qui te force au refus de venger mon injure :
 Voyons si cet amour , qui t'a fait me trahir ,
 Servira maintenant à me faire obéir.
 Tu n'auras pas en vain aimé Théodanie :
 Venge moi dès ce jour , ou c'est fait de sa vie.

P L I S T H E N E.

Ah ! grands dieux ?

A T R É E.

Tu frémis ; je t'en laisse le choix ,
 Et te le laisse , ingrat , pour la dernière fois.

PLISTHÈNE.

Ah ! mon choix est tout fait dans ce moment funeste ;
C'est mon sang qu'il vous faut , non le sang de Thyeste.

A T R É E.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien ,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant , acheve ma vengeance.
L'instant fatal approche , & Thyeste s'avance :
S'il n'est mort , lorsqu'enfin je reverrai ces lieux ,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits : avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta princesse ;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi ! vous l'immoleriez ! je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un dieu qui m'épouvante ?
Ah ! seigneur !

A T R É E.

Viens donc voir expirer ton amante ;
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

SCÈNE IV.

PLISTHÈNE , *seul.*

DIEUX ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non , cruel , n'attends pas que ma main meurtrière
Fasse couler le sang de ton malheureux frère.
Assouvis , si tu veux , ta fureur dans le mien ;
Mais , dussé je en périr , je défendrai le sien.



SCENE V.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

PRINCE, qu'un tendre soin dans mon sort
intéresse,

Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'est doux de pouvoit embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui.

PLISTHENE.

Quel appui, juste ciel! quel cœur impitoyable
Ne seroit point touché du sort qui vous accable?
Ah! plutôt aux dieux pouvoit, aux dépens de mes jours,
D'une si chere vie éterniser le cours!

Que je verrois couler tout mon sang avec joie.
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, seigneur;
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous?
Non, l'amitié n'a pas de sentimens si doux.

PLISTHENE.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de ce bonheur suprême!
On n'aima jamais plus, le ciel m'en est témoin;
A peine la nature iroit-elle aussi loin;
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez; le ciel fait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaltre d'alarmes!
Vous soupirez, la mort est peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris se tournent vers les cieus:

Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène !
 Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.
 Voulez-vous dérober ce secret à ma foi ?
 Quand je suis tout à vous , n'êtes-vous point à moi ?
 Cher prince , ignorez vous à quel point je vous aime !
 Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir pétir dans ces funestes lieux ?

THYESTE.

Quel étrange discours ! cher prince , au nom des dieux ,
 Au nom d'une amitié si sincere & si tendre ,
 Daignez m'en éclaircir.

PLISTHÈNE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?

Mais , dût tomber sur moi le plus affreux courroux ,
 Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
 Fuyez , seigneur , fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystere ,

Cher prince , & qu'ai-je encor à craindre de mon frere ?

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE, *appercevant Atrée.*

AH ! ciel !

ATRÉE, *d Plisthène.*

C'est donc ainsi que , fidele à son roi...

Mais je fais de quel prix récompenser la foi....

PLISTHÈNE.

Ah ! seigneur , si jamais ...

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire ?

Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire :

Votre frivole excuse exige un autre tems ;

Et mon cœur est rempli de soins plus importants.

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

DE ce transport, seigneur, que faut-il que je pense ?
 Qui peut vous emporter à tant de violence ?
 Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?
 Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
 Ne m'offrez-vous la paix. . .

ATRÉE.

Quel est donc ce langage ?

A me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?
 Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits ?
 Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
 Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
 Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?
 Allez : de mes desseins vous serez éclairci ;
 Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCENE VIII.

ATRÉE, *seul.*

QUOI ! même dans des lieux soumis à ma puissance
 J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance !
 Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,
 Trahit, pour la tromper, jusques à son amour !
 Ah ! je le punirai de l'avoir différée,
 Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Attrée.
 Mériter ma vengeance est un moindre forfait,
 Que d'oser un moment en retarder l'effet :
 Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice,
 Ton roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un
 supplice !

Je ne punirois point vos forfaits différens ,
 Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
 Où Thyeste paroît , tout respire le crime ;
 Je me sens agité de l'esprit qui l'anime ,
 Je suis déjà coupable. Etoit-ce me venger ,
 Que de charger son fils du soin de l'égorger ?
 Qu'il vive ; ce n'est plus sa mort que je médite ;
 La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite ;
 Que le perfide , en proie aux horreurs de son sort ,
 Implore , comme un bien , la plus affreuse mort ;
 Que ma triste vengeance , à tous les deux cruelle ,
 Étonne jusqu'aux dieux qui n'ont rien fait pour elle ;
 Vengeons tous nos affronts ; mais par un tel forfait ,
 Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.
 Lâche & vaine pitié , que ton murmure cesse ;
 Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse ;
 Abandonne le mien , qu'exige-tu d'un cœur
 Qui ne reconnoît plus de dieux que sa fureur ?
 Courons tout préparer , & , par un coup funeste ,
 Surpassons , s'il le peut , les crimes de Thyeste :
 Le ciel , pour le punir d'avoir pu m'outrager ,
 A remis à son sang le soin de m'en venger.

Fin du troisieme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous, seigneur ? qu'allez-vous entreprendre ?

PLISTHENE.

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris !
Ciel ? dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits ?
D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite ?
Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite ?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas ?
Parlez, seigneur : le roi, désormais plus sévère.....

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux dieux pour naître d'un tel père ?
O devoir, dans mon cœur trop long-tems respecté,
Laisse un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuses loix qu'impose la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux !

THESSANDRE.

Que dites-vous, seigneur ? quelle douleur vous presse ?

PLISTHENE

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma princesse.

THESSANDRE.

La sauver ? & de qui ?

PLISTHENE.

Du roi, dont la fureur

Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur :
 C'est pour la dérober au coup qui la menace,
 Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
 Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,
 Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
 Croirois-tu que du roi la haine sanguinaire
 A voulu me forcer d'assassiner son frere ?
 Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
 De sa fille, au refus, il doit verser le sang ?
 Ah ! je me sens saisir d'une fureur nouvelle ;
 Courons : pour la sauver, où mon honneur m'appelle.
 Mais où la rencontrer ! eh quoi ! les justes dieux
 M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux ?
 Que fait Thyeste ? Hélas ! qu'est-elle devenue,
 Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vue !
 Je frémis : retournons les chercher en ces lieux,
 Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
 Allons : ne laissons point, dans l'ardeur qui m'anime,
 Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime.
 Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
 Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.
 Suis moi ; c'est trop tarder, & d'un péril extrême
 On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
 Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les dieux,
 Que de remplir son cœur du soin des malheureux.

SCÈNE II.

PLISTHÈNE, THÉODAMIE.

THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHÈNE.

MAIS que vois-je, Thessandre ! ô ciel ! quelle est
 ma joie !

(*A Théodamie.*)

Se peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous revole :
 Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
 Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?

164 ATRÉE ET THYESTE,

Quoi ! c'est vous , ma princesse ! Ah ! ma fureur
calmée

Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.
Dieux ! qu'allois-je tenter ? Mais quel est votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? & qu'est-ce que je voi ?

THEODAMIE.

Seigneur , vous me voyez les yeux baignés de larmes ,
Et le cœur agité des plus vives alarmes :
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux ,
Si vous ne retenez ce prince furieux.
Trop sûr que votre mort , que la sienne est jurée ,
Il veut la prévenir par la perte d'Attrée :
Il erre en ce palais dans ce cruel dessein ,
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le sein :
Il est perdu , seigneur , ce prince qui vous aime ,
Si vous ne le sauvez d'Attrée , ou de lui-même :
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas :
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut éteindre votre ame ,
Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme ,
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir ,
Au nom de cet amour , daignez le secourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance
D'un service si grand sera la récompense ,
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoît pour vous.

PLISTHENE.

Dispèez vos frayeurs , & calmez vos alarmes.
Vos yeux , pour m'attendrir , n'ont pas besoin de
larmes :

Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien : mes soins ont prévenu vos pleurs.
De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Attrée ;
Et je vais , s'il le faut , aux dépens de ma foi ,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui , croyez-en ces dieux que mon amour atteste ;
Croyez-en ces garans du salut de Thyeste :
Il m'est plus cher qu'à vous ! sans me donner la mort ,
Le roi ne sera point l'arbitre de son sort.

Votre pere vivra : vous vivrez : & Plifthène
 N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
 Je sauverai Thyeste. Eh ! que n'ai-je point fait ?
 Hélas ! si vous saviez , d'un barbare projet ,
 A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre....
 Venez : pour lui , pour vous je vais tout entreprendre.
 Heureux si je pouvois , en vous sauvant tous deux ,
 Près de ne vous voir plus , expirer à vos yeux !

S C E N E I I I.

THYESTE , PLISTHENE , THEODAMIE ,
 THESSANDRE , LEONIDE.

P L I S T H E N E.

M A I S Thyeste paroît : quel bonheur est le nôtre !
 Quel favorable sort nous rejoint l'un & l'autre !

THYESTE, *appercevant Plifthène.*

Que vois-je ! dieux puissans , après un si grand bien :
 Non , Thyeste de vous ne demande plus rien.

Quoi ! prince , vous vivez ! Eh ! comment d'un
 perfide

Avez-vous pu fléchir le courroux patricide ?

Que faisiez-vous , cher prince ? & dans ces mêmes
 lieux

Qui pouvoit si long-tems vous cacher à nos yeux ?

Éffrayé des fureurs où mon ame est livrée ,

Je vous croyois déjà la victime d'Atrée :

Plifthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.

Je l'avoue à mon tour , je me suis cru perdu :

J'allois tenter....

P L I S T H E N E.

Calmez le soin qui vous dévore :

Vous n'êtes point perdu , puisque je vis encore.

Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux ,

Il n'éclairera point votre perte en ces lieux :

Malgré tous mes malheurs , je vis pour vous défendre.

De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;

Et, sans vous informer d'un odieux secret,
 Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
 Adieu, seigneur, adieu : mon ame est satisfaite
 D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
 Thessandre doit guider, au sortir du palais,
 Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, prince ! qui ? moi, que je vous abandonne
 Ah ! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
 Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
 Je n'en trahirai point l'exemple généreux :
 Accablé des malheurs où le destin me livre,
 Je veux mourir en toi, si je ne peux plus vivre.
 Laissez-moi près de vous, je ne puis vous quitter ;
 De noirs pressentimens viennent m'épouvanter :
 Je sens, à chaque instant, que mes craintes redoublent ;
 Que pour vous, en secret, mes entrailles se troublent ;
 Je combats vainement de si vives douleurs :
 Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
 Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
 Au courroux du tyran la tendresse a fait place.
 Les noms de fils pour lui sont des noms superflus ;
 Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHENE.

Ah ? qu'il verse le mien : plutôt au ciel que mon pere
 Dans le sang de son fils eût éteint sa colere !
 Fuyez, seigneur, fuyez ; & ne m'exposez pas
 A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
 Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie :
 Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
 C'est vous en dire assez, seigneur : sauvez du moins
 L'objet de ma tendresse, & l'objet de mes soins ;
 Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
 D'avoir, sans fruit, pour vous, osé tenter un crime.
 Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.
 Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
 Thessandre, conduisez.....

THESSANDRE

Seigneur, le roi s'avance.

PLISTHENE.

Il en est tems encor, évitez sa présence.

SCENE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE,
THEODAMIE, EURISTHENE,
THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

ATRÉE

D'OU vient, à mon abord, le trouble où je vous voi ?
Ne craignez rien, les dieux ont fléchi votre roi.
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance ;
Et le ciel, dans son cœur, a pris votre défense.

(*A Thyeste.*)

Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits.
Gardes, éloignez-vous.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE,
THEODAMIE, EURISTHENE,
THESSANDRE, LEONIDE.

ATRÉE, à *Thyeste.*

R ASSURE tes esprits :

D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte ;
Thyeste, chasses-en les soupçons & la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié ;
Toute ma haine cede à ma juste pitié :
Ne crains plus une main à te perdre animée ;
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est désarmée ;
Et les dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre !
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.

Je le répète encor , tes malheurs sont si grands ,
Qu'à peine je les crois , moi qui te les apprends.

(Il lui montre un billet d'Ærope.)

Ce billet seul contient un secret si funeste...
Mais , avant que l'ouvrir , écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux ,
Souviens-t'en ; c'est à toi d'en garder la mémoire ;
Pour moi , je les oublie ; ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain sur mes sermens ton ame rassurée
Comptoit sur une paix que je t'avois jurée ;
Car , dans l'instant fatal où j'attestois les cieux ,
Je me jurois ta mort , & j'imposois aux dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène
Par de pareils sermens qui sut tromper ma haine :
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui :
Et , pour mieux l'engager à t'arracher la vie ,
J'en devois , au refus , priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

(A Plisthène.)

Et toi , dont la vertu m'a garanti d'un crime ,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir ,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir !
Enfin , c'eût été peu que d'immolet mon frere ;
Le malheureux auroit assassiné son pere.

THYESTE.

Moi , son pere !

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

(Il lui donne la lettre d'Ærope.)

Dieux ! qu'est ce que je vois ? C'est d'Ærope. Ah !
mon fils !

La nature en mon cœur éclaircit ce mystère.
Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Plisthène , mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Moi , seigneur , votre
fils !

Tout sembloit réserver , dans un jour si funeste ,
La main au parricide & mon cœur à l'inceste.

Grands dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce
jour ,

Dois-je bénir vos soins , ou plaindre mon amour ?

(*A Atrée.*)

Vous qui , trompé long-tems dans une injuste haine ,

Du nom de votre fils honorâtes Plisthène ,

Quand je ne le suis plus , seigneur , il m'est bien doux
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.

Je ne suis consolé de perdre en vous un pere ,

Que lorsque je deviens le fils de votre frere :

Mais ce fils , près de vous , privé d'un si haut rang ,

L'est toujours par le cœur , s'il ne l'est par le sang.

A T R É E.

C'eût été pour Atrée une perte funeste ,

S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.

Le destin ne pouvoit , qu'en te donnant à lui ,

Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.

Euristhène , sensible aux larmes de ta mere ,

Est celui qui me fit , de son bourreau , ton pere :

Instruit de mes fureurs , c'est lui dont la pitié

Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

(*A Thyeste.*)

Thyeste , après ce fils que je viens de te rendre ,

Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.

Reçois-le de ma main pour garant d'une paix ,

Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.

Enfin , pour t'en donner une entière assurance ,

C'est par un fils si cher que ton frere commence.

En faveur de ce fils , qui fut long-tems le mien ,

De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.

Rentre dans tes états sous de si doux auspices ,

Qui de notre union ne sont que les prémices.

Je prétends que ce jour que souilloit ma fureur ,

Acheve de bannir les soupçons de ton cœur.

Tome I.

H

Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos peres ?
 Est-ce offrir de la paix des garans peu sinceres ?
 Tu fais qu'aucun de nous, sans un malheur, soudain,
 Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain :
 C'est sa perte, en un mot ; cette coupe fatale
 Est le serment du Styx pour les fils de Tantale ;
 Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
 En mettre le péril entre Thyeste & moi.
 Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée
 Acheve l'union de Thyeste & d'Atreé !

T H Y E S T E.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
 Que de me rendre un fils ? Mon cœur est rassuré ;
 Et je ne pense pas que le don de Plithène
 Soit un présent, seigneur, que m'ait fait votre haine.
 J'accepte cependant ces garans d'une paix
 Qui fait depuis long tems mes plus tendres souhaits.
 Non que d'aucun detour un frere vous soupçonne ;
 Sur la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne :
 S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
 C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

A T R É E.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprete :
 Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête ;
 Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
 Daigne la regarder comme un de mes bienfaits !
 Vous qui de mon courroux avez sauvé Plithène,
 C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Euristhène,
 J'en remets à vos soins la fête & les apprêts.
 Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
 Mon frere n'attend plus que la coupe sacrée :
 Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atreé.
 Puisse le nœud sacré, qui doit nous réunir,
 Effacer de son cœur un triste souvenir !
 Pourra-t-il oublier ? . . .

T H Y E S T E.

Tout, jusqu'à sa misere.
 Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frere.

SCENE VI.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, à *Theſſandre.*

DÈS ce moment au port précipite tes pas:
Que le vaisseau sur-tout ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre.
Cours, & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, *seul.*

THÉSSANDRE ne vient point, rien ne l'offre à
 mes yeux ;
 Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
 Tristes pressentimens que le malheur enfante,
 Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente ;
 Secrets avis des dieux, ne pressez plus un cœur
 Dont toute la fierté combat mal la frayeur :
 C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle,
 Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
 Mais pourquoi m'alarmer ? & quel est mon effroi !
 Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un roi
 Qui semble désormais, cédant à la nature,
 Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?
 L'oublier ! ah ! moi-même oublié-je aujourd'hui
 Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?
 Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?
 Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Attée :
 Je ne connois que trop ses transports furieux ;
 Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux :
 C'est en vain de sa main que je reçois un pere,
 Tout ce qui vient de lui cache quelque mystère ;
 J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,
 Pour oser, sur ma foi, déposer ma frayeur.
 Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes ;
 Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.
 Théssandre ne vient point : tant de retardemens
 Ne confirment que trop mes noirs pressentimens.

SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

MAIS je le vois. Eh bien! en est-ce fait, Thessandre?
 Sur les bords de l'Europe est-il tems de nous rendre?
 Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
 De nos amis secrets t'es-tu bien assuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver lent courage;
 Je les ai dispersés, ici, sur le rivage;
 Tout est prêt. Cependant, si Plisthène aujourd'hui,
 Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,
 Il ne partira point: ce dessein téméraire
 Pourroit causer sa perte & celle de son pere.

PLISTHENE.

Ah! je ne fuis pas, quel que fût mon effroi,
 Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
 Thessandre, il faut sauver mon pere & la princesse;
 Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
 Cherche Théodamie, & ne la quitte pas;
 Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh? que prétendez-vous, seigneur, lorsque son frere
 Semble de sa présence accabler votre pere?
 Il ne le quite point; ses longs embrassemens
 Sont toujours resserrés par de nouveaux sermens:
 Un superbe festin par son ordre s'apprete;
 Il appelle les dieux à cette auguste fête:
 Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
 Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHENE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémissé.
 De quelque crime affreux cette fête est complice;

C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux ;
 Et nous sommes perdus , s'il invoque les dieux.
 Va , cours avec ma sœur nous attendre au rivage ;
 Moi , je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.

SCENE III.

PLISTHENE, *seul.*

DIEUX puissans ! secondez un si juste dessein ,
 Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE IV.

ATRÉE; PLISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

DEMEURE, digne fils d'Ærope & de Thyeste ;
 Demeure , reste impur d'un sang que je déteste :
 Pour remplir de tes soins le projet important ,
 Demeure , c'est ici que Thyeste t'attend ;
 Et tu n'iras pas loin pour rejoindre , perfide ,
 Les traitres qu'en ces lieux arme ton parricide.
 Prince indigne du jour , voilà donc les effets
 Que dans ton ame ingrata ont produit mes bienfaits !
 À peine le destin te redonne à ton pere ,
 Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractère ;
 Et plus ingrat que lui , puisqu'il me devoit moins,
 L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
 Va , pour le prix des tiens , retrouver tes complices ;
 Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?
 Est-ce pour vos, pareils que le prétexte est fait ?

Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
 Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.
 Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
 Vous être plus sacré que n'ont été les dieux ?
 A travers les détours de votre ame parjure,
 J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
 Dans la juste fureur dont mon cœur est épris...
 Mais non, je me souviens que je fus votre fils ;
 Malgré vos cruautés, & malgré ma colere,
 Je crois encore ici m'adresser à mon pere :
 Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
 Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
 Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
 Que vous épargnerez votre malheureux frere.
 Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
 Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui :
 Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
 Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée.
 J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur ;
 Et mon malheureux pere est encor dans l'erreur.
 Je ne vous parle point d'une jeune princesse ;
 A la faire périr rien ne vous intéresse.

A T R É E.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort ;
 Mens dans ce doute affreux, plus cruel que la mort ;
 De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise.
 Où l'on doit l'immoler, gardes qu'on le conduise ;
 Versez à ma fureur ce sang abandonné,
 Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.



SCENE V.

ATRÉE, *seul.*

VA périr, malheureux, mais dans ton sort funeste,
 Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
 Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
 Pour ce fils qu'à ma rage on est prêt d'immoler !
 Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
 C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare ?
 Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
 Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
 Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
 Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
 Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
 Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
 Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
 S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.
 De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
 Je veux que dans son sein il entende les cris.
 C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
 Ce fruit de tes amours aille expier ton crime.
 Je frissonne, & je sens mon ame se troubler ;
 C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler !
 Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offense ;
 Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
 Tout est prêt, & déjà dans mon cœur furieux
 Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux,
 Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie !
 Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
 Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
 Que d'accabler de loin un perfide ennemi ;
 Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
 Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
 De ses premiers transports irriter la douleur,
 Et lui faite, à longs traits sentir tout son malheur.

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas.*

THYESTE vient : feignons. Il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

(Haut.)

Cher Thyeste, approchez : d'où naît cette frayeur ?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur ?
Vous paraissez saisi d'une douleur secrète,
Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,
Qui sembloit respirer la douceur de la paix :
Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?
Quoi ! de quelques soupçons votre ame est-elle
atteinte ?

Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte !
Mon frere, vous devez la bannir désormais ;
La coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite ?
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui ? moi, vous soupçonner, ou vous haïr, seigneur !
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qu'ici j'atteste !
Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste.
Ne vous offensez point d'une vaine terreur,
Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur ;
Je le sens agité d'une douleur mortelle :
Ma constance succombe, en vain je la rappelle :
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant près de vous un je ne fais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfans, faites-venir mon fils ;

H v

178 ATRÉE ET THYESTE,

Qu'il puisse être témoin d'une union si chère,
Et partagez, seigneur, les bontés de mon frere.

ATRÉE.

Vous serez satisfait, Thyeste; & votre fils,
Pour jamais, en ces lieux, va vous être remis;
Oui, mon frere, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse séparer Thyeste de Plysthène:
Vous le verrez bientôt; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi:
J'avois cru cependant qu'une pleine assurance
Devoit suivre....

THYESTE.

Ah! seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE, à un garde.

Qu'on cherche la princesse; allez, & qu'en ces lieux
Plysthène, sans tarder, se présente à ses yeux.
Il faut....

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHÈNE,
GARDÉS.

EURISTHÈNE *apporte la coupe.*

ATRÉE.

MAIS j'apperçois la coupe de nos peres:
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la coupe sacrée.

Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
 De réunir deux cœurs défunis par l'amour ?
 Pour engager un frère à plus de confiance,
 Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.
 (*Il prend la coupe de la main d'Euristhène.*)

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, seigneur,
 Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
 Que voudroit désormais me ravir votre haine,
 Après m'avoir rendu mes états & Plisthène ?
 Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
 Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait ?
 Euristhène, donnez ; laissez-moi l'avantage
 De jurer le premier sur ce précieux gage.
 Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis :
 Donnez. Mais, cependant, je ne vois point mon fils.
 (*Il prend la coupe des mains d'Atrée.*)

A T R E E.

(*A ses gardes.*) (*A Thyeste.*)

Il n'est point de retour ! Rassurez-vous, mon frère ;
 Vous reverrez bientôt une tête si chère :
 C'est de notre union le nœud le plus sacré ;
 Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du salut de Thyeste,
 Coupe de nos aïeux, & vous, dieux que j'atteste :
 Puisse votre courroux foudroyer désormais
 Le premier de nous deux qui troublera la paix ?
 Et vous, frère aussi cher que ma fille & Plisthène,
 Recevez de ma foi cette preuve certaine.
 Mais que vois-je, perfide ! Ah ! grands dieux ! quelle
 horreur !
 C'est du sang ! Tout le mien se glace dans mon cœur.
 Le soleil s'obscurcit ; & la coupe sanglante
 Semble fuir, d'elle-même, à cette main tremblante.
 Je me meurs. Ah ! mon fils ! qu'êtes-vous devenu ?



SCENE VIII & DERNIERE.

ATRÉE, THYESTE, THEODAMIE,
EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

THEODAMIE.

L'AVEZ-VOUS pu souffrir, dieux cruels ? Qu'ai-je
vu ?

Ah, seigneur ! votre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être, pour jamais, privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais,
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante
Barbare, c'est du sang que ta main me présente !
O terre, en ce moment peux-tu nous soutenir ?
O de mon songe affreux triste ressouvenir !
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere ?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRÉE

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager ;
Ne point forcer ce frere, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands dieux, pour quels forfaits lancez-vous le
tonnerre ?

Monstre, que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris ;
Joins un malheureux pere à son malheureux fils ;
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime ;
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser & le jour & les dieux ?

A T R É E.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
 Je me repentirois de te l'avoir ravie.
 Par tes gemissemens je connois ta douleur.
 Comme je le voulois, tu ressens ton malheur;
 Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,
 Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
 Tu souhaites la mort, tu l'implores; & moi,
 Je te laisse le jour, pour me venger de toi.

T H Y E S T E.

Tu t'en flattes en vain; & la main de Thyeste
 Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

(Il se tue.)

T H E O D A M I E.

Ah ciel!

T H Y E S T E.

Consolez-vous, ma fille: & de ces lieux
 Fuyez, & remettez votre vengeance aux dieux:
 Contente, par vos pleurs, d'implorer leur justice,
 Allez, loin de ce traître, attendre son supplice:
 Les dieux que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
 Le rendront quelque jour plus malheureux que moi;
 Le ciel me le promet, la coupe en est le gage:
 Et je meurs.

A T R É E.

A ce prix, j'accepte le présage:
 Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits;
 Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

F I N.

ÉLECTRE,
TRAGÉDIE,

*Représentée, pour la première fois
le 14 Décembre 1708.*



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LECTURES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LECTURES



P R É F A C E.

SE louer ou se plaindre du public ; style ordinaire des préfaces. Jamais auteur dramatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses confreres a consacré dès long-tems. En effet, je fais peu de pieces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci ; & il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les critiques de l'autre, ont outré la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indifférens que ceci s'adresse ; puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à notre égard ce qu'on appelle public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers actes ; trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'*Electre* de dessus la scene, dans le premier acte, y laisse un vuide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du poëme épique, que du tragique : en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication ? A cela je n'ai qu'une chose à répondre : le sujet d'*Electre* est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès, en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire

périr les meurtriers d'*Agamemnon* : on n'attend pour cela que le retour d'*Oreste* : *Oreste* arrivé , sa reconnoissance faite avec sa sœur , voilà la piece & son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une , parmi tant d'intérêts divers , j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes , que de déclamations. D'ailleurs notre théâtre soutient mal-aisément cette simplicité si chérie des anciens : non qu'elle ne soit bonne ; mais on n'est pas toujours sûr de plaire , en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'*Oreste* , ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique , que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le théâtre , pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à *Xipharès* , dans *Mithridate* ; à *Narcisse* , dans *Britannicus*. Faire naître *Oreste* avant , ou après le siège de Troye , n'est pas un point qui doit être litigieux dans un poëme. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'antiquité , plus considérable selon eux , plus léger encore selon moi , que le précédent : c'est l'amour d'*Electre* ; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la scene de son tems ; que , s'il eût vécu du nôtre , il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusques-là inoui , qui a soulevé

contre un moderne inconsideré toute cette région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux anciens que des prêtres & des victimes. En vain quelques sages protestent contre cet abus; les préjugés prévalent; & la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit grec ou françois, sur la foi des dévots de l'antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne: c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux peintres, qui, depuis Apelle, ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle,

je dirai que, si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son *Electre*; qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa piece bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'*Electre*, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur: c'est moins la mort de son pere qu'elle venge, que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'*Egiste*

& de *Clytemnestre*, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'*Electre* ne soit occupée que de sa vengeance ? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu : mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une princesse dans un état aussi cruel que celui où se trouve *Electre*, dira-t-on, être amoureuse ! Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour ? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire ? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fond de vertu qui nous garantit de l'amour, il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la sensibilité d'*Electre* à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ses soins ordinaires qui font toute la matière de nos romans : c'est pour se punir de la foiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son père, qu'elle veut précipiter les momens de sa vengeance, sans attendre le retour de son frère. Enfin, selon le système de mes censeurs, il ne s'agit que de rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre : je crois avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle, & tous ceux qui ont traité le même sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette princesse, que d'y joindre

une passion dont la contrainte & les remords ne font pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'*Electre*, si j'en crois mes amis qui me flattent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'événemens dans toute la piece : & c'est en effet tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.



A C T E U R S.

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon,
& femme d'Egiste.

ORESTE, fils d'Agamemnon & de Clytem-
nestre, roi de Mycènes, élevé sous le nom
de Tydée.

ELECTRE, sœur d'Oreste.

EGISTE, fils de Thyeste, meurtrier
d'Agamemnon.

ITYS, fils d'Egiste, mais d'une autre
mere que Clytemnestre.

IPHIANASSE, sœur d'Itys.

PALAMEDE, gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien officier d'Agamemnon.

ANTENOR, confident d'Oreste.

MÉLITE, confidente d'Iphianasse.

GARDES.

*La scene est à Mycènes, dans le palais
de ses rois.*



ÉLECTRE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE, *seule.*

TÉMOIN du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs :
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin, sans crainte, au transport qui le guide.
Favorisez, grands dieux, un si juste courroux ;
Electre vous implore, & s'abandonne à vous,
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop long-tems sur le retour d'Oreste :
C'est former des projets & des vœux superflus ;
Mon frere malheureux, sans doute, ne vit plus.
Et nous, mânes sanglans du plus grand roi du monde,
Triste & cruel objet de ma douleur profonde,

Mon pere, s'il est vrai que, sur les sombres bords,
 Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,
 Ah! combien doit frémir ton ombre infortunée,
 Des maux où ta famille est encor destinée!
 C'étoit peu que les tiens, altérés de son sang,
 Eussent osé porter le couteau dans ton flanc;
 Qu'à la face des dieux le meurtre de mon pere
 Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mere:
 C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
 Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils;
 Et que, dans mes malheurs, Egisthe qui me brave,
 Sans respect, sans pitié, traite Electre en esclave:
 Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
 Itys, jusqu'à sa fille ose lever les yeux.
 Des dieux & des mortels Electre abandonnée,
 Doit, ce jour, à son sort, s'unir par l'hymenée,
 Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
 N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
 Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
 Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime:
 Imitons sa fureur par de plus nobles coups;
 Allons à ces autels, où m'attend mon époux,
 Immoler avec lui l'amant qui nous outrage:
 C'est-là le moindre effort digne de mon courage.
 Je le dois.... D'où vient que je ne le fais pas?
 Ah! si c'étoit l'amour qui me retint le bras!
 Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop chere;
 Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultere:
 Ta fille de concert avec tes assassins,
 N'a point porté sur toi de parricides mains.
 J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable;
 Electre, cependant, n'en est pas moins coupable.
 Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
 N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
 Mais Arcas ne vient point! Fidele en apparence,
 Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

(A Arcas.)

IL vient, rassurons-nous. Pleine d'un juste effroi.
 Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi :
 Je craignois qu'un ami, qui pour moi s'intéresse,
 N'osât plus. . . . Mais quoi ! seul ?

ARCAS.

Malheureuse princesse,

Hélas ! que votre sort est digne de pitié !

Plus d'amis, plus d'espoir.

ÉLECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié,

Après tant de sermens. . . .

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle.

Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zèle :

Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis

S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.

Qu'Oreste, disent ils, viennent, par sa présence,

Rassurer des amis armés pour sa vengeance.

Palamede, chargé d'élever ce héros,

Promettoit avec lui de traverser les flots ;

Son fils, même avant eux, devoit ici se rendre :

C'est se perdre, sans eux, qu'oser rien entreprendre ;

Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.

D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,

On dit que ce guerrier, dont la valeur funeste

Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,

Qui de tant d'ennemis délivre ces états,

Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,

Qui, chassant les deux rois de Corinthe & d'Athènes,

De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,

Hier, avant la nuit, parut dans ce palais :

Cet étranger qu'Egisthe a comblé de bienfaits,

A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
 De lui, d'Irys, enfin de toute sa famille,
 Est un rampart si sûr pour vos persécuteurs ;
 Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
 Au seul nom du tyran que votre ame déteste,
 On frémit : cependant on veut revoir Oreste.
 Mais le jour, qui paroît, me chasse de ces lieux :
 Je crois voir même Irys. Madame, au nom des dieux,
 Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
 Flattez plutôt d'Irys l'audacieuse flamme :
 Faites que votre hymen se diffère d'un jour ;
 Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ELECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
 Allez, lâches amis, qui trahissez ma haine,
 Electre saura bien, sans Oreste & sans vous,
 Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux.

SCENE III.

ÉLECTRE, ITYS.

ELECTRE.

EN des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
 Fils d'Egiste, oses-tu mettre un pied téméraire ?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
 Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.
 D'un amour malheureux la triste inquiétude
 Me faisoit de la nuit chercher la solitude :
 Pardonnez, si l'amour tourne vers vous mes pas ;
 Irys vous souhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je suis, toujours tristes, quels charmes
 Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes ?
 Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
 Porte ailleurs ton amour, & respecte mes pleurs.

I T Y S.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour , inhumaine !
 Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
 Si l'amour cependant peut désarmer un cœur ,
 Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
 À peine je vous vis , que mon ame éperdue ,
 Se livra , sans réserve , au poison qui me tue.
 Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous ,
 Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux ?
 De votre illustre sang conservant ce qui reste ,
 J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste :
 Moins attentif au soin de veiller sur ses jours ,
 Déjà plus d'une main en eût tranché le cours :
 Plus-accablé que vous du sort qui vous opprime ,
 Mon amour malheureux fait encor tout mon crime :
 Enfin , pour vous forcer à vous donner à moi ,
 Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi.
 Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse ;
 Ne m'en imputez point la cruelle injustice :
 Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous ,
 Si c'étoit votre aveu qui me fit votre époux.
 Ah ! par pitié pour vous , princesse infortunée ,
 Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée :
 Puisqu'il faut l'achever , ou descendre au tombeau ,
 Laissez-en à mes feux allumer le flambeau :
 Régniez donc avec moi ; c'est trop vous en défendre ;
 C'est un sceptre qu'un jour Egisthe veut vous rendre.

E L E C T R E.

Ce sceptre est-il à moi , pour me le destiner ?
 Ce sceptre est-il à lui , pour te l'oser donner ?
 C'est en vain qu'en esclave il traite une princesse ;
 Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse ;
 Qu'il fasse que ces fers , dont il s'est tant promis ,
 Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils
 Cesse de te flatter d'une espérance vaine ;
 Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
 Egisthe ne prétend te faire mon époux ,
 Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups :
 Mais fais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête ,
 Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?

A ces conditions je souscris à tes vœux ;
 Ma main sera le prix d'un coup si généreux.
 Electre n'attend point cet effort de la tienne ;
 Je connois ta vertu : rends justice à la mienne.
 Crois-moi , loin d'écouter ta tendresse pour moi ,
 De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi :
 Romps toi-même un hymen où l'on veut me con-
 traindre ;
 Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
 Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'espoir ?
 Hélas ! quand je pourrois , rebelle à mon devoir ,
 Brûler un jour pour toi de feux illégitimes ,
 Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
 Je te haïssi moins , fils d'un prince odieux ;
 Ne sois point , s'il se peut , plus coupable à mes yeux ;
 Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise.
 Que peux-tu souhaiter ? Itys , qu'il te suffise
 Qu'Electre , toute entiere à son inimitié ,
 Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
 Mais Clytemnestre vient : ciel ! quel dessein l'amene ;
 Te fess-tu contre moi du pouvoir de la reine !

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS,
 GARDES.

CLYTEMNESTRE.

DIEUX puissans , dissipez mon trouble & mon effroi,
 Et chassez ces horreurs & d'Egiste & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courrez-vous , madame ?
 Vous vous plaignez ; quel trouble a pu saisir votre ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince , jamais effroi ne fut égal au mien.
 Mais ce récit demande un secret entretien.
 Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.

(A ses gardes.)

Qu'on sache , en ce moment , si je puis voir Egiste.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

M A I S vous , qui vous guidoit aux lieux où je vous
vois ?

Électre se rend-elle aux volontés du roi ?

A votre heureux destin la verrons-nous unie ?

Sait-elle , à résister qu'il y va de sa vie ?

I T Y S.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours ,

Madame ; épargnez-lui de si cruels discours :

Adoucissez plutôt sa triste destinée ;

Électre n'est déjà que trop infortunée :

Je ne puis la contraindre ; & mon esprit confus. . . .

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus :

Mais , pour former l'hymen & de l'un de l'autre ,

On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.

C'est , pour vous , de son sort prendre trop de souci :

Allez , dites au roi que je l'attends ici.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

A I N S I , loin de répondre aux bontés d'une mère ,

Vous bravez de ce nom le sacré caractère ;

Et , lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux ,

Électre semble encor défier mon courroux.

Bravez-le ; mais , du moins , du sort qui vous accable

N'accusez donc que vous , princesse inexorable.

Je fléchissois un roi de son pouvoir jaloux ;
 Un héros , par mes soins , devenoit votre époux ;
 Je voulois , par l'hymen d'Itys & de ma fille ,
 Voir rentrer quelque jour le sceptre en ma famille ;
 Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
 Je ne dis plus qu'un mot : Itys brûle pour vous ;
 Ce jour même à son sort vous devez être unie ;
 Si vous n'y soucrivez , c'est fait de votre vie.
 Egisthe est las de voir son esclave en ces lieux
 Exciter , par ses pleurs , les hommes & les dieux.

ELECTRE.

Contre un tyran si fier , juste ciel ! quelles armes !
 Qui brave les remords , peut-il craindre mes larmes ?
 Ah , madame ! est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?
 Moi , son esclave ! hélas ! d'où vient que je le suis ?
 Moi , l'esclave d'Egisthe ! Ah ! fille infortunée !
 Qui m'a fait son esclave ? & de qui suis-je née ?
 Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?
 Ma mere , si ce nom peut encor vous toucher ,
 S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée ,
 Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée ;
 Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
 Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau ,
 Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere ,
 Qui le poursuit sur moi , sur mon malheureux frere ;
 Et de ma main encore il ose disposer !
 Cet hymen , sans horreur , se peut-il proposer ?
 Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chere ?
 Ah ! je ne vous hais point ; & , malgré ma misere ,
 Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux ,
 Ce n'est que du tyran dont je me plains aux dieux.
 Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere ,
 Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi ,
 Lorsque ton hymen seul peut désarmer le roi ?
 Soufcris , sans murmurer , au sort qu'on te prépare ,
 Et cesse de gémir de la mort d'un barbare ,
 Qui , s'il eût pu trouver un second Iliou ,
 T'auroit sacrifié à son ambition.

Le cruel qu'il étoit , bourreau de sa famille ,
Osa bien , à mes yeux , faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit , il étoit voire époux :
S'il falloit l'en punir , madame , étoit-ce à vous ?
Si le ciel , dont sur lui la rigueur fut extrême ,
Réduisit ce héros à verser son sang même ;
Du moins , en se privant d'un sang si précieux ,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux dieux :
Mais vous , qui de ce sang immolez ce qui reste ,
Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreste ,
Ce n'est point à des dieux jaloux de leurs autels ;
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.

SCÈNE VII.

EGISTHE , CLYTEMNESTRE , ELECTRE.

ELECTRE.

IL paroît , l'inhumain ! à cette affreuse vue ,
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.

EGISTHE , à Clytemnestre.

Madame , quel malheur , troublant votre sommeil ,
Vous a fait , de si loin , devancer le soleil ?
Quel trouble vous saisit , & quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?
Mais Electre avec vous ! Que fait-elle en ces lieux !
Auriez vous pu fléchir ce cœur audacieux ?
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle ,
A l'hymen de mon fils Electre consent-elle ?
Voit-elle , sans regret , préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour ?

ELECTRE.

Oui , tu peux désormais en ordonner la fête :
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête :
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.
Et je la garde à qui te percera le flanc.

(Elle sort.)

Cruelle ! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance ,
J'éprouverois bientôt jusqu'ou va ta constance.

SCENE VIII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

SEIGNEUR, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux...
J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable ;
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funebres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris ;
Je ne fais quel remords agitoit mes esprits ;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloient cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron la malheureuse Electre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah, seigneur ! à ce nom
Mon sang se glace : hélas ! c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.
» Arrête, épouse indigne, & frémis de ce sang
» Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc. »
Ce sang, qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien !
Mais, malheureuse ! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.

Deux fois le Styx, frappé par ses mugissemens,
 A long-tems repondu par des gémissemens.
 Vous êtes accouru : mais le monstre en furie,
 D'un seul coup, à mes pieds, vous a jetté sans vie,
 Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
 Sans me donner le tems de sentir votre mort.

E G I S T H E.

Je conçois la douleur ou la crainte vous plonge :
 Un présage si noir n'est cependant qu'un songe,
 Que le sommeil produit, & nous offre au hasard,
 Où, bien plus que les dieux, nos sens ont souvent part.
 Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,
 Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?
 Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,
 Je saurai lui porter d'inévitables coups :
 Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête,
 Pour redouter encor les malheurs qu'il m'appête :
 C'est en vain que Samos la défend contre moi ;
 Qu'elle tremble, à son tour, pour elle & pour son roi.
 Athènes, désormais, de ses pertes lassée,
 Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée ;
 Et le roi de Corinthe, épris plus que jamais,
 Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
 Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
 Sans la tête d'Oreste, il n'y faut point prétendre.
 D'ailleurs, pour cet hymen le ciel m'offre une main,
 Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain.
 Ce héros, défenseur de toute ma famille,
 Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
 Ainsi je ne crains plus qu'Electre & sa fierté,
 Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
 Les transports de mon fils : mais, s'il peut la contraindre
 A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre ;
 Et la main que prétend employer mon courroux,
 Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.



SCENE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE,
ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

MAIS ma fille paroît : madame, je vous laisse ?
Et je vais travailler au repos de la Grece.

SCENE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE,
MÉLITE.

IPHIANASSE.

ON dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits ;
Mon cour s'en est troublé, la frayeur l'a surpris ;
Mais, pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.



SCÈNE XI.

IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASSE.

MÉLYTE, plût au ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
 Un songe seul eût part à l'état où je suis !
 Plût au ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
 N'eût fait que menacer !

MÉLYTE.

Madame, quel langage !

Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
 Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse ;
 Et ce calme si doux a bien changé de face.
 Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,
 D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLYTE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,
 Qu'un roi jeune & puissant à votre hymen aspire,
 Votre cœur désolé se consume en regrets !
 Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos souhaits ?
 Corinthe, avec la paix, vous demande pour reine :
 Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux dieux que ce jour, qui te paroît si beau,
 Dût des miens, à tes yeux, éteindre le flambeau !
 Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
 N'irrite point mes maux, & fais grâce à mes larmes.
 Il te souvient encor de ces tems où, sans toi,
 Nous sortîmes d'Argos à la suite du roi.
 Tout sembloit menacer le trône de Mycènes,
 Tout cédoit aux deux rois de Corinthe & d'Athènes :
 Pour retarder, du moins, un si cruel malheur,
 Mon frere, sans succès, fit briller sa valeur ;
 Egisthe fut défait, & trop heureux encore
 De pouvoir se jeter dans les murs d'Epidaure.

I vj

Tu fais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros
 Qu'Irys avoit sauvé de la fureur des flots.
 Peins-toi le dieu terrible adoré dans la Thrace ;
 Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
 Quels exploits ! Non jamais , avec plus de valeur,
 Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur :
 Je le vis ; & le mien , illustrant sa victoire ,
 Vaincu , quoiqu'en secret , mit le comble à sa gloire.
 Heureuse , si mon ame , en proie à tant d'ardeur ,
 Du crime de ses feux faisoit tout son malheur !
 Mais , hier , je revis ce vainqueur redoutable ,
 A peine s'honorer d'un accueil favorable.
 De mon coupable amour l'art déguisant la voix ,
 En vain sur sa valeur je le louai cent fois ;
 En vain , de mon amour flattant la violence ,
 Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance.
 Il soupire , Mélyte ; inquiet & distrait ,
 Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
 Sans doute , il aime ailleurs ; & , loin de se contraindre...
 Que dis-je , malheureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre ?
 Esclave d'un haut rang , victime du devoir ,
 De mon indigne amour quel peut être l'espoir ?
 Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?
 N'importe , détournons l'hymen qu'on me prépare ;
 Je ne puis y souscrire. Allons trouver le roi :
 Faisons tout pour l'amour , s'il ne fait rien pour moi.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE.

EMBRASSE-MOI, reviens de ta surprise extrême :
 Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même,
 Tu ne te trompes point.

ANTENOR.

Vous, seigneur, en ces lieux,
 Parmi des ennemis défiants, furieux !
 Au plaisir de vous voir, ciel ! quel trouble succede ?
 Dans le palais d'Argos le fils de Palamede,
 D'une pompeuse cour attirant les regards,
 Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !
 Je fais jusques où va la valeur de Tydée ;
 D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée :
 Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner,
 A la cour d'un tyran

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.

Le vainqueur des deux rois de Corinthe & d'Athènes,
 Le guerrier défenseur d'Égiste & de Mycènes,
 N'est autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel est votre espoir ?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,
 Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amène ?
 Que dit-on à Samos ? Que fait l'heureux Thirsiène ?

ANTENOR.

Ce grand roi, qui chérit Oreste avec transport,
 Depuis plus de six mois, incertain de son sort,
 Alarmé chaque jour & du sien & du vôtre,
 M'envoie en ces climats vous chercher l'un & l'autre.
 Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.
 Le fils d'Agamemnon.... Seigneur, vous vous troublez ?
 Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
 Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
 De tout ce que je vois mon esprit éperdu...

TYDÉE.

Antenor, c'en est fait, Tydée a tout perdu.

ANTENOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystère.

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTENOR.

Grands dieux !

TYDÉE.

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR.

Palamede n'est plus ! Ah ! destins rigoureux !
 Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux...

TYDÉE.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
 Tu fais que Palamede, avant que de s'y rendre,
 Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
 Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
 À de si justes soins on souscrivit sans peine :
 Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thirrhène ;
 Tout nous favorisoit ; nous voguâmes long-tems
 Au gré de nos desirs, bien plus qu'au gré des vents :
 Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
 La mer, en un moment, se mutine & s'élançe ;
 L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
 Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
 La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
 A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde,
 Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux

Semble en source de feu , bouillonner sur les eaux ;
 Les vagues , quelquefois , nous portant sur leurs cimes
 Nous font rouler après sous de vastes abîmes ,
 Où les éclairs pressés , pénétrant avec nous ,
 Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger
 tous.

Le pilote effrayé , que la flamme environne ,
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
 A travers les écueils notre vaisseau poussé ,
 Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.
 Dieux ! que ne fis-je point , dans ce moment funeste ;
 Pour sauver Palamede & pour sauver Oreste !
 Vains efforts ! la lueur qui partoît des éclairs
 Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts ;
 Tout périt.

A N T E N O R.

Eh ! comment , dans ce péril extrême ,
 Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même ?

T Y D É E.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort :
 Mais j'y courois en vain : la rigueur de mon sort
 A de plus grands malheurs me réservoir encore ,
 Et me jeta mourant vers les murs d'Epidaure.
 Itys me secourut , & de mes tristes jours ,
 Malgré mon désespoir , il prolongea le cours.
 Juge de ma douleur , quand je sus que ma vie
 Etoit le prix des soins d'une main ennemie.
 Des périls de la mer Tydée enfin remis ,
 Une nuit , alloit fuir loin de ses ennemis ,
 Lorsque , la même nuit , d'un vainqueur en furie ;
 Epidaure éprouva toute la barbarie.
 Figure-toi les cris , le tumulte & l'horreur.
 Dans ce trouble , soudain , je m'arme avec fureur ;
 Incertain du parti que mon bras devoit prendre ,
 S'il faut presser Egisthe , ou s'il faut le défendre.
 L'ennemi cependant occupoit les remparts ,
 Et sur nous , à grands cris , fendoit de toutes parts.
 Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse ,
 Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place :

Ses pleurs, son désespoir, l'itys prêt à périr,
 Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !
 Oreste ne vit plus : mais pour la sœur d'Oreste,
 Il faut de ses états conserver ce qui reste,
 Me disois-je à moi-même ; & , loin de l'accabler,
 Secourit le tyran qu'on devoit immoler :
 Je chasserai plutôt Egisthe de Mycènes,
 Que d'en chasser les rois de Corinthe & d'Athènes.
 Par ce motif secret mon cœur déterminé,
 Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
 Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,
 A combattre, du moins, mon exemple l'engage ;
 Et le vainqueur pressé, pâlisant à son tour,
 Vers son camp à grands pas médite son retour.
 Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse !
 J'en fis trop, Anténor, je revis la princesse :
 C'est t'en apprendre assez, le reste t'est connu.
 D'un péril si pressant Egisthe revenu
 Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
 Deux rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
 Je porte la terreur chez des peuples heureux ;
 Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

A N T É N O R.

Ah, seigneur, falloit il, à l'amour trop sensible,
 Armer pour un tyran votre bras invincible ?
 Et que prétendez-vous d'un succès si honteux ?

T Y D É E.

Anténor, que veux-tu ? Prends pitié de mes feux,
 Plains mon sort : non, jamais on ne fut plus à plaindre :
 Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.
 Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
 Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
 Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste,
 Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
 Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux ;
 La superbe Mycène offre un temple à mes yeux :
 Je cours consulter le dieu qu'on y révere,
 Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon pere :
 Mais à peine aux autels je me fus prosterné,

Qu'à mon abord fatal tout parut consterné :
 Le temple retentit d'un funebre murmure ;
 (Je ne suis cependant meurtrier , ni parjure.)
 J'embrasse les autels , rempli d'un saint respect ;
 Le prêtre épouvanté recule à mon aspect ,
 Et sourd à mes souhaits refuse de répondre :
 Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre :
 L'autel tremble ; le dieu se voile à nos regards ,
 Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts ,
 L'autre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre ,
 Que le ciel en courroux fait gronder sous la terre.
 Je l'avoue , Anténor , je sentis la frayeur
 Pour la première fois , s'empater de mon cœur.
 A tant d'horreurs enfin succede un long silence ;
 Du dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
 « Ecoute-moi , grand dieu , sois sensible à mes cris ;
 » D'un ami malheureux , d'un plus malheureux fils ,
 » Dieu puissant , m'écriai-je , exauce la priere ;
 » Daigne , sur ce qu'il craint , lui prêter ta lumiere ».
 Alors , parmi les pleurs & parmi les sanglots ,
 Une lugubre voix fit entendre ces mots :
 « Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;
 » Pour en être éclairci , tu m'implores en vain :
 » Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste :
 » Redoute pour toi-même un semblable destin.
 » Appaise cependant les mânes de ton pere ;
 » Ton bras seul doit venger ce héros malheureux
 » D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere :
 » Mais crains , en le vengeant , le sort le plus affreux ».
 Une main qui lui fut bien fatale & bien chere !
 Ma mere ne vit plus , & je n'ai point de frere.
 Juste ciel ! & sur qui doit tomber mon courroux ?
 De ces lieux cependant fuyons , arrachons-nous.
 Allons trouver le roi... Mais je vois la princesse.
 Ah ! fuyons ; mes malheurs , mon devoir , tout m'en
 presse.
 Partons , dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLYTE,
ANTENOR.

IPHIANASSE.

(*A Mélyte.*)

(*A Tydée.*)

AH! Mélyte, que vois-je? On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, seigneur, mon pere devoit être:
Je croyois....

TYDÉE.

En effet, il devoit y paroître.

Madame, même soin nous conduisoit ici;
Vous y cherchez le roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egiste me dispense,
Je venois, plein de zele & de reconnoissance,
Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même tems, prendre congé du roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, seigneur, de le surprendre:
Moi-même, en ce moment, j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'état de son plus ferme appui?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée:
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée?

TYDÉE.

Oui, madame; & vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?
Le roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez-vous point? quelle haine obstinée
Tiendrait contre l'espoir d'un illustre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flatteur a déjà désarmé;
Et si j'en crois la cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

I P H I A N A S S E.

Non, le roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

T Y D É E.

Quoi ! la tête d'Oreste ! Ah ! la paix est conclue,
Madame, & de ces lieux ma fuite est résolue ;
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas ?
Juste ciel ! se peut-il qu'une loi si cruelle,
Fasse, de vous le prix d'une main criminelle !
Ainsi dans sa fureur, le plus vil assassin
Pourra donc, à son gré, prétendre à votre main ;
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime,
Un héros ne pourroit l'obtenir sans un crime ?
Ah ! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre,
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre.
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits ?

I P H I A N A S S E.

Seigneur !

T Y D É E.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir, & garder le silence ;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit
dire.

I P H I A N A S S E.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler ;
Mais, seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste ou le titre de roi ;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE.

QU'AI-JE dit ? où laissé-je égarer mes esprits ?
 Moi parler , pour me voir accabler de mépris !
 Les ai-je mérités , cruelle Iphianasse !
 Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace ?
 Que venois-je chercher dans ce cruel séjour ?
 Moi , dans la cour d'Argos entraîné par l'amour
 Rappelions ma fureur. Oreste , Palamede....
 Ah ! contre tant d'amour , inutile remède !
 Que servent ces grands noms ; dans l'état où je suis.
 Qu'à me couvrir de honte , & m'accabler d'ennuis ?
 Ah ! fuyons , Anténor ; & loin d'une cruelle
 Courons où mon devoir , où l'oracle m'appelle.
 Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
 Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.

SCENE IV.

EGISTHE, TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE.

LE roi vient ; dans mon trouble il faut que je
 l'évite.

EGISTHE, à Tydée.

Demeurez , & souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
 Ainsi que le héros brille par ses exploits ,
 La grandeur des bienfaits doit signaler les rois.
 Tout parle du guerrier qui prit notre défense ;
 Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance .

Il est tems cependant que mes heureux sujets ,
 Témoins de sa valeur , le soient de mes bienfaits.
 Que pourriez-vous penser ? & que diroit la Grece ?
 Mais quoi ! vous soupirez ; quelle douleur vous presse ?
 Malgré tous vos efforts , elle éclate , seigneur ;
 Un déplaisir secret trouble votre grand cœur :
 Même ici mon abord a paru vous surprendre.
 Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

T Y D É E.

De tels secrets , seigneur , sont peu dignes de vous ?
 Je crains peu qu'un grand roi puisse en être jaloux.
 Permettez cependant qu'à mon devoir fidelle ,
 Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
 J'ai fait peu pour Egisthe ; & de quelques succès
 Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
 S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire ,
 Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire :
 Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;
 Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ;
 J'en suis comblé , seigneur ; mon ame est satisfaite ;
 Je ne demande plus qu'une libre retraite.

E G I S T H E.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ.
 Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
 Des héros tels que vous , si-tôt qu'on les possède ,
 Sont pour les plus grands rois , d'un prix à qui tout
 cède.

Heureux si je pouvois , par les plus forts liens ,
 Attacher pour jamais vos intérêts aux miens ?
 Je vous dois le salut de toute ma famille ;
 Et ne veux point , sans vous , disposer de ma fille.

T Y D É E , à part.

Ciel ! où tend ce discours ?

E G I S T H E.

Où , seigneur , c'est en vain
 Qu'avec la paix un roi me demande sa main :
 Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée ,
 Au sort d'un autre époux ma fille est destinée.
 Sûr de vaincre avec vous , je crains peu désormais
 Tout le péril que suit le refus de la paix.

Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
 J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
 Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
 L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
 Qui me poursuit moi-même, & que mon cœur déteste.
 Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste ;
 Ma fille est à ce prix ; & cet effort si grand,
 Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

T Y D É E.

De moi, seigneur ? de moi ! juste ciel !

E G I S T H E.

De vous-même.

Calmez de ce transport la violence extrême.
 Quelle horreur vous inspire un si juste dessein ?
 Je demande un vengeur, & non un assassin.
 Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
 J'exige tout le sang du petit-fils d'Attrée,
 Je n'ai point prétendu, seigneur, que votre bras
 Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.
 Oreste voit par-tout voler sa renommée ;
 La Grece en est remplie, & l'Asie alarmée ;
 Ses exploits seuls devoient vous en rendre jaloux ;
 C'est le seul ennemi qui soit digne de vous :
 Courez donc l'immoler ; c'est la seule victoire,
 Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
 Dites un mot, seigneur, soldats & matelots
 Seront prêts, avec vous, à traverser les flots.
 Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
 De porter votre cœur à cet effort insigne,
 Pour vous associer à ce rang glorieux,
 Je ne consulte point quels furent vos aïeux.
 Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
 On est du sang des dieux, ou digne au moins d'en
 être.
 Quoi qu'il en soit, seigneur, pour servir mon
 courroux,
 Je ne veux qu'un héros, & je le trouve en vous.
 Me serois-je flatté d'une vaine espérance,
 Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance !
 Vous ne répondez point. Ah ! qu'est-ce que je voi ?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
 Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
 Payer de votre cœur l'affreuse confiance.
 Votre fille, seigneur, est d'un prix; à mes yeux,
 Au-dessus des mortels, digne même des dieux.
 Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse;
 Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace?
 Je l'aime avec transport, mon trop sensible cœur
 Peut à peine suffire à cette vive ardeur:
 Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
 L'univers m'offrirait la puissance suprême;
 Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
 Je ne fais point quel sang je ne répandrais pas...
 Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
 Qui moi, grands dieux, qui moi, vous immoler
 Oreste!

Ah! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
 Savez-vous qui je suis? & me connoissez-vous?
 Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre?
 N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
 Ah! plutôt aux dieux cruels, jaloux de ce héros,
 Aux dépens de mes jours, l'avoir sauvé des flots?
 Mais hélas! c'en est fait; Oreste & Palamede.....

EGISTHE.

Ils sont morts? Quelle joie à mes craintes succède!
 Grands dieux, qui me rendez le plus heureux des rois,
 Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
 Mon ennemi n'est plus! ce que je viens d'entendre
 Est-il bien vrai, seigneur? Daignez au moins
 m'apprendre

Comment le juste ciel a terminé son sort,
 En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort?

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais, au transport dont votre ame est
 éprise,

Je me repens déjà de vous l'avoir apprise.
 Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir,
 Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir;

Je ne ressens que trop sa perte déplorable,
 Sans m'imposer encor un récit qui m'accable.

E G I S T H E.

Je ne vous presse plus, seigneur, sur ce récit ;
 Oreste ne vit plus : son trépas me suffit ;
 Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense ;
 Et quand le ciel, sans vous, a rempli ma vengeance,
 Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris,
 Je crois vous en devoir toujours le même prix.
 Je vous l'offre acceptez-le ; aimons-nous l'un &
 l'autre :

Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
 Sur le trône d'Argos désormais affermi,
 Qu'Egiste en vous, seigneur, trouve un gendre, un
 ami.

Si sur ce choix votre ame est encor incertaine,
 Je vous laisse y penser, & je cours chez la reine.

SCENE V.

TYDEE, ANTENOR.

TYDÉE.

ET moi, de toutes parts, de remords combattu,
 Je vais, sur mon amour, consulter ma vertu.

Fin du second acte.



ACTE III.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYDÉE, *seul.*

ELECTRE veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue
 Ne soutiendra jamais ni les pleurs, ni la vue.
 Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,
 Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?
 Lui dire que je suis le fils de Palamede ?
 Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succède ?
 Qu'Oreste me fut cher, que de tant d'amitié,
 L'amour me laisse à peine un reste de pitié ?
 Que, loin de secourir une triste victime,
 J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime ?
 Que cette même main, qui dut trancher ses jours,
 Par un coupable effort en prolonge le cours ?
 Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
 Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?
 Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
 Le reste infortuné d'un sang si précieux ?
 Mais seroit-ce trahir les mânes de son frere,
 Que de vouloir d'Electre adoucir la misere ?
 D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
 Je puis, dans ses malheurs, lui faire un sort plus doux.
 D'ailleurs, un roi puissant m'offre son alliance ;
 Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance :
 Que me sert ma valeur, étant ce que je suis,
 Si ce n'est pour jouir d'un sort. . . . Lâche, poursuis.
 Je ne m'étonne plus si les dieux te punissent ;
 A ton fatal aspect si les autels frémissent.
 Ah ! cesse sur l'amour d'excuser le devoir :
 Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir ;

D'Électre, en ce moment, foible cœur, cours l'ap-
prendre :

Qu'attends-tu ? que l'amour vienne encor te sur-
prendre ?

Qu'un feu . . .

SCENE II.

ELECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, à lui-même.

M A I S quel objet se présente à mes yeux ?
Dieux ! quels tristes accens font retentir ces lieux !
C'est une esclave en pleurs ; hélas ! qu'elle a de charmes !
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes !
Que je me sens touché de ses gemissemens !
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

ELECTRE, à part.

Dieux puissans, qui l'avez si long-tems poursuivie,
Épargnez-vous encore une mourante vie ?
Je ne le verrai plus, inexorables dieux !
D'une éternelle nuit, couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE, à Électre.

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse ?

ELECTRE.

Hélas ! qui ne connoît mon nom & mes malheurs ?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

TYDÉE.

Ah ! juste ciel ! quel nom avez-vous prononcé !
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé ?
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes,
Malheureuse princesse ; est-ce vous que je voi ?
Électre, en quel état vous offrez-vous à moi !

ELECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egiste, aux fers abandonnée ?
Mais Oreste, seigneur, vous étoit-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

dre,

Dieux ! s'il m'étoit connu ! Mais, dois je vous l'appren-
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'étoit connu ce prince généreux !
Ah, madame ! c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ELECTRE.

Il est donc vrai, seigneur ; & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix !
Mais, quel étonnement vient frapper mes esprits !
Vous qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, seigneur, ce guerrier invincible,
D'un tyran odieux trop zélé défenseur ?
Qui peut donc, pour Electre, attendre votre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh ! que diriez-vous donc si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur ?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possède,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ELECTRE.

De Palamede ! vous ? qu'ai-je entendu, grands dieux ?
Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux :
Il n'eût point fait rougir les mânes de son père ;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frère,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort :
Si vous étiez Tydée, Egiste seroit mort ;
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur ;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords, du moins, faites grace, madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme ;

Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens ;
 Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens ?
 Ne me reprochez point le feu qui me dévore ,
 Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure :
 J'ai dû tout immoler à votre inimitié ;
 Mais que ne peut l'amour , que ne peut l'amitié !
 Itys alloit périr , je lui devois la vie ;
 Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie ;
 L'amour & la pitié confondirent mes coups ;
 Tydée , en ce moment , crut combattre pour vous :
 D'ailleurs , à la fureur de Corinthe & d'Athènes
 Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes ?

ELECTRE.

Juste ciel ! & pour qui l'avez-vous conservé ?
 Cruel ! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé ,
 Venez donc , de ce pas , immoler un barbare ;
 Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
 Oreste ne vit plus ; achevez aujourd'hui
 Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur & pour lui.
 A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colere ?
 Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frere ?
 Ne m'offrirez-vous plus , pour essuyer mes pleurs ,
 Que la main qui combat pour mes persécuteurs ?
 Cessez de m'opposer une funeste flamme.
 Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame ,
 Votre cœur , excité par l'exemple du mien ,
 Détesteroit bientôt un indigne lien ;
 D'un cœur que , malgré lui , l'amour a pu séduire ,
 Il apprendroit , du moins , comme un grand cœur
 soupire.

Vous y verriez l'amour , esclave du devoir ,
 Languir parmi les pleurs , sans force & sans pouvoir.
 Occupé , comme moi , d'un soin plus légitime ,
 Faites-vous des vertus de votre propre crime.
 Du sort qui me poursuit pour détourner les coups ,
 Non , je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
 Mon frere est mort , c'est vous qui devez me le rendre ,
 Vous qu'un serment affreux engage à me défendre.
 Ah ! cruel ! cette main , si vous m'abandonnez ,
 Va trancher , à vos yeux , mes jours infortunés.

T Y D É E.

Moi , vous abandonner ! ah ! quelle ame enduree
 Par des pleurs si touchans ne seroit adoucie !
 Moi , vous abandonner ! plutôt mourir cent fois.
 Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
 Je conçois , quand je vois les yeux de ma princesse ,
 Jusqu'ou peut d'un amant s'étendre la foiblesse :
 Mais , quand je vois vos pleurs , je conçois encor mieux
 Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
 Pourvu que votre haine épargne Iphianasse,
 Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
 Je ne fais , mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
 Egisthe , à chaque instant , me devient odieux.

E L E C T R E.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée ,
 A ces nobles transports je reconnois Tydée.
 Malgré tous mes malheurs , que ce moment m'est doux !
 Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.
 Il faut que je vous quitte ; on pourroit nous surprendre.
 En secret , chez Arcas , seigneur , daignez vous rendre.
 Seul espoir que le ciel m'ait laissé dans mes maux ,
 Courez , en me vengeant , signaler un héros ,
 Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

S C E N E I I I.

T Y D É E , *seul*.

M A I S qui venoit à nous ?



SCENE IV.

TYDÉE, IPHIANASSE, MELITE.

TYDÉE, à lui-même.

AH dieux ! c'est la princesse.
 Quel dessein, en ces lieux, peut conduire ses pas ?
 Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je, hélas ?
 Que je crains les transports où mon ame s'égare !

IPHIANASSE.

Quel trouble, à mon aspect, de votre cœur s'empare !
 Vous ne répondez point ! seigneur, je le vois bien,
 J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
 Electre, comme vous, s'offensera peut-être
 Qu'ici, sans son aveu, quelqu'un oie paroître.
 Elle semble, à regret, s'éloigner de ces lieux ;
 La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
 Interdit & confus . . . Quel est donc ce mystère ?

TYDÉE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frere,
 Que c'est moi seul qui viens d'en informer le roi :
 Electre a souhaité s'en instruire par moi.
 Mon cœur, toujours sensible au sort des misérables,
 N'a pu, sans s'attendrir à ses maux déplorables,
 Après le coup affreux qui vient de la frapper . . .

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper ?
 Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
 D'un soin que ses malheurs rendent si légitime :
 Mais, seigneur, je ne fais si ce soin généreux
 A dû seul vous toucher quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du roi, mon ame enorgueillie
 Ne se méconnoît point, quand lui-même il s'oublie :
 S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
 Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux ;

Et telle est de mon sort la rigueur infinie
 Que, lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
 Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
 Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

I P H I A N A S S E.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
 Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare;
 Plus que vous ne voulez, j'entrevois vos raisons.
 Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...
 Mais non, sur votre amour que rien ne vous con-
 traîne;

Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne:
 Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
 Gardez vous, pour jamais, de montrer un ingrat.

SCENE V.

TYDÉE, *seul.*

QU'AI-JE fait, malheureux! y pourrai-je survivre?
 Mais quoi! l'abandonner! Non, non, il faut la suivre:
 Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
 Courons où mon amour.....

SCENE VI.

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE.

QUE vois-je? justes dieux?

O sort, à tes rigueurs quelle douceur succede!
 O mon père, est-ce vous? est-ce vous, Palamede?

PALAMEDE.

Embrassez-moi, mon fils: après tant de malheurs,
 Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes ;
Doivent , pour un cœur tendre , avoir le plus de
charmes ;

Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous ,
Que cet heureux instant me doit être bien doux !
Ah ! seigneur , qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle ,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui ,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?
Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse ?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver ,
Je vois bien que le ciel ne veut que m'éprouver ;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs ! Ah ! n'est-ce que pour lui ,
Que les dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui ?

PALAMEDE.

N'accusons point des dieux la sagesse suprême ;
Croyez , mon fils , croyez qu'elle est toujours la même :
Gardons-nous de vouloir , foibles & curieux ,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas :
Je l'ai tenu long-tems mourant entre mes bras.
Sa pette de la mienne alloit être suivie ,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie ,
Si j'eusse , dans l'horreur d'un transport furieux ,
Soupçonné , comme vous , la sagesse des dieux :
Conduit , par elle seule , au sein de la Phocide ,
Cette même sagesse auprès de vous me guide ;
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
Mais hélas ! que le ciel , qui vers vous me renvoie
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé !
Tydée , Oreste est mort ; Oreste eût-il vengé ?

Depuis quel tems , si près de l'objet de ma haine ,
 Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycène ?
 Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici ;
 Mon fils , d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
 Pourquoi ne le point voir ? Vous connoissez son zele ;
 Deviez-vous vous cacher à cet ami fidele ?
 Parlez enfin , quel soin vous retient en des lieux
 Où vous n'osez punir un tyran odieux ?

T Y D É E.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere ,
 Ma premiere vengeance étoit due à mon pere.
 Mais , seigneur , n'est-ce point , dans ces funestes lieux
 Trop exposer des jours qu'ont respecté les dieux ?
 N'est-ce point trop compter sur une longue absence ;
 Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

P A L A M E D E.

Mon fils , j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi ;
 C'est à mes ennemis à trembler , non à moi.
 Eh ! comment en ces lieux craindrois-je de paroître ,
 Moi , que d'abord Arcas a paru méconnoître ,
 Moi , que devance ici le bruit de mon trépas ,
 Moi , dont enfin le ciel semble guider les pas ?
 D'ailleurs , un sang si cher m'appelle à sa défense ,
 Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.
 La sœur d'Oreste , en proie à ses persécuteurs ,
 Doit , ce jour , éprouver le comble des horreurs.
 Je viens , contre un tyran prêt à tout entreprendre ,
 Reconnoître les lieux où je veux le surprendre :
 Puisqu'il faut l'immoler , ou périr cette nuit ,
 Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit ?
 Mon fils , si même ardeur eût guidé votre audace ,
 Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
 Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?
 Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédís ,
 Que des amis troublés , sans force & sans courage ,
 Accoutumés au jong d'un honteux esclavage :
 Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler ,
 Un guerrier les retient & les fait tous trembler.
 Mais moi , seul au-dessus d'une crainte si vaine ,
 Je prétends immoler ce guerrier à ma haine ;

K v

C'est par-là que je veux signaler mon retour.
 Un défenseur d'Egiste est indigne du jour.
 Parlez, connoissez-vous ce guerrier redoutable :
 Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable ?
 Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé ?
 Parlez, mon fils ; qui peut vous l'avoir dérobé ?
 Votre haute valeur, désormais ralentie,
 Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?
 Vous rougissez, Tydée ! Ah ! quel est mon effroi !
 Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi.
 D'un désordre si grand que faut-il que je pense ?

T Y D É E.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence ?

P A L A M E D E.

Qu'entends-je ? quel soupçon vient s'offrir à mon cœur !
 Quoi ! mon fils ! .. Dieux puissans, laissez-moi mon
 erreur.

Ah ! Tydée ! est-ce vous qui prenez la défense
 De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance !
 Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
 Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours ?
 Falloit-il vous revoir, pour vous voir si coupable ?

T Y D É E.

N'irritez point ; seigneur, la douleur qui m'accable.
 Votre vertu, toujours constante en ses projets,
 Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits :
 Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;
 Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
 D'un malheureux amour ayez pitié, seigneur ;
 Le ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,
 Sait les tourmens affreux où mon ame est en proie :
 Mais vainement sur moi son courroux se déploie ;
 Je sens que les remords d'un cœur né vertueux
 Souvent, pour le punir, vont plus loin que les dieux.

P A L A M E D E.

Qu'importe à mes dessein le remords qui l'agite ?
 Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte ?
 Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
 Ni de votre innocence un moment me flatter.
 Quoi ! pour le sang d'Egiste, aux yeux de Palamede,
 Tydée ose avouer l'amour qui le possède !

S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
 Cette main vous rendra vertueux malgré lui ;
 Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
 Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

T Y D É E.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
 Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
 Puisqu'à votre courroux il faut une victime,
 Frappez, seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

P A L A M E D E.

Juste ciel ! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,
 Fumans encor d'un sang pour lui si précieux,
 Dans le fond de son cœur la voix de la nature
 N'excite en ce moment ni trouble, ni murmure ?

T Y D É E.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?
 Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
 Pour lui sacrifier les transports de mon ame,
 Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme ?

P A L A M E D E.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
 Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être ;
 Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
 Mon fils infortuné, soumis, respectueux,
 N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux :
 Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste ;
 Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste ;
 Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

T Y D É E.

Et quel est donc, seigneur, cet Oreste ?

P A L A M E D E.

C'est vous.

O R E S T E.

Oreste, moi, seigneur ! dieux ! qu'entends-je ?

P A L A M E D E.

Oui, vous-même

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
 Le traître, dont ici vous protégez le sang,
 Auroit sans moi, du vôtre, épuisé votre flanc.
 Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,

K vj

Retournez à Samos interroger Thyrrhène :
 Instruit de votre sort, sa constante amitié
 A secondé pour vous mes soins & ma pitié :
 Il fait, pour conserver une si chere vie
 Par le Tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
 Que, sous le nom d'Oreste, à des traits ennemis,
 J'offris, sans balancer, la tête de mon fils :
 C'est sous un nom si grand, que, de vengeance avide
 Il venoit en ces lieux punir un parricide.
 Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
 Mourir entre les bras d'un pere malheureux :
 J'ai perdu, pour vous seul, cette unique espérance ;
 Il est mort, j'en attends la même récompense :
 Sacrifiez ma vie au tyran odieux,
 A qui vous immolez des noms plus précieux :
 Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede ;
 Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede :
 Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous ;
 C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

O R E S T E.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime :
 Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime ;
 Accablez-en, seigneur, un amour odieux,
 Trop digne du courroux des hommes & dieux.
 Qui ? moi, j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste !
 À quels forfaits, grands dieux, réservez-vous Oreste ?
 Ah ! seigneur, je frémis d'une secrète horreur ;
 Je ne fais quelle voix crie au fond de mon cœur.
 Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,
 Mon pere mieux que vous a su s'y faire entendre :
 Courtons, pour appaiser son ombre & mes remords,
 Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports :
 Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
 Je m'abandonne à vous : parlez, que faut-il faire ?

P A L A M E D E.

Arracher votre sœur à mille indignités ;
 Appaiser d'un grand roi les mânes irrités,
 Les venger des fureurs d'une barbare mere ;
 Venir, sur son tombeau, jurer à votre pere
 D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui

Tout ce que votre bras osa tenter pour lui ;
Rassurer votre sœur ; mais lui cacher son frere :
Ses craintes , ses transports trahiroient ce mystere ;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils ;
Sous le vôtre , seigneur , assembler nos amis ;
Que vous dirai-je enfin ? contre un amour funeste
Reprendre , avec le nom , des soins dignes d'Oreste.

O R E S T E.

Ne craignez point qu'Oreste , indigne de ce nom ,
Démence la fierté du sang d'Agamemnon :
Venez , si vous doutez qu'il méritât d'en être ,
Voit couler tout le mien , pour le mieux reconnoître.

Fin du troisieme acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *seule.*

OÙ laissé-je égarer mes vœux & mes esprits !
 Juste ciel ! qu'ai-je vu ? mais , hélas ! qu'ai-je appris !
 Oreste ne vit plus ; tout veut que je le croie ,
 Le trouble de mon cœur , les pleurs où je me noie.
 Il est mort : cependant , si j'en crois à mes yeux ,
 Oreste vit encore , Oreste est en ces lieux.
 Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere ,
 Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere :
 Qu'ai-je vu ! quel spectacle à mes yeux s'est offert !
 Son tombeau de présens & de larmes couvert ;
 Un fer , signe certain qu'une main se prépare
 A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
 Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?
 Qui jure ainsi leur mort , si ce n'est pas son fils ?
 Ah ! je le reconnois à sa noble colere ;
 Et c'est du moins ainsi qu'autoit juré mon frere.
 Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs ,
 Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?
 Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adoltere
 Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere :
 Ce n'est que pour braver son époux & les dieux ,
 Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux :
 Non , elle n'a dressé ce monument si triste ,
 Que pour mieux signaler son amour pour Egisthe ,
 Pour lui rendre plus chers son crime & ses fureurs ,
 Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
 Qu'ils tremblent cependant , ces meurtriers impies ,
 Qu'il semble que déjà poursuivent les Furies ;

J'ai vu le fer vengeur , Egisthe va périr ,
 Mon frere ne revient que pour me secourir.
 Flatteuse illusion , à qui l'effroi succede,
 Puis-je encor soupçonner le fils de Palamede ?
 Un témoin si sacré peut-il m'être suspect ?
 On vient : c'est lui ; mon cœur s'émeut à son aspect.
 Mon frere . . . Quel transport s'empare de mon ame ?

SCENE II.

ELECTRE, ORESTE.

ELECTRE, *à part.*

M A I S , hélas ! il est seul.

O R E S T E.

Je vous cherche , madame.

Tout semble désormais servir votre courroux ;
 Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
 Savez-vous quel héros vient à votre défense ?
 Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
 Le ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
 Que nous n'attendions plus.

E L E C T R E.

Et quel est-il , seigneur !

Que dis-je ? puis je encor méconnoître mon frere !
 N'en doutons plus , c'est lui.

O R E S T E.

Madame , c'est mon pere.

E L E C T R E.

Votre pere , seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'hui
 Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
 Peut-il abandonner une triste princesse ?
 Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

O R E S T E.

Vous le savez , Oreste a vu les sombres bords :
 Et l'on ne revient point de l'empite des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, seigneur, qu'avec Oreste
 Palamede avoit vu cet empire funeste ?
 Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
 Mon frere est-il le seul que le destin poursuit !
 Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
 Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
 Oreste, comme vous, peut en être échappé.
 Il n'est point mort, seigneur; vous vous êtes trompé.
 J'ai vu dans ce palais une marque assurée,
 Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atreé.
 Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs ?
 Qui les auroit versés ? Qui l'eût couvert de fleurs ?
 Qui l'eût orné d'un fer ? Quel autre que mon frere
 L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere ?
 Mais quoi ! vous vous troublez ! ah ! mon frere est ici.
 Hélas ! qui mieux que vous en doit-être éclairci ?
 Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
 Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?
 J'aime Oreste, seigneur ; un malheureux amour
 N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour :
 Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :
 Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
 Votre cœur frémitoit de l'état où je suis,
 Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
 Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
 N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?
 Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois
 A l'univers entier sembloit donner des loix,
 Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille ?
 Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?
 Une mere en fureur la hait & la poursuit ;
 Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
 Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste ;
 Rendez moi, par pitié, le seul bien qui me reste.

O R E S T E.

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux ;
 Gardez-vous cependant...

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.

Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie ?
 Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie.
 Mais, hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?
 C'est Oreste, c'est-lui, c'est mon frere & mon roi.
 Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
 Eh ! comment si long-tems l'ai-je pu méconnoître ?
 Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux,
 Momens tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !
 Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes :
 Ah ! seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes !

Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur ?
 C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere ?

O R E S T E.

Ah, ma sœur !

Mon amitié trahit un important mystere :
 Mais, hélas ! que ne peut Electre sur son frere ?

E L E C T R E.

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
 D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier !
 Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ?

O R E S T E.

Je ne crains que l'ardeur d'une joie indiscrete.
 Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux :
 Ma sœur, à me cacher j'ai plus souffert que vous.
 D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même :
 Palamede, pour moi rempli d'un zele extrême,
 Pour conserver des jours à sa garde commis,
 M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
 Le sien est mort, ma sœur; la colere céleste
 A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste ;
 Et peut-être, sans vous, moins sensible à vos maux,
 Envirois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

E L E C T R E.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume !
 Ah, seigneur ! laissez-moi jouir sans amertume
 Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
 Quel entretien pour moi ! Que mon cœur est charmé !
 J'oublie, en vous voyant, qu'ailleurs peut-être on
 m'aime ;

J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même :
 Surmontez, comme moi, ce penchant trop flateur,
 Qui semble, malgré vous, entraîner votre cœur.
 Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
 N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

O R E S T E.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
 Ma sœur ; & mon nom seul suffit à mon devoir :
 Non, ne redoutez rien du feu qui me possède.
 On vient : séparons-nous.

S C E N E I I I.

O R E S T E, E L E C T R E, P A L A M E D E,
 A N T E N O R.

O R E S T E, à *Electre*.

M A I S non, c'est Palamede.

P A L A M E D E.

Anténor, demeurez ; observez avec soin
 Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

S C E N E I V.

E L E C T R E, P A L A M E D E, O R E S T E.

O R E S T E.

V O U S revoyez, ma sœur, cet ami si fidele,
 Dont nos malheurs, les tems n'ont pu lasser le zele.

E L E C T R E, à *Palamede*.

Ou'avec plaisir, seigneur, je revois aujourd'hui
 D'un sang infortuné le généreux appui !
 Ne soyez point surpris ; attendri par mes larmes,
 Mon frere a dissipé mes mortelles alarmes :
 De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

P A L A M E D E.

Je rends graces au ciel qui vous rejoint ici.
 Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
 J'ai déploré le sort d'une illustre princesse,
 Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
 Le bienheureux instant de votre liberté.
 Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
 A des malheurs si grands trop long-tems condamnée.
 Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
 Ce pere vertueux, ce chef de tant de rois,
 Que fit pétir le sort trop jaloux de sa gloire !
 O jour que tout ici rappelle à ma mémoire,
 Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux,
 Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
 Retracedez-vous sans cesse un spectacle si triste.
 Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,
 Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
 Immola votre pere à ses noires fureurs :
 Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides
 Son épouse sur lui porta ses mains perfides :
 C'est ici que, sans force & baigné dans son sang,
 Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc :
 Mais c'est-là que, du sort lassant la barbarie,
 Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie ;
 C'est-là que je reçus, impitoyables dieux !
 Et ses derniers soupirs, & ses derniers adieux.
 « A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,
 « Adieu, prends soin de toi, fuis, mon cher Palamede ;
 « Cesse de m'immoler d'odieux ennemis :
 « Je suis assez vengé, si tu sauves mon fils.
 « Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste :
 « C'est à lui de venger une mort si funeste. »
 Vos amis sont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous,
 Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;
 Chacun, à votre nom, & s'excite & s'anime ;
 On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.

(*A Electre.*)

De votre part, madame, on croit que votre cœur
 Voudra bien seconder une si noble ardeur.

C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée,
 Que le tyran doit voir trancher sa destinée.
 Princesse, c'est à vous d'affuter nos projets:
 Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits;
 C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine,
 Au temple où je l'attends, ce jour même l'entraîne:
 Mais, en flattant ses vœux, dissimulez si bien,
 Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux autels! Ah! projet qui m'accable!
 Itys y périrait; Itys n'est point coupable.

PALAMÈDE.

Il ne l'est point, grands dieux! né du sang dont il sort,
 Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
 Juste Ciel! est-ce ainsi que vous vengez un père?
 L'un tremble pour la sœur, & l'autre pour le frère;
 L'amour triomphe ici? Quoi dans ces lieux cruels
 Il fera donc toujours d'illustres criminels?
 Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance
 Qu'il doit, un seul moment, signaler sa puissance?
 Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés;
 Eh! l'amour est-il fait pour les infortunés?
 Il a fait les malheurs de toute votre race;
 Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grâce.
 Songez, pour mieux dompter le feu qui vous surprend,
 Que le crime qui plaît est toujours le plus grand:
 Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire
 Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire:
 Ne vous attirez point le reproche honteux
 D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
 Peut-être, sans l'amour, seriez-vous plus sévères.
 Vous savez, sur les fils, si l'on poursuit les pères.
 Songez, si le supplice en est trop odieux,
 Que c'est du moins punir à l'exemple des dieux.
 Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,
 De nos amis en vain rassemble ici l'élite.
 C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
 Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
 En effet, que m'importe à moi de le répandre?

Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
 Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que j'ai pu ;
 Mais vous n'avez pas fait ce que vous avez dû.

ELECTRE.

Ah ! seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance :
 Je sens, de vos soupçons, que ma vertu s'offense,
 Percez le cœur d'Itys ; mais respectez le mien :
 Il n'est point retenu par un honteux lien :
 Et quoi que ma pitié fasse, pour le défendre,
 Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
 Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
 Loin d'arrêter, seigneur....

PALAMÈDE.

Madame, pardonnez :

J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zèle ;
 Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle.
 Je ne hais point Itys ; & sa fière valeur
 Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur :
 Oreste est généreux, il peut lui faire grace,
 J'y consens : mais d'Itys vous connoissez l'audace,
 Il défendra le sang qu'on va faire couler ;
 Cependant il nous faut périr, ou l'immoler :
 Et ce n'est qu'aux autels, qu'avec quelque avantage,
 On peut jusqu'au tyran espérer un passage.
 La garde qui le suit, trop forte en ce palais,
 Rend le combat douteux, encor plus le succès ?
 Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
 Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine :
 Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
 Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, seigneur, venez : si l'amour est un crime,
 Vous verrez que mon cœur en est seul la victime ;
 Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux ;
 Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMÈDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,
 Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime ;
 Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon,
 Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.

Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
 N'en présuinoit pas moins & de l'un & de l'autre.
 Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
 Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
 Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
 Après moi chez Arcas, seigneur, daignez vous rendre:
 Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
 Ou venger d'un cruel, vous, Electre & les dieux.

SCENE V.

ORESTE, ELECTRE.

ORESTE.

A DIEU, ma sœur; calmez la douleur qui vous
 presse:
 Vous savez à vos pleurs, si mon cœur s'intéresse.

ELECTRE.

Allez, seigneur, allez venger tous nos malheurs,
 Et que bientôt le ciel vous redonne à mes pleurs.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE, *seule.*

TANDIS qu'en ce palais mon hymen se prépare :
Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare !
Le severe devoir qui m'y fait consentir ,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes ,
Puisse encor me causer de si vives alarmes ?
Non , ce n'est point l'amour ; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur :
Non , ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah ! si ce n'est l'amour , qu'est-ce donc qui m'agite ?
Un amour si long-tems sans succès combattu
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?
Festins cruels , & vous , criminelles tenebres ,
Plaintes d'Agamemnon , cris perçans , cris funebres ,
Sang que j'ai vu couler , pitoyables adieux ,
Soyez à ma fureur plus qu'Orelle & les dieux :
Echauffez des transports que mon devoir anime ;
Peignez à mon amour un héros magnanime . . .
Non , ne me peignez rien , effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant ,
D'une injuste fierté trop constante victime ,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime ,
Toujours prêt à défendre un sang infortuné
Aux caprices du sort long-tems abandonné.
On vient. Hélas ! c'est lui : que mon ame éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chere vue ?
Dieux , qui voyez mon cœur dans ce triste moment
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant ?

SCENE II.

ELECTRE, ITYS.

ITYS.

PÉNÉTRÉ d'un malheur où mon cœur s'intéresse ;
 M'est-il enfin permis de revoir ma princesse ?
 Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux ,
 Je puis donc , sans l'aigrir , m'offrir à ses beaux yeux ?
 Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore ,
 Malgré tout mon espoir , que je les crains encore !
 Dieux ! se peut-il qu'Electre , après tant de rigueurs ,
 Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs !
 Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire ?
 Mon bonheur est si grand , que je ne le puis croire.
 Ah ! madame , à qui dois-je un bien si doux pour moi
 Amour , fais s'il se peut , qu'il ne soit dû qu'à toi !
 Electre , s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche ,
 Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche ;
 Laissez-moi , dans ces yeux , de mon bonheur jaloux ,
 Lire , au moins , un aveu qui me fait votre époux.
 Quoi ! vous les détournez ? Dieux ! quel affreux silence
 Ma princesse , parlez : vous fait-on violence ?
 De tout ce que je vois que je me sens troubler !
 Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler :
 Confiez à ma foi le secret de vos larmes ,
 N'en craignez rien : ce cœur , quoiqu'épris de vos
 charmes ,
 N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
 Madame , par pitié , tournez vers moi les yeux.
 C'en est trop , je pénètre un mystere funeste :
 Vous cédez au destin qui vous enleve Oreste :
 Vous croyez désormais que , pour vous aujourd'hui ,
 L'univers tout entier doit périr avec lui :
 Votre cœur , cependant , à sa haine fidele ;
 Accablé des rigueurs d'une mere cruelle ,

Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre & ne se rend qu'aux menaces du roi.

ELECTRE.

Fils d'Egiste, riviens d'un soupçon qui me blesse :
Electre ne connoît ni crainte, ni foiblesse ;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelque appui que le sort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton pere.
Ne crois pas qu'un tyran, pour toi, puisse, en ce jour,
Ce que ne pourroit pas ou l'estime, ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines :
Je ne puis voir en toi qu'un prince généreux,
Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point : je serais inhumaine
Si je pouvais payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine ! Eh bien ! qui vous arrête !
Les autels sont parés ; & la victime est prête ;
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des immortels.
Egiste doit bientôt y conduire la reine ;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne ;
On n'attend plus que vous.

ELECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi !

Dieux cruels ! que ce mot redouble mon effroi !

(Haut.)

Quoi ! tout est prêt, seigneur ?

ITYS.

Oui, ma chere princesse.*

* Oui, ma chere princesse, est conforme au manuscrit de la comédie française. On trouve dans l'édition du Louvre, 1750, in-4°. Oui, divine princesse.

Hélas !

ITYS. •

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
 Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux :
 Livrez-vous à l'époux que vous offrent les dieux :
 Songez que cet hymen va finir vos misères ;
 Qu'il vous fait remonter au trône de vos pères :
 Que lui seul peut briser vos indignes liens ,
 Et terminer les maux qui redoublent les miens.
 Le plus grand de mes soins , dans l'ardeur qui m'anime ,
 Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
 Mycènes vous déplaît ; eh bien ! j'en sortirai ;
 Content du nom d'époux , par-tout je vous suivrai ;
 Trop heureux , pour tout prix du feu qui me consume ,
 Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume ?
 Aussi touché que vous du destin d'un héros. . .

ELECTRE.

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !
 Et que ce triste hymen où ton amour aspire. . .
 Cet hymen. . . Non , Itis , je ne puis y souscrire.
 J'ai promis ; cependant je ne puis l'achever.
 Ton père est aux autels , je m'en vais l'y trouver ;
 Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine ?
 Aux autels , quoi , sans moi ! Demeurez , inhumaine :
 Demeurez , ou bientôt d'un amant odieux
 Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
 Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance !

ELECTRE.

Ah ! plus tu m'attendris , moins notre hymen s'avance.

ITYS , se jettant à ses genoux.

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports !

ELECTRE.

Que fais-tu , malheureux ! Laisse-moi mes remords ;
 Lève toi , ce n'est point la haine qui me guide,

